DÉC. : 1950

LE YARD

NUMÉRO : 25

Magazine policier mensuel. PRIX : 60 FRS

Dans ce Numéro :

RUFUS KING

MEURTRES à la CARTE

roman policier

suivi
d'une Nouvelle, d'un Récit historique
et de la Chronique des Livres.

25.r. de l'Échaudé, PARIS

PHOTO DES PIERRE LIGEY

**** Peut être lu par tous. ** Pour adultes, *** Pour lecteurs avertis***

*** MON PROPRE ASSASSINAT (Murder of me), par J. Addington Symonds. *Coll. Le Limier,* Albin-Michel, 165 fr.

Nous avons assez souvent fait l'éloge de la collection de chez Albin-Michel pour risquer cette fois-ci quelque sévérité. Vraiment ce roman est un peu irritant, peut-être au fond surtout par le manque de simplicité avec lequel il est écrit. On voit trop que l'auteur a cherché l'originalité, et naturellement la cherchant trop, il ne la trouve pas toujours; il en arrive ainsi à une situation inextricable dont il est obligé de se tirer par de médiocres pirouettes.

Et puis le lecteur ne peut s'intéresser à cette recherche du criminel proposée avant sa mort par la future victime. A chaque page on voudrait entrer dans la réalité. On ne demande qu'à être empoigné, on ne l'est pas, et ceci malgré des dons de conteur évidents, malgré des personnages fort vivants, malgré un style que nous ne pouvons que louer (et qui a, sans doute, fait passer M. Ralli sur bien des défauts).

Il nous semble que si M. Symonds se laissait aller à conter une histoire policière plus banale, tout simplement, sans chercher midi à quatorze heures, il pourrait nous donner des romans excellents, et dans lesquels l'humour très amusant qui est le sien prendrait toute sa valeur. Et vraiment nous étions dans d'excellentes dispositions et tout disposés à sourire après avoir lu (à la suite de la liste des personnages) le petit texte que voici :

« Tous les personnages de ce roman sont réels; on peut trouver leur nom dans n'importe quel annuaire du téléphone. L'auteur invite cordialement quiconque en serait offensé à prendre telle mesure qu'il jugera opportune. Il remercie d'avance les personnes qui l'attaqueront en justice de la très précieuse réclame qu'elles feront ainsi à ce livre, son chef-d'œuvre. »

SAMMY.

** SLIM ET LES SOUCOUPES VOLANTES, par John Silver Lee, Le Portulan, *Coll. La Mauvaise Chance,* 150 fr.

Après Arsène Lupin, le Saint, le Pouce et autres Hommes à l'Orchidée, voici Slim Regan. Comme ses prédécesseurs, il a une habileté et un courage à toute épreuve et surtout l'art de se tirer avec aisance des situations les plus désespérées.

Mais, moralement parlant, Slim Regan ne ressemble en rien à ces aventuriers redresseurs de torts plus ou moins douteux, car il est, lui, au service de l'Etat, en qualité de lieutenant général des F. B. I.

Et le voilà avec une grosse affaire d'espionnage sur les bras dans laquelle on trouve un pasteur pacifiste et sa charmante femme. Une soucoupe volante de trois tonnes, exécutée en grand secret, dans les ateliers de la Marine, s'est littéralement volatilisée. A Slim de la retrouver, ce qui n'est pas facile. Bien entendu, Slim réussira dans sa mission, comme vous le pensez. Mais après quelles bagarres!

Ce genre de livre, où l'action

LE YARD

Magazine policier mensuel

SOMMAIRE

CRITIQUE

Les livres policiers..... pages 2 et 3 couverture

ROMAN

Meurtres à la carte, de Rufus King, traduit de l'anglais par F. Darmont..... page 3

NOUVELLE

L'Inspecteur Chafik classe l'affaire, par Ch. Child . page 113

AFFAIRES CRIMINELLES DU TEMPS PASSÉ

N'avouez jamais la faute..... page 126

N° **25** — Magazine policier mensuel présenté par les ***ÉDITIONS DES LOISIRS***, 25, rue de l'Échaudé, PARIS

ABONNEMENTS : *six mois* : **325 fr.**
un an : **650 fr.**

LE N° **60 frs**

Liste des personnages de « MEURTRES A LA CARTE »

Miss Ann LEDRICK, photographe d'art.

Mrs. Fanny MISTRAL, sa patronne.

Mr. Justin MARLOW, milliardaire et propriétaire du domaine de Black Tor.

Miss Estelle MARLOW, sa cousine qui habite à Black Tor.

Mr. Bill FOREST, fiancé d'Ann Ledrick.

Mr. WASHBURN, maître d'hôtel de Black Tor.

DANNING, femme de chambre à Black Tor.

Mr. Ludig APPLEBY, familier des Marlow.

Le Docteur JOHNSON, médecin des Marlow.

Miss ASHTON, infirmière à Black Tor.

Mr. Harley BROWN, pharmacien à Black Tor.

Mr. Clarence HARLAN, avocat des Marlow.

Mr. Martin THURLOW, intendant de Black Tor.

Mr. FLEURY, secrétaire de Justin Marlow.

Le Sergent HURSTONE, détective.

Le Docteur BEDMANN, médecin légiste.

L'action se passe dans le domaine de Black Tor, situé au milieu des monts Adirondacks (États-Unis).

MEURTRES A LA CARTE

" A variety of weapons "

par RUFUS KING

Traduit de l'anglais par F. Darmont

I

Les rayons du soleil, tamisés par les persiennes, brillaient gaiement à travers la pièce, tandis qu'en bas, New-York étouffait de chaleur, et Fanny Mistral pensa : « Au diable les ocelots! »

C'était une femme raide, comme une chaise élégante que l'on viendrait de rempailler, inflexible, ponctuelle, et, comme, beaucoup de femmes d'affaires, d'un dynamisme étourdissant qui n'excluait pas un certain charme, mais qui restait de glace dans le domaine des sentiments.

Elle décrocha le téléphone intérieur :

— Dites à Miss Ledrick de venir me trouver, s'il vous plaît.

En attendant, elle se prit à penser à Ann Ledrick et aux caprices bizarres de la chance. Quelques mois avant, Fanny avait engagé Ann simplement parce que cette jeune fille avait remporté le prix d'un concours de photographies organisé par le *Year Book of American Photography* avec un remarquable instantané de chats sauvages. Elle avait examiné les autres œuvres d'Ann : encore des chats et des chiens, et cette jolie chose : un poulain au soleil et ce tigre au regard mélancolique dans une cage du Zoo. Elle avait engagé Ann sur-le-champ.

Fanny leva les yeux à l'entrée d'Ann Ledrick et, pendant un instant, elle eut une légère hésitation. Est-ce loyal? Je n'aime pas beaucoup cela. Les ocelots, c'est bien, mais l'atmosphère tout autour est déplaisante si l'on songe à ce qui s'est passé il y a vingt ans. Et Marlow a tout fait pour entretenir cette atmosphère. Dieu sait au prix de quelles dépenses. On dit qu'il ne pense pas à autre chose depuis deux décades. Non qu'il y ait précisément du danger, au sens physique du mot, à moins de faire entrer en ligne de compte les réactions impondérables d'un esprit tellement possédé par le souvenir de la tragédie et la haine. La haine? Oui, pensa Fanny, il devait aussi y avoir de celà. Une rancune haineuse contre une organisation sociale qui, depuis vingt ans, avait fait la sourde oreille

à la plainte lamentable et solitaire de Marlow. Allons, c'était absurde. Les anecdotes qui couraient sur cette résidence étaient du domaine de l'imagination comme ces histoires sur ce ranch du Texas où les gens passaient pour être entrés et n'être jamais sortis. Cet éclair de sensibilité s'évanouit et Fanny se retrouva elle-même, femme d'affaires et dynamique.

— Asseyez-vous, Miss Ledrick.

— Merci.

— Vous allez partir pour Black Tor à trois heures de l'après-midi. Rendez-vous à l'aérodrome. Un avion appartenant aux Marlow viendra vous prendre. Ils ont leur terrain particulier d'atterrissage sur leur domaine, qui comprend, soit dit en passant, quatre mille acres au cœur des Adirondacks. Le bruit court que toute une caravane est morte de faim en essayant d'atteindre la maison. Ce qui est bien fait pour décourager les visiteurs non invités, car il n'y a pas de chemins. Simplement, les gens ne doivent pas s'en approcher.

— Voilà ce qui fait penser à un lieu sacré consacré au mystère de quelque culte.

— Ce n'est pas le cas. J'ai bien peur que vous tombiez au milieu de la plus affreuse banalité. On vous servira du poulet en hachis et du caviar avec des truites si fraîches qu'elles auront l'air d'être en vie. Le champagne coulera à flots et vous pourrez prendre d'admirables instantanés des ocelots bien aimés d'Estelle Marlow. Elle en a trois et les adore; elle a réussi à se faire évacuer de Paris avec eux, il y a un an. Comment elle s'y est prise? Vous pourrez me le dire quand vous serez de retour.

— Oui. Avec les détails de leur réception à Lisbonne.

— Bien. Miss Marlow a spécifié, dans son télégramme, que c'était vous personnellement qu'elle demandait. Son cousin s'est rappelé votre chat sauvage dans le *Year Book* et est encore sous cette impression. C'est bizarre...!

— Quoi donc?

— Comment Marlow a-t-il su que vous êtiez chez moi? Pas par le *Year Book*, certainement. Mais au fait, cela s'explique.

— Comment?

— Des gens riches comme Marlow, Miss Ledrick, n'ont qu'à dire à leur secrétaire : Trouvez-moi cette jeune fille qui a fait le chat sauvage. Et on vous trouve. On compte vous garder à Black Tor une semaine ou peut-être plus.

Pendant un moment, Fanny se livra à un examen critique de son employée, en tant que femme. Tout va bien, pensa-t-elle. Elle est diablement attrayante, si l'on aime son type d'Irlandaise brune, et elle a de l'allure. Si elle n'a jamais excité de jalousie parmi les femmes les mieux habillées, c'est seulement parce qu'elle

n'a pas leurs moyens financiers. Certainement, elle a des façons aristocratiques ». Fanny était un peu amère sur ce point. Sa propre éducation avait eu pour siège la ferme de grand-père Eules à Oshlestron (Iowa).

Fanny demanda :

— Et votre garde-robe?

— Mettez qu'elle peut aller. Il y a plus mal.

— Très bien. Estelle Marlow a quelque chose d'accueillant. Elle dit qu'il fait froid dans ses montagnes. Elle doit être plutôt femme d'intérieur, en dépit de ses ocelots, quoique je ne vois pas comment.

Elle eut un nouvel accès de sentimentalité.

— Savez-vous quelque chose des Marlow?

— Non. Est-ce nécessaire?

— Pas absolument. Cela date de si loin.

— Qu'est-ce que c'est?

Fanny dit brièvement :

— Rien. Justin Marlow est un homme qui a largement dépassé la soixantaine. Estelle Marlow est sa cousine. Elle doit avoir dans les quarante ans et était une célébrité à Paris, jusqu'au moment où les Allemands l'ont expulsée. On la montrait aux étrangers comme l'Arc-de-Triomphe et Gertrude Stein; son salon était le rendez-vous des têtes couronnées en exil; je compte que vous me ferez un rapport détaillé sur elle aussi.

— Que dois-je emporter?

— Votre caméra, un paquet de films et vos sunlights. Vous trouverez tout le reste sur place; elle attend de voir naître vos œuvres. Votre rôle est de rester jusqu'à ce qu'elle en soit satisfaite. Au revoir, Miss Ledrick.

— Au revoir.

Fanny resta un instant à considérer la porte close. Elle se sentait un peu troublée, et ajouta mentalement : « Et bonne chance! »

La sonnerie du téléphone retentissait quand Ann atteignit son bureau. Elle saisit le récepteur et la voix sympathique de Miss Dingley la téléphoniste lui parvint :

— Mr. Forrest vous demande de Washington. Une minute, je vous le passe.

Tout le mois dernier, depuis qu'il avait quitté son poste de secrétaire général chez Fanny Mistral pour entrer dans l'administration à Washington, Bill Forrest avait téléphoné à Ann à des heures indues. Notamment, le jour où, à quatre heures du matin, il lui avait annoncé qu'il était en proie à l'insomnie et que, seul, le son de sa voix pouvait lui rendre le sommeil.

— Ann? dit la voix.

— Oui, Bill.

— Je suis très pressé, écoutez-moi bien. J'ai mille choses à faire en rien de temps.

— Moi aussi? Je pars dans une heure photographier des ocelots.

— Écoutez-moi, Ann? — Des ocelots, dites-vous?

— Oui.

— Ne m'ennuyez pas avec des riens. Allez au Zoo et dépêchez-vous.

— Ils sont dans les Adirondacks.

— C'est inepte. Je vais avoir deux semaines de congé à partir de vendredi prochain et je vous attends, comme d'habitude, à sept heures.

— Mais je ne serai pas là, Bill. Je serai au cœur des Adirondacks, buvant du champagne et faisant prendre des poses aux ocelots.

— Etes-vous devenue folle?

— Non, et je serai gavée de poulets, de caviar et de truites bien fraîches.

— Vous êtes devenue folle. Je n'ai pas de temps à perdre. Je viens de liquider ma situation ici pour m'engager dans la marine. Ils m'ont dit, ce matin, que je pouvais disposer. Je me morfondais à rester tout le jour immobile sur un tabouret qui ne peut même pas pas tourner et j'ai décidé de devenir un héros. Donc; guérissez-vous, d'ici vendredi, et je viens vous prendre à sept heures pour nous marier. Au revoir.

Et le récepteur se décrocha à Washington.

Une heure après le départ d'Ann, Miss Dingley répondait au téléphone :

— Oui, ici, la firme Fanny Mistral.

— C'est encore Bill, Dingley. Donnez-moi Ann.

— Elle est partie. Elle doit être à l'aérodrome depuis dix minutes.

— Donnez-moi Fanny.

Fanny — elle avait un faible pour Bill — prit sa voix la plus cordiale pour répondre :

— Comment allez-vous, mon cher Bill?

— Je vais très bien, mais il ne s'agit pas de celà. Est-ce que ce n'était pas cette Marlow qui atterrit ici venant de Paris et ameuta la presse avec ses ocelots?

— Oui, cher. Ils avaient tout un appartement pour eux sur le bateau tandis que les diplomates s'entassaient debout dans les cabines.

— C'est cela. Je viens de m'en rendre compte, il y a deux minutes. Et vous avez envoyé Ann à Black Tor dans les Adirondacks?

— Oui, mon cher.
— Seule?
— Oui, mon cher.
— Au diable!

II

Une voiture attelée d'une paire de superbes chevaux bais attendait à l'aérodrome de Back Tor.

Pendant le voyage, Ann n'avait guère échangé que quelques amabilités avec le pilote de l'aéroplane qui lui avait paru bien vieux et bien fatigué. Il lui avait fait l'effet d'un contemporain des frères Wright.

La pensée de Bill la poursuivait. C'était un samedi et, le vendredi suivant, il devait venir l'épouser. Juste le temps de l'enlever, comme dans un souffle, de son petit nid de la 36e rue et la tirer par ses noires tresses jusqu'à Elkton pour procéder, en vitesse, à ce genre de cérémonie.

Oui, c'est ce qu'il ferait.

Elle avait murmuré, plusieurs fois, cette phrase avant de s'apercevoir que le pilote la regardait avec quelque chose de plus qu'une curiosité polie.

C'est juste. Son esprit était parti à l'aventure à la suite de Bill. Bill avait abandonné un poste important et sûr à Washington et signé un engagement dans la Marine. Elle le voyait à Montezuma, avec pour prochaine escale, Tripoli. Pour compléter le tableau, elle était devenue l'aimable petite chose qu'il avait laissée derrière lui. Naturellement, son image le suivait dans un médaillon. Il y avait pensé, probablemeng, tandis qu'il prenait mesure pour ses uniformes. Quelque chose à contempler avec recueillement quand il serait loin, bien loin. Et aussi quand il aurait un peu bu. La lueur derrière la vitre.

L'ennui avec Bill, c'est qu'il n'y avait à s'embarrasser de rien à son sujet. Même au physique, il ne laissait rien à désirer; une taille mince, des épaules puissantes, la poitrine plate et, sur la figure, une expression de rude virilité tempérée par un beau regard, avec une voix qui sonnait comme une cloche confidentielle et profonde. Et, le coquin, comme il le savait.

Il la rendait malade.

Telle était la phrase qui avait définitivement terminé sa conver-

sation avec le pilote. Il la lui avait entendu proférer, à son profond étonnement, après une heure de silence.

« Il me rend malade. » Elle l'avait répété encore et il avait fait une embardée en se demandant ce que cela voulait dire. Finalement, il avait conclu à l'idiotie congénitale si fréquente chez la jeunesse d'aujourd'hui. Ce fut avec soulagement qu'il lui donna la main pour l'aider à sortir de la cabine et la confia à un cocher en livrée.

Celui-ci dit :

— Vos bagages suivront dans le wagon, Miss Ledrick.

— Je vous remercie.

Le voyage fut magnifique sur une route pavée. La chaîne des Adirondacks se dressait devant elle dans toute sa majesté et l'air était tout embaumé de l'odeur des cèdres et des pins.

Elle dit au cocher en arrivant :

— Je croyais qu'il n'y avait pas ici de chemins.

Il tourna vers elle un profil courtois.

— Il n'y en a pas, en ce sens qu'ils ne mènent nulle part; simplement quelques tronçons comme celui-ci pour faire communiquer la maison avec l'aérodrome et quelques autres endroits. Nous nous servons de l'avion pour les provisions et pour tous les autres rapports avec l'extérieur.

— Même en hiver?

— Oui, Miss Ledrick.

— Mais n'est-ce pas comme si l'on était sur la planète Mars?

— Ma femme me le dit quelquefois.

— Je la comprends.

— Nous avons nos distractions. Il y a un théâtre pour le personnel où passent les derniers films, une excellente bibliothèque, une salle de réunion. Mais...

— Mais pas de figures nouvelles.

— Jamais, à moins d'un remplacement dans le personnel.

— Un remplacement?

— Il arrive qu'un de nous meurt en service. Beaucoup sont âgés.

— Oh!

— Etre ici, c'est comme voyager sur un bateau qui n'a pas de destination.

— Voilà une comparaison terriblement juste.

— Très flatté. J'écris pour me distraire. Une brochure ou deux sur la sauvagerie des animaux mise en parallèle avec celle des criminels. Black Tor est devant vous, Miss Ledrick.

Le crépuscule avancé rendait sinistre l'aspect du bâtiment avec ses tours de pierre d'une sombre magnificence qui donnait l'impression, au lieu d'un home hospitalier, d'un bastion sur la

défensive. Ann se le représentait subissant un assaut et s'attendait à le trouver entouré d'un fossé. Mais il n'y en avait pas et la victoria s'arrêta dans une cour pavée, devant une porte de chêne qui s'ouvrit en laissant passer un flot de lumière.

Un intendant accueillit Ann cérémonieusement :

— Bonsoir, Miss Ledrick. Je vais vous montrer votre chambre. Ici l'ascenseur.

Ann le suivit dans le hall pavé de marbre et brillamment éclairé. Il poussa le bouton du troisième étage.

— Je m'appelle Washburn, Miss Ledrick. Il y a eu un coup de téléphone, pour vous cet après-midi, d'un M. Forrest de Washington. Je lui ai expliqué que votre avion ne devait arriver qu'à cette heure-ci et il a dit qu'il vous appellerait, à nouveau, cette nuit, à onze heures.

— Merci, Washburn.

La cage s'arrêta et Ann le suivit de nouveau dans un large corridor éclairé par des fenêtres à meneaux jusqu'à un charmant petit salon où un feu de charbon accueillant brûlait dans la cheminée.

— Cette porte donne dans la chambre, dit Washburn, et, par derrière, il y a le cabinet de toilette et la salle de bains.

— Merci.

— Les cocktails seront servis, dans une heure, au rez-de-chaussée Vous n'aurez qu'à tourner à gauche en sortant de l'ascenseur. Danning va s'occuper de vous : elle va vous apporter vos bagages. Si vous avez besoin de quelque chose en attendant, usez du téléphone intérieur. Miss Marlow regrette de ne pas pouvoir vous présenter ses devoirs avant sept heures, mais c'est le moment où elle fait manger les ocelots.

Washburn sourit, salua et sortit.

Ainsi, pensait Ann, voilà la richesse. La grande richesse et, comme conséquence, la grande vie, aisée et luxueuse. Et comment ne pas souhaiter cette existence? Elle commença à avoir des inquiétudes au sujet de ses toilettes. Quelle figure allait-elle faire, elle, pauvre petite souris en guingand à côté d'une femme qui avait tout ce luxe et des ocelots? Même simplement engagée pour un travail donné, elle ne pouvait éviter un contact mondain quotidien et, dans ce milieu raffiné, cette perspective ne laissait pas de l'effrayer un peu. Ce n'était pas un cadre pour une personne ordinaire.

Elle se tint debout devant la fenêtre et jeta un coup d'œil au dehors où les pins et les sapins disparaissaient graduellement dans l'ombre grandissante tandis que les sommets des montagnes se profilaient sur le ciel nocturne. Elle se demanda quelle fantaisie de Bill pouvait bien motiver son appel téléphonique annoncé pour

onze heures. Peut-être l'informer qu'il avait oublié de lui dire qu'après l'avoir épousée le vendredi, il comptait divorcer le samedi. C'était un être exquis.

Quelqu'un frappa et Ann dit! — Entrez.

Un homme entra, porta ses bagages directement dans sa chambre et se retira. Une femme entre deux âges, à l'aspect sympathique, ferma la porte après qu'il fut parti et dit : — Je suis Danning, Miss Ledrick. Je vais préparer votre bain et arranger vos affaires.

Ann la remercia et recommença à regarder à l'extérieur, attirée par une chose qui l'étonnait. Elle se rendait compte, surtout maintenant que l'obscurité était devenue plus profonde, que de minces cercles lumineux se dessinaient nettement autour des troncs des arbres qui bordaient la route de l'aérodrome aussi loin que portait sa vue.

— Danning, qu'est-ce que cela?

— Quoi donc, Miss?

— Ces cercles phosphorescents autour des arbres?

— Ce sont des bandes colorées. Nous devons observer le black-out, ici aussi.

— Mais est-ce qu'on ne les voit pas d'en haut?

— Non, à cause des branches et des feuilles.

Danning s'immobilisa, soudain, sur le seuil de la chambre tandis que son sourire s'effaçait. Et Ann entendit en même temps une note haute et frêle se prolongeant en un cri douloureux d'angoisse qui lui parvint faiblement à travers la porte du hall et la fit tressaillir.

Elle dit : — Les ocelots?

— Oh non, Miss Ledrick. C'est Mr. Marlow. Le salon de musique est juste au-dessous de nous et il a l'habitude de jouer de l'orgue quand cela le prend. Il en joue très fort.

— Quand cela le prend?

— Son mal.

III

Ann se regarda dans la glace de la cabine tandis que l'ascenseur la descendait au rez-de-chaussée. Son corsage à grandes manches et sa jupe couleur de feuilles mortes lui allaient bien. Un peu austère, si l'on veut, mais nullement banal.

Marlow avait cessé de jouer de l'orgue et, déjà avant qu'il eut

terminé, sa crise avait fondu au contact de la musique virile de Bach. Elle espéra que son séjour ne serait pas gâté par une crise de neurasthénie. Danning avait été catégorique. Le mal de Mr. Marlow, avait-elle expliqué, ne provenait pas tant du corps que des souvenirs pénibles qui hantaient son esprit.

Il y avait aussi un côté physiologique, une faiblesse du cœur et une anémie qui était devenue pernicieuse au cours des deux derniers mois. Ann, en rapprochant ces renseignements, ne mit pas en doute qu'à sa première rencontre avec Marlow, elle allait se trouver en présence d'un infirme à moitié paralysé.

Le grand hall, lorsqu'Ann en atteignit le seuil, la frappa par sou ampleur et sa magnifiscence. L'ameublement était somptueux, mais ne donnait nullement l'impression glacée d'une pièce d'apparat. L'homme, qui se leva d'un siège près de la cheminée et s'avança vers elle, lui donna immédiatement une impression de bienveillance et de courtoisie.

Il n'était pas aussi décharné qu'elle se l'était figuré d'après l'exposé de ses maux par Danning. Il portait bien son âge et il avait l'air si simple et si bon, qu'Ann oublia aussitôt en serrant la main qu'il lui tendait que c'était là le détenteur d'une des plus grandes fortunes du pays.

— Bonsoir, Miss Ledrick. Je suis Justin Marlow. Venez que je vous présente à ma cousine Estelle. Vous jugerez, sans doute par son extérieur, qu'elle cache l'âme d'une femme fatale. Depuis dix ou quinze ans, Estelle a joué le rôle de la femme la plus mystérieuse de Paris, mais personne ne l'a prise au sérieux. Les gens fréquentaient sa maison uniquement à cause de son chef, un vrai cordon bleu qui a eu l'élégance de se suicider, à ce que j'ai entendu dire, quand le marché noir a été à court de champignons.

Une femme se leva de dessus un sofa et, souriant agréablement, dit :

— Miss Ledrick, Justin est un parfait menteur. Mon rôle à Paris était celui d'une Cassandre. Je prédisais exactement à ces fossiles aveugles où ils allaient. Ils préféraient me croire folle et ils m'auraient enfermée cent fois s'ils ne m'avaient cru affreusement riche. Au moment où ils faisaient mine de se fâcher, j'exhibais une nouvelle parure. Aimez-vous les cocktails?

— Beaucoup, Miss Marlow.

— Pour moi, je suis Américaine autant qu'une autre, mais ce fétichisme national pour les Martini secs m'ancre dans la conviction que ce pays est encore dans les liens de la barbarie.

Ann prit place sur le sofa à côté d'Estelle Marlow et s'efforça d'ajuster l'idée qu'elle s'en était faite à la réalité. Son extérieur n'était pas aussi extraordinaire que Justin Marlow avait bien voulu le dire, mais ne laissait pas d'être frappant. Elle arborait sur sa

corpulente personne, un costume de velours offrant toutes les nuances du pourpre et sa figure était sereine et ronde comme une pomme sous une masse de cheveux légèrement grisonnants, très simplement arrangés. Elle avait des mains admirables et pleines de fossettes. Dans sa jeunesse, pensa Ann, elle avait du être une beauté au teint de lait et de miel.

Washburn servit des cocktails et des gâteaux tandis que la conversation générale s'établissait sur un ton si amical qu'Ann aurait pu se croire chez elle. Elle se surprit à s'imaginer qu'elle connaissait, depuis toujours, ses deux aimables hôtes et que cette pièce lui était familière depuis des années.

Cette impression fut si forte qu'elle songeait : — « Il y a quelque chose d'étrange là-dedans. N'est-ce pas un peu exagéré? Je suis une photographe venue pour reproduire quelques ocelots, et, tout de suite, on m'accueille chaleureusement comme une intime. Peut-être est-ce l'effet de l'isolement dans lequel ils vivent. La présence d'une étrangère est comme une oasis pour eux. »

Ce fut au moment où Ann attaquait son second cocktail que Washburn entra et vint dire à Marlow :

— Monsieur, on téléphone à l'instant de l'aéroport que M. Ludwig Appleby vient d'atterrir dans un avion de louage. Dois-je donner des instructions pour qu'on l'amène à la maison?

Par la suite, Ann put analyser en détail la réaction produite par cette communication. Sur le moment, elle eut l'impression d'un coup de tonnerre en miniature éclatant dans un ciel serein. Seulement en miniature, car Justin et Estelle Marlow se reprirent aussitôt.

Mais il y avait eu un instant pendant lequel la figure émaciée et sensible de Marlow s'était crispée dans une expression de haine intense, tandis que le regard bienveillant d'Estelle Marlow, soudain durci, et ses lèvres contractées amenaient, sur sa bonne figure ronde, une expression voisine de la violence.

Ce ne fut qu'un éclair et Marlow dit avec calme :

— Oui, Washburn, Mr. Appleby dinera avec nous et, si nous pouvons lui persuader de rester, veuillez lui préparer la chambre à côté de la mienne.

— Très bien, Monsieur.

Washburn sortit et la conversation reprit son cours, au moins en ce qui concernait Estelle, car Justin parla peu et, quoiqu'il fut en apparence calme et attentif, Ann vit que ses mains décharnées se crispaient plus qu'elles ne s'appuyaient sur les bras de son fauteuil.

Estelle était lancée sur la France. Le château de Noilly, qu'elle avait loué à une ambassade européenne, avait été déserté par l'ambassadeur, et, certainement, quand les Allemands l'avaient

occupé, ses trésors avaient dû être volés ou détruits. Heureusement, son appartement à Paris ne les avait pas tentés et, en ce qui concernait l'argent, on lui avait permis de toucher la moitié des sommes que Justin lui envoyait des États-Unis.

— Et, pour mes bijoux, dit complaisamment Estelle, j'ai été plutôt adroite. Voyez-vous, ma chère, ils me regardaient comme une excentrique tout à fait inoffensive dont il fallait flatter les manies pour l'exploiter. Ils sont terriblement pratiques, savez-vous? En avez-vous jamais rencontré?

— Pas en tant de conquérants, Miss Marlow. Seulement quelques-uns établis aux États-Unis.

— Oh! ceux de Paris! Ils ont pensé que mes ocelots étaient une fantaisie d'esprit faible et cela leur a été parfaitement égal que je les emmène quand je suis partie. J'avais des colliers spéciaux pour eux avec de grands clous dont l'extrémité était creuse et dans lesquels j'enfermai les véritables pierres de mes bijoux. Je les avais remplacés dans leurs montures par d'excellentes imitations. Je laissai le Général Von Heimann voler ses imitations et il fut bien content et moi aussi.

— Ainsi, les ocelots ramenèrent vos joyaux?

— Oui. Vous n'avez pas idée, Miss Ledrick, comme il est souvent avantageux de passer pour toquée. Bien entendu, à condition d'avoir un bon compte en banque derrière soi. Autrement, on vous met dans un asile.

Ann écoutait et sentait percer derrière la conversation un sourd courant de malaise qui alla en s'augmentant, particulièrement chez Marlow, dont la figure pâlit quand Washburn annonça : Mr. Ludwig Appleby.

Ann distingua d'abord mal la figure du nouveau venu dans l'encadrement de la porte. Il s'approcha lentement et se révéla comme un homme grand, entre deux âges, solidement bâti, avec une abondante chevelure noire. Ses traits énergiques étaient à la fois expressifs et attrayants. Vues de près, ses lèvres étaient épaisses et humides.

Marlow s'était levé. Il ne tendit pas la main. Il dit :

— Bonsoir, Ludwig. Ce plaisir devient de plus en plus fréquent.

La voix d'Appleby était riche d'assurance et de provocante satisfaction.

— Vous paraissez un peu mieux ce soir, Justin, dit-il. Pas un jour de plus que votre âge. Il se tourna en plein vers Estelle. Et vous aussi, Estelle. Un peu plus rondelette, peut-être. J'ai envie de vous courir après autour de la maison.

Estelle répondit tranquillement :

— Après dîner, si vous voulez, Ludwig. Je vous présente Miss Ledrick — Mr. Appleby.

Ann dit :

— Comment allez-vous? et constata qu'Appleby ne répondait rien. Il resta, un moment, à la contempler de ses yeux noirs proéminents et finit par froncer le sourcil.

— Voilà, dit-il, qui est bien extraordinaire. Estelle dit vivement :

— Miss Ledrick est venue ici, de la part de Fanny Mistral, pour photographier les ocelots.

— Oh! dit Ludwig.

Et il sourit.

IV

Le diner répondait aux prévisions de Fanny Mistral et Ann avait faim. Elle fit bon accueil au potage de tortue accompagné de sherry, suivi d'un plat de poissons aux champignons et de concombres.

Son appétit, était un peu calmé. Le plaisir de savourer un bon repas cessa d'agir sur elle et elle commença à se sentir incommodée de la persistance avec laquelle Appleby, placé en face d'elle, la considérait. Elle eut l'impression que c'était un regard scrutateur, plutôt que conquérant. A la longue, cela devenait presque insupportable.

Appleby dit, au moment où l'on servait une selle de mouton :

— Êtes-vous originaire de New England, Miss Ledrick?

— Non, Mr. Appleby, de Long-Island

— Vraiment, j'aurais parié pour New England, Boston peut-être. Connaissez-vous Boston?

— Très vaguement, plutôt du point de vue foot-ball.

La voix d'Appleby se fit plus insistante et une expression particulière passa dans son regard.

— Connaissez-vous les Charrings? demanda-t-il.

Ann s'aperçut que Justin et Estelle Marlow étaient soudain devenus, non seulement silencieux, mais immobiles. Ils étaient, en quelque sorte, pétrifiés comme les acteurs d'un drame où ils se seraient trouvés impliqués et sur lequel ils n'auraient pu avoir aucun contrôle. Marlow était devenu d'une pâleur de cire et ses doigts anémiques serraient machinalement un verre que Washburn venait de remplir de champagne.

— Non, dit Ann, je ne les connais pas.

Dans le silence, Ann perçut un soupir de soulagement poussé par Estelle Marlow. Celle-ci prit alors la parole d'un ton déterminé.

— Miss Ledrick n'a pas plus de raison de connaître les Charrings que vous les Osterbrooks à Paris. Les Osterbrooks, Miss Ledrick, sont une famille fanatique de l'Indiana qui avait la manie de dépenser des sommes folles pour acquérir des toiles sans valeur qui étaient tellement modernes qu'elles tournaient à l'aigre.

— Je ne saisis pas le rapport, Estelle, dit Ludwig.

— Il n'y a pas de rapport. Je voulais simplement changer de sujet. Nous pourrions parler de la secrétaire d'état au travail, Miss Perkins. Cette femme...

Il ne fut pas davantage question de Miss Perkins en raison de l'arrivée d'une imposante pièce de pâtisserie. Estelle Marlow apprit à Ann qu'il s'agissait d'une charlotte aux groseilles. La recette, expliqua Estelle, consistait à emplir un moule à charlotte de biscuits et de crème de groseille et à laisser refroidir jusqu'à ce que la crème soit prise.

Le diner prit fin. On revint dans le hall pour le café et le cognac, après quoi, on fit deux tours de bridge dans une atmosphère pesante qui parut à Ann dépourvue de tout entrain. L'agréable intimité qui régnait avant l'arrivée d'Appleby avait disparu pour faire place à quelque chose de vaguement menaçant sans qu'Ann put définir de quoi il s'agissait.

Toutes les chambres étaient au troisième étage et Ann trouva bien aimable le procédé d'Estelle qui vint s'installer un moment dans sa chambre en lui demandant la permission de fumer une cigarette.

La braise brillait encore dans la cheminée et un tel silence régnait qu'on pouvait entendre le craquement d'une étincelle.

— Estelle demanda :

— Voulez-vous que je vous appelle Ann?

— Certainement, Miss Marlow, j'en serai ravie.

— Et cela me ferait plaisir si vous m'appeliez Estelle.

— Mais je veux bien.

— Puis-je vous demander si vous avez été heureuse?

— I i? Maintenant? Oui, très heureuse.

— N n, ma chère. Je veux dire auparavant. Vous avez vingt-deux ans, n'est-ce pas?

— Oui, précisément. Comment pouvez-vous le savoir si exactement? Je veux dire, nous paraissons tous ou plus jeunes ou plus vieux que notre âge.

— Je l'ai demandé, pendant une conversation au téléphone, à Fanny Mistral. Je voulais savoir à quel genre de femme nous allions avoir à faire, puisque vous alliez rester avec nous une

semaine et plus. Dites-moi, avez-vous eu une jeunesse heureuse?

— Très heureuse. Naturellement, j'ai été un peu isolée depuis la mort de mon père survenue le printemps dernier. Nous n'étions que tous les deux. J'avais perdu ma mère depuis longtemps.

— Et vous n'avez plus personne, maintenant?

— Il y a à Washington un original sympathique, nommé Bill Forrest, qui s'est mis dans la tête de m'épouser, vendredi prochain.

Était-ce un effet du reflet changeant du feu? Ann n'aurait pu le dire, mais il lui sembla qu'Estelle se rétractait un peu sur elle-même.

— Et vous, Ann?

— Moi?

— Avez-vous l'intention de laisser Mr. Forrest, vous épouser comme vous venez de le dire?

— Je vous ai parlé de ce projet parce que la nouvelle n'en a été donnée cette après-midi quand Bill m'a fait part de son intention par téléphone, de Washington.

— Mr. Forrest me paraît un charmeur.

— Il l'est un peu trop. Il est si parfaitement sûr de lui. Il a l'intention de m'emporter, avec lui, à la guerre dans un médaillon.

— Un médaillon?

— Bill vient de s'engager dans la Marine. Le ciel lui soit en aide. Naturellement, il doit avoir sur lui la photographie d'une femme souriant bravement et gardant le foyer. C'est son idée. Il paraît avoir jeté son dévolu sur moi. A tout prendre, son dernier exploit a été de m'appeler au téléphone, à quatre heures du matin, pour le distraire de son insomnie. Il n'est décidément pas de l'ancienne école des soupirants à genoux.

— Ainsi, il n'y a rien de vraiment sérieux.

— Je ne sais pas, vraiment je ne sais pas.

— Vous avez dit « vendredi ».

— Oui.

Estelle s'absorba un moment dans la contemplation des cendres de la cheminée. Puis elle dit :

— Les choses vont si vite dans le monde d'aujourd'hui. Des nations ont été conquises dans une nuit, tandis que des empires s'écroulent dans l'espace d'une semaine. — Elle jeta sa cigarette dans le feu et se leva : — Bonne nuit, ma chère.

— D'ici vendredi, il y a cinq jours. Certainement, je pourrai faire du bon travail avec les ocelots d'ici là.

Estelle parut sortir d'un rêve. Son regard marqua l'étonnement.

— Les ocelots?

— Les photographies que je suis venue prendre.

Une rougeur monta à la figure d'Estelle.

— Je suis stupide, dit-elle avec colère. Les photographies, bien sûr.

V

Le départ d'Estelle laissa Ann sur une impression de doute désagréable. Son attitude au sujet des photographies était singulière. Elle les avait, sans aucun doute, oubliées. On aurait dit qu'il s'agissait seulement d'un prétexte pour la faire venir à Black Tor. L'impression que lui avait laissée, à son arrivée, cet accueil amical et intime, commençait à faire place à une vague de malaise, comme si un souffle glacé venait éteindre une flamme joyeuse.

La sonnerie du téléphone retentit :

Ann décrocha le récepteur. La voix de Bill :

— Ann?

— Hello, Bill.

— Comment allez-vous?

— Très bien.

— Vous en êtes sûre?

— Parfaitement, Bill. Pourquoi?

— Je n'aime pas vous savoir là. J'ai fait avouer à Fanny que vous ne savez rien des Marlow. L'homme est un être dangereux.

— Non, Bill. Il me plait. Il est aimable et bon.

— Oui, comme cet aimable individu qui noyait ses femmes dans leur bain. Ses voisins l'adoraient.

— Bill, vous êtes fou.

— Je ne suis pas fou, mais Marlow l'est; il a l'esprit dérangé depuis que son fils a poignardé sa femme, il y a vingt ans. Pas la femme de Marlow, la sienne. Il a été électrocuté pour cela.

— Bill...

— Marlow était convaincu de l'innocence de son fils. Lui et personne autre. Cela lui a donné un coup et il n'en est pas encore remis. Cette belle tragédie domestique a eu lieu précisément à l'endroit où vous vous trouvez, ma chère. Avez-vous vu la salle de musique?

— Non. Elle est juste au-dessus de moi.

— C'est la scène du crime. Elle jouait du Mozart. Le clavier du piano a été rougi de sang.

**

— Bill!

— Cela a été dit au procès. A cette époque, il y avait des chemins pour aller à Black Tor, la maison était gaie et pleine d'entrain. Marlow a détruit les chemins après l'électrocution et les a remplacés par des arbres. Je voulais que vous sachiez tout cela parce que je souhaite que vous en finissiez demain avec ces damnés ocelots et que vous fassiez vos paquets.

— Mais cela n'a toujours pas de sens. Je veux dire la folie de Marlow. Ce n'est pas être fou que de vouloir s'isoler du monde? Je vous dis qu'il est bon, Bill. Vieux, malade et bon.

— Je puis vous rapporter quelques rumeurs qui risquent d'ébranler votre foi candide. Cette maison est un charnier.

— Mais pas du tout.

— Fanny voit les choses autrement. Marlow ne croit pas seulement à l'innocence de son fils, mais il s'acharne toujours à la prouver. La femme de son fils était une Charrings de Boston. Voilà qui explique son goût fatal pour le clavecin. Les Charrings sont de ces gens qui portent des œillères pour le temps présent et, comme des vampires, nourrissent uniquement leur anémie du passé. Cette Alice Charrings qui a été poignardée avait monopolisé tout le charme de sa famille. Elle sidérait les hommes. Il n'y avait rien à dire sur son compte. Elle était sans reproche, mais, à moins de s'envelopper toute sa vie d'un voile épais de deuil, elle ne pouvait pas empêcher les jeunes gens de tomber en extase devant elle. Voilà ce qu'ils ont dit.

— Qui?

— L'attorney, les gens de la justice. La raison du crime : Fred Marlow était fou de jalousie. Pour comble, Alice allait avoir un enfant; on fit une césarienne et on le sauva. La mère était déjà morte.

— Mais c'est terrible, Bill, c'est terrible!

— Je le sais bien. C'est ce qui a rendu Marlow dingo. Il a combattu, comme un tigre, pour sauver son fils. Puis, il est arrivé des choses.

— Quelles choses?

— D'abord, son complet isolement, puis la mort d'un couple de gens.

— Assassinés?

— C'est ce qu'on a murmuré. L'un d'eux était un adorateur enflammé d'Alice, un nommé Jerry Abbott. C'est celui que l'accusation prétendit être la cause de la jalousie de Fred Marlow et de son crime. Abbott revint comme hôte à Black Tor plusieurs mois après l'exécution de Fred Marlow. Il l'a quitté dans un cercueil.

— Bill!

— Oh! sans doute, vous avez raison, ma chère, un accident de chasse. Abbott avait bronché et son fusil était parti. Mais je vous promets que les langues marchèrent.

— Et l'autre?

— C'est plus compliqué. Un homme de Boston, du nom de Frank Lawrence. Il reçut un paquet de fruits et de pâtés dans sa garçonnière, pour le jour de Noël. Il vivait seul, dinait seul et une conserve de foie gras l'expédia dans l'autre monde. On parla de ptomaïne et il fut incinéré, suivant ses dernières volontés. Plus tard, quand Lawrence n'était plus que cendres et que les débris du foie gras avaient depuis longtemps été jetés aux balayures, on se rappela que Lawrence avait été aussi un des adorateurs d'Alice et qu'il était présent à Black Tor au moment de sa mort.

— Rien que des coïncidences, Bill, de simples bavardages.

— Quoiqu'il en soit, du coup, Black Tor cessa d'être considéré comme un but désirable de villégiature, spécialement dans le cercle des anciens amis d'Alice.

— Je comprends.

— Ces morts d'Abbott et de Lawrence donnèrent lieu plus tard à d'autres rumeurs fâcheuses, mais, je dois l'admettre, sans confirmation précise, il fut question d'un lac où deux personnes s'étaient noyées et, en conclusion, il fut admis que Marlow avait l'esprit dérangé.

— Vous devriez écrire des histoires policières.

— Ce n'est pas une histoire policière. Faites vos paquets ce matin, Ann, et partez.

— Je commence à y penser. Tout allait bien jusqu'à l'arrivée d'Appleby. Mieux que bien. C'était délicieux.

— Appleby? Appleby?

— Oui. Ludwig Appleby.

— C'en est un.

— Un quoi?

— Un des anciens adorateurs d'Alice.

— Il m'a demandé si je venais de Boston et si je connaissais les Charrings.

— Ann, — vous partirez, cette nuit.

— Je ne peux pas.

— Non, je suppose que vous ne pouvez pas. Et, après tout c'est Appleby qui est un danger et non pas vous.

— Vraiment, Bill! vous êtes encourageant.

— Bon, remettez cela à demain matin. Ocelots ou pas ocelots. Maintenant, chérie, oubliez tout cela et dormez bien cette nuit.

VI

Les éclats du tonnerre vinrent encore, sur le matin, aggraver la nervosité d'Ann due à un sommeil agité dans une maison où les souvenirs de meurtre et de tragédie n'étaient pas encore effacés.

Sa montre marquait huit heures et demie, mais les fenêtres restaient plongées dans une obscurité totale, traversée par intervalles d'un jet aveuglant de lumière, bientôt suivi d'un grondement violent. C'était l'orage, un orage typique de montagne.

Elle sonna pour Danning. Elle avait toujours l'esprit lucide au réveil et elle se rendit compte aussitôt que les avions seraient bloqués à Black Tor tant que le temps n'aurait pas changé. Une pluie torrentielle accompagnait l'orage et battait les vitres de torrents d'eau. Impossible de s'aventurer raisonnablement dehors tant que les éléments ne seraient pas calmés.

Elle était prisonnière. Cette pensée l'amusa et elle souriait encore à l'entrée de Danning.

— Bonjour, dit celle-ci. — Et elle ajouta : Quel jour!

Encore si l'on pouvait le voir!

— C'est à cause des éclairs de l'avant-dernière nuit. Ils passaient dans le ciel en traînées vertes et minces comme des doigts. cela présage toujours un temps pareil quarante-huit heures après.

— Combien de temps cela dure-t-il ordinairement?

— Deux jours, trois jours, puis le soleil revient. Cela se produit à peu près deux fois chaque été. Que voulez-vous pour votre déjeuner?

— Jus d'orange, café et toast, je vous prie.

— Je regrette que nous n'ayions pas de journaux ce matin. On va les chercher en avion à Albany, mais tous les appareils sont immobilisés. Un violent coup de tonnerre ponctua cette observation.

— Ces tempêtes ont-elles lieu toujours au même endroit? N'arrive-t-il pas qu'elles se déchaînent sur un autre sommet?

— Oh oui, elles tournent. Mais, au moment où vous croyez que c'est fini, elles reviennent.

Danning sortit. Ann ne vit pas de raison pour attendre son déjeuner en négligé ou au lit. Il y avait trop de tapage et d'obscurité pour une flânerie. Elle prit son bain et s'habilla. Elle passa

dans son salon, une grosse bûche brûlait dans la cheminée, tandis que son déjeuner l'attendait sur une table devant le foyer.

— Miss Marlow désirerait que vous alliez la rejoindre quand vous aurez fini, dit Danning. Son appartement est au fond du corridor. Elle pense que, si vous apportiez votre caméra, vous pourriez prendre quelques vues intéressantes des ocelots, à cause de l'orage. Elle dit que ce temps les rend à leur atavisme.

— Je l'imagine aussi. Un bon coup de tonnerre et le dressage est balayé.

— Ils sont gentils vraiment et aussi intelligents qu'ils peuvent l'être.

— Quelle taille?

— Oh! trois pieds environ.

— Dans l'enfance, alors?

Danning sourit et dit qu'ils étaient certainement encore des bébés-ocelots. Là-dessus, elle se retira et Ann se mit à déjeuner tout en récapitulant activement les horreurs téléphonées par Bill. Tout ce qui résultait de certain, était que Fred, le fils de Marlow avait été convaincu d'avoir tué sa femme et électrocuté.

Tout le reste n'était que suppositions et rumeurs. Le coup pouvait être parti accidentellement quand Abbott avait bronché sur une canne et le paquet de Noël de Lawrence pouvait bien avoir contenu une conserve gâtée. Quant aux deux noyades, les eaux vierges des montagnes étaient connues pour leur froideur de glace et leurs effets habituels. Un plongeon, un saisissement, une crampe et c'en était fait.

Elle rassembla sa caméra, quelques sunlights et un paquet de pellicule panchromatiques d'une qualité si sensible qu'elle était sûre de saisir dans une fraction de seconde le moindre grognement atavique.

Il lui vint à l'esprit, tandis qu'elle traversait le corridor, qu'elle n'avait pas éclairci toutes les révélations de Bill. Il restait Appleby. Était-il lui aussi sur la route de quelque accident? Ann se rappela le compliment bizarre de Marlow à Appleby. « Bonsoir, Ludwig. Ce plaisir devient bien fréquent. »

Il y avait certainement une pointe dans cette phrase et bien acérée. Mais Appleby ne s'en était pas choqué. Donc ses visites étaient fréquentes et impromptues. Et il ne lui était encore rien arrivé. Ann se sentit rassurée.

Estelle lui parut préoccupée et lui en donna aussitôt l'explication :

— Justin vient justement d'avoir une mauvaise nuit. Je suppose que l'orage y est pour quelque chose. Je suis restée quelque temps auprès de lui après que le Dr Johnston l'a quitté. Il faudra m'excuser si je ne suis pas très en train.

— Certainement. Je suis bien fâchée pour Mr. Marlow.

— Il a assez souvent de ces crises mais malheureusement elles deviennent de plus en plus fréquentes. C'est une combinaison de névrose et d'anémie pernicieuse. Le Dr Johnson est splendide. Il est, ici, à demeure et habite dans le domaine. Il a appelé les meilleurs spécialistes en consultation, mais j'ai peur — la voix d'Estelle hésita, puis son sourire revint rapidement, comme si elle voulait se rassurer elle-même... On a fait tout ce qu'il fallait. C'est une de ces maladies qui traînent.

— Il semblait si bien, la nuit dernière.

— Il allait bien. Mais, je pense que c'est la tempête et puis, il y a des moments où la présence de Ludwig Appleby l'excite.

Estelle ne s'étendit pas davantage. Elle fit traverser à Ann le salon pour la mener jusqu'à l'installation intérieure qu'elle avait fait aménager pour les ocelots. Ceux-ci étaient encagés dans un vaste espace, éclairé d'en haut par un chassis vitré, muni d'un système d'aération. Dans le sol, on avait planté quelques arbustes, sous lesquels ils pouvaient se tapir.

Les animaux étaient nerveux et excités. L'un d'eux était couleur fauve et les deux autres gris-rouge et, tous trois, avaient le corps moucheté de gracieuses tâches noires. Le premier tournait colèreusement autour d'un arbre contre lequel ses deux compagnons étaient tapis côte à côte.

— Il vaudrait mieux que je reste jusqu'à ce qu'ils soient habitués à vous, ma chère, dit Estelle. Cela ne vous dérange-t-il pas? Je sais que les artistes détestent d'être observés.

— Non. Je préfère que vous restiez.

— Celui qui est en marche est « Herriot », ma chère, et les deux sous l'arbre sont « Clémenceau » et « Madame de Staël ».

Ann prit un paquet de pellicules, fit quelques essais. Les jets de magnésium, en raison des éclairs intermittents et du tonnerre, ne firent aucune impression sur les ocelots. Elle épuisa le rouleau avec quelques vues prises de près et elle venait de le mettre de côté pour en prendre un autre, lorsque Washburn entra brusquement et se dirigea de suite vers Estelle.

Plus tard, dans son entretien avec le sergent Hurlstone de la police d'État, Ann se remémora avec précision ce qu'elle avait fait du rouleau de photographies qu'elle venait de prendre. Elle l'avait soigneusement recouvert et replacé dans sa boîte, tandis que Washburn disait à Estelle :

— Mr. Marlow demande que vous veniez tout de suite, Miss Marlow.

L'inquiétude qui perçait dans la voix de Washburn se réfléchit dans celle d'Estelle :

— Est-ce qu'il est plus mal?

— Beaucoup plus mal, j'en ai peur. Il veut que vous ameniez Miss Ledrick avec vous.

Le rouleau était à ce moment dans son carton et le couvercle fermé. Ann le tenait encore à la main. La caméra était posée sur le plancher.

Estelle dit aussitôt, d'une voix que l'émotion faisait vibrer :

— Ann chérie, venez avec moi, tout de suite.

Elle la prit par le bras et la poussa brusquement à travers la porte. Ann tenait toujours à la main le carton contenant les épreuves.

— Vite, vite, Ann chérie. Chaque minute compte.

VII

La chambre à coucher de Marlow était princière. Le lit imposant, qui avait servi à Napoléon, était perdu dans les vastes profondeurs de la pièce et Marlow paraissait lui aussi perdu dans le lit. Une infirmière en tenue se tenait auprès de lui. Ann, toujours poussée par Estelle, s'arrêta au chevet du malade.

La figure de Marlow était pâle et tirée, mais ses yeux bien ouverts avaient le même regard affectueux avec lequel il avait accueilli Ann la nuit dernière. Ses deux mains reposaient sur la couverture et ses doigts amaigris semblaient presque transparents.

Estelle dit, avec une feinte gaîté :

— Mon cher Justin, vous nous avez effrayées. Mais vous êtes splendide. Où est le Dr Johnson?

La voix de Marlow était claire, mais très faible.

— Il va venir. Il adressa un sourire à Ann. — Il se mêle toujours quelque chose de comique à ces crises. Dans la circonstance, c'est un bain : le Dr Johnson va arriver trempé.

— Il ne faudrait pas trop vous fatiguer à parler, Mr. Marlow, dit la nurse.

— Pardon — Miss Ledrick, voici Miss Ashton — Miss Ashton est la Florence Nightingale de notre communauté. — Mais, pour parler, il faut que je le fasse pendant que je peux. Estelle, voudriez-vous aller dans le salon avec Miss Ashton, s'il vous plaît. J'ai quelque chose à dire à Miss Ledrick.

— Je ne puis pas vous quitter, Mr. Marlow.

— Ne me faites pas mettre en colère, Miss Ashton. Sortez, je

vous prie ou vous serez responsable des conséquences. Miss Ashton se tourna avec angoisse vers Estelle.

— Vous savez ce que c'est quand il est ainsi.

— Je sais, dit Estelle. Elle regarda Marlow.

— Etes-vous sûr que c'est raisonnable, Justin?

— Non. Malheureusement c'est indispensable.

— Alors, venez, Miss Ashton.

Il y eut un éclair et un violent coup de tonnerre ébranla les fenêtres tandis que Miss Ashton et Estelle sortaient de la chambre.

— Vous devez trouver cela très extraordinaire, dit Marlow, quand le bruit du tonnerre eut cessé. Ça l'est en effet.

— Naturellement, Mr. Marlow.

— Je suis faible et j'ai de plus en plus de peine à trouver mes mots. Asseyez-vous là, je vous prie. Tout près de moi.

Les doigts minces et transparents caressaient la couverture et Ann se sentit soudain secouée d'un frisson de crainte où se mêlaient les horribles révélations de Bill au téléphone, l'énervement de l'orage et assez bizarrement l'évocation de Ludwig Appleby et des Charings de Boston.

Cette impression se dissipa rapidement et Ann, en recouvrant ses esprits, éprouva une sympathie redoublée pour ce vieux gentleman malade et, sans doute, mourant, dont le sourire la suppliait de comprendre quelque problème manifestement difficile à exprimer.

Elle s'assit sur le lit. Elle tenait encore à la main le paquet d'épreuves. Marlow l'aperçut et le considéra un moment avec attention.

— Vous vous êtes mise au travail, Miss Ledrick?

— Oui. Voici le lot de prises de vues.

— Vous aimez le travail?

— Beaucoup.

Il étendit la main. Etait-ce vers elle où le paquet d'épreuves. Ann ne s'en rendit pas compte mais sa réaction involontaire au contact de ses doigts fut de retirer sa main, laissant le paquet sur la couverture. Les doigts de Marlow se refermèrent dessus. Il le prit et l'examina.

— Etes-vous satisfaite de votre carrière?

— Je ne désire rien d'autre, Mr. Marlow.

Le tonnerre éclata de nouveau et tandis que ses grondements roulaient et s'éteignaient, Ann se demandait où Marlow voulait en venir. Elle sentait bien qu'il y avait là bien plus que les excentricités d'un vieil homme riche et malade, et qu'il s'agissait de quelque chose la concernant précisément.

Elle remarqua que Marlow gardait précieusement le petit paquet serré dans sa main qu'il tenait paisiblement posée sur sa poitrine.

On voyait clairement qu'il ne regardait pas le paquet lui-même mais plutôt qu'il le considérait comme quelque chose qui venait d'elle et dont le contact lui donnait un sentiment de plaisir et de réconfort.

Dans le mortel silence qui suivit l'éclat du tonnerre, il dit :

— Je n'ai pas de temps à perdre. Il faut que j'en vienne directement au fait, Miss Ledrick. Vous avez été attirée ici à Black Tor dans un but déterminé qui n'a rien à voir avec la photographie des ocelots d'Estelle. C'est le prétexte dont j'ai usé pour vous faire venir. Non, n'ayez pas peur. Ce que j'ai fait, je l'ai fait parce que j'ai cru que c'était le mieux pour vous. Je ne m'y suis décidé qu'après des nuits de torture et de doute et je craignais que mon état empire soudain. Vous me jugerez.

La voix de Marlow se brisa, produisant l'effet d'une machine dont le ressort est à bout. Il dit :

— J'avais un fils.

— Oui, je sais, Mr. Marlow.

— Vous connaissez ma tragédie.

— Je sais ce que les gens en savent, en général.

Les doigts de Marlow se crispèrent convulsivement sur la boîte des films et il la pressa plus étroitement contre sa poitrine, comme pour vaincre quelque souffrance intérieure.

— Alors, vous ne savez rien, Miss Ledrick.

Sa voix s'affaiblissait.

— Rien de ce qui vous concerne spécialement. Je — un peu d'eau, je vous prie — j'ai un mauvais moment.

Ann se dressa vivement. Il était mourant. Ses yeux étaient fermés. Ses lèvres tremblaient. En panique, elle se précipita dans le salon.

— Miss Ashton, Miss Ashton, appela-t-elle. Je crains que Mr. Marlow ne soit mourant.

Estelle allait suivre Miss Ashton dans la chambre, mais quelque chose la força à s'arrêter auprès d'Ann et à l'interroger du regard.

— Justin vous a-t-il parlé, ma chérie?

— Il était sur le point de me dire quelque chose quand la voix lui a manqué.

— Dites-moi — dites-moi ce qu'il vous a dit.

Ann avait eu le temps de se rendre compte exactement du sens des paroles de Marlow, notamment du fait que les ocelots n'avaient été qu'un prétexte pour l'amener à Black Tor. Elle éprouvait le sentiment de dépit naturel à quelqu'un qui a été pris pour dupe. Sa sympathie pour Marlow s'était évanouie et sa rancune englobait également sa cousine Estelle.

Et, curieusement, elle sentait grandir en elle le désir de se raccro-

cher à Bill, de le voir, de lui parler, de revenir avec lui dans un monde normal.

Le commentaire téléphonique de Bill avec son thème de maison maudite et de folie devenait obsédant. Vraiment, il devait y avoir quelque fondement dans ce qu'il lui avait raconté, et elle, par surprise, allait se trouver mêlée à cette histoire avec la catastrophique Alice, deux victimes, deux baigneurs infortunés et un fils électrocuté. Ann n'en avait aucune envie. Elle ne demandait qu'à faire ses paquets et à s'en aller.

Estelle l'observait intensément tandis qu'elle roulait ces pensées.

— Justin a dit quelque chose. Il a dit quelque chose qui vous a troublée. Je le dis sur votre figure.

— Oui, Miss Marlow. Il a avoué que les ocelots n'étaient qu'un prétexte pour me faire venir ici. Pourquoi?

— Oh! cela!

Estelle s'arrêta. La porte venait de s'ouvrir devant un homme grand, à cheveux gris qui paraissait harassé. Il leur fit un bref salut et se hâta vers la chambre.

— C'est le Dr Johnson, dit Estelle, qui, toute troublée, se laissa tomber sur une chaise. Cela m'a fait un coup. Je vois bien que j'ai tort. Je ne puis me maîtriser. Ma vie a été une tension continuelle depuis des mois. C'est surtout terrible parce que personne ne peut rien. Chaque jour, chaque lendemain, ce pourrait être la fin.

Estelle ferma les yeux et pressa ses mains dodues contre ses tempes.

— Vous n'avez toujours pas répondu à ma question, Miss Marlow.

— Je vous en prie; voyez-vous ce... ce petit meuble. Vous n'avez qu'à soulever le couvercle. Je voudrais un verre de bourgogne.

Ann fit ce qui lui était demandé et tendit le verre à Estelle.

— J'insiste pour partir, Miss Marlow. Aussitôt que possible.

Estelle avala le bourgogne, ses yeux firent l'effet de violettes veloutées imprégnées de larmes.

— Ann, j'ai peine à croire que c'est tout ce que Justin vous a dit.

— Il a ajouté que toute cette tromperie était pour mon bien. Est-ce sensé?

— Parfaitement. Justin est l'homme de la terre le plus sensé et le cœur le plus tendre. Et, quant à sa raison pour vous avoir attiré ici, je n'ai pas le droit de vous la donner. Lui seul le peut.

Le Dr Johnson les rejoignit à ce moment et dit à Estelle :

— Non, il n'est pas en danger immédiat. Je suis étonné de sa résistance. Miss Ledrick?

— Oui Docteur.

— Mr. Marlow m'a prié de vous dire qu'il reprendrait plus tard son entretien avec vous. Je pense qu'il le pourra vers cinq heures de l'après-midi.

— Je serai en route pour New-York à ce moment, Docteur.

— Oh? Je croyais que vous êtiez ici pour quelque temps. Bien, je reviendrai plus tard, Miss Marlow. Bonjour, Miss Ledrick.

— Bonjour, Docteur.

Le Dr Johnson ouvrit la porte et Ann vit, debout dans le hall, la haute stature de Ludwig Appleby. Appleby attendit que le docteur fut sorti et entra.

— Comment va-t-il? demanda-t-il à Estelle.

— Mieux. Mais vous le savez.

— Oui, je le sais. Bonjour, Miss Ledrick.

— Bonjour, Mr. Appleby.

Ses yeux noirs et proéminents brillaient de curiosité.

— Washburn me dit que Justin avait demandé à vous voir avec Estelle.

— Oui.

— Vraiment, je trouve cela très intéressant.

— Je le trouve aussi, Mr. Appleby, Je rentre à New-York ce matin.

— Vous partez?

Appleby attendit que le fracas d'un coup de tonnerre soit dissipé. Comment?

— Oui, c'est la question, dit calmement Estelle. Certainement, si vous insistez, nous pourrons nous arranger pour avoir un avion aussitôt qu'il sera possible.

Elle tourna vaguement les yeux vers les fenêtres battues par la pluie.

— Les orages sont bien ennuyeux, Ann. Ils durent si longtemps.

VIII

Il n'y avait rien à faire que préparer ses paquets et attendre une éclaircie qui permette à un avion de prendre le départ. La caméra était encore dans la pièce des ocelots. Ann y alla et la prit. Les trois fauves furent complètement indifférents à sa présence et restèrent absorbés dans leurs rêves de vie sauvage tandis que la tempête continuait indéfiniment.

Ludwig la rencontra dans le corridor comme elle s'en retournait.

Il attendait devant la porte de l'ascenseur mais Ann pensa que la scène était arrangée. Ludwig paraissait s'être posté là pour la saisir au passage. Dans le demi-jour que laissait filtrer la tempête, sa massive silhouette donnait une impression de force. Il souriait d'un sourire volontairement inexpressif.

— Laissez-moi ceci.

Avant qu'elle eut eu le temps de réfléchir, il s'empara de la caméra et de la boîte, ouvrit la porte de sa chambre et l'y fit entrer. Il posa la caméra et le carton sur une table. Il tendit à Ann un porte-cigarettes en or, à moitié rempli de cigarettes de luxe.

— En prenez-vous?

Machinalement, Ann en prit une et tandis que Ludwig lui présentait du feu, elle songea :

— C'est bien sa manière, un mélange de mollesse et de virilité.

— Merci, Mr. Appleby. Et maintenant, veuillez m'excuser j'ai mes paquets à faire.

Ludwig resta vissé à sa place.

— Vous me rappelez une tante à moi, Tante Deborah.

— Vraiment?

— Oui. Quand elle devait partir en voyage le mardi, ses paquets étaient faits une semaine à l'avance. En conséquence, il lui fallait constamment les faire et les défaire.

— Je vous assure qu'il n'en sera pas ainsi pour les miens.

— Justin a-t-il dit quelque chose qui vous ait troublée?

— Mais, Mr. Appleby...

— Oui, vous avez tout-à-fait raison. Ce ne sont pas mes affaires.

Ann observa que les yeux de Ludwig n'étaient plus fixés sur elle. Son regard scrutait attentivement la pièce, examinant avec attention les murs, les meubles, les tapis mêmes. Cela lui rappelait les romans policiers où, avant de forcer le coffre-fort, le cambrioleur cherche d'abord son emplacement.

— Mais, dit Ludwig. Je suis curieux. J'aime Justin. Je l'aime beaucoup. Son attitude envers vous, une étrangère, m'a vraiment inquiété. Dites-moi, vous a-t-il paru tout à fait normal?

Ce n'était pas son impression. Mais elle n'avait aucune envie de suivre Ludwig sur ce terrain.

— Parfaitement.

— Que je suis heureux de vous l'entendre dire. Bien que cela me laisse tout à fait perplexe sur le point de savoir pourquoi vous partez avant d'avoir immortalisé les ocelots. Vous ne me demandez pas de m'asseoir, Miss Ledrick?

— Non, Mr. Appleby. Je fais mes paquets.

Ludwig devait en avoir fini avec son inspection car, maintenant, ses perçants yeux noirs étaient exclusivement fixés sur elle.

— Très bien, dit-il. — Il lui décocha son sourire le plus cordial.

Je dois me retirer. Peut-être me faudra-t-il une nouvelle technique.

Il sortit.

Ann ne se mit pas tout de suite à faire ses malles. Elle commença par appeler Fanny Mistral au téléphone.

La tempête n'affectait pas les communications et bientôt, par l'intermédiaire de Miss Dingley, Ann entendit la voix de Fanny.

— Qu'est-ce que c'est que ce bruit infernal, Miss Ledrick?

— Le tonnerre, dit Ann. Et encore le tonnerre.

— Ah oui. Ces orages de montagne. Grief les réussit très bien. Qu'y a-t-il? Vous n'allez pas me dire que les ocelots se cachent devant vous.

— Non. Je pars.

— Partir! — Fanny poussa les hauts cris. Vous ne pouvez pas, ma chère enfant. Ils comptaient sur vous pour plus d'une semaine et je leur ai demandé, pour vos inappréciables services, un prix qui me fait monter le rouge au front. Gâchez un millier de pellicules, si vous les avez, à la recherche de la perfection absolue, mais faites durer cela.

— Pour commencer, ils n'avaient aucune envie de ces vues, Miss Mistral.

— Est-ce que vous parlez sérieusement?

— Tout à fait, Mr. Marlow me l'a dit ce matin. Il est mourant.

— Mourant? s'écria Fanny.

— Oui. Il a avoué que les photographies n'étaient qu'un prétexte pour m'attirer ici.

— Mais pourquoi?

— Vraiment, je ne sais qu'en penser, mais je m'en vais. Bill m'a téléphoné la nuit dernière et m'a renseignée sur la famille.

— Dites donc, il n'est rien arrivé? pas de morts?

— Non, mais je ne me sens pas à l'aise.

— Pas de murmures étouffés?

— Pas de scènes, ni de cris mais il y en aura bientôt s'il me faut encore passer une nuit ici, et je n'en ai pas envie.

— Vous avez parfaitement raison, Miss Ledrick. Mr. Marlow a dû devenir complètement fou. Partez à tout prix. Tout de suite.

— Impossible, tant que le temps n'aura pas changé.

— Ah oui, les avions. En somme, il n'y a pas à s'inquiéter. Ce n'est pas une situation agréable, mais il serait absurde de croire qu'il y ait du danger. Et la cousine? Est-elle impossible, elle aussi?

— Non, elle est très gentille, Mr. Marlow aussi. Simplement je suis vexée d'avoir été attirée ici par ruse.

— C'est compréhensible. Puis-je faire quelque chose? Voulez-vous que je parle à Estelle Marlow?

— Je n'en vois pas l'utilité. Elle accepte parfaitement de me voir partir le plus vite possible.

— Au moins, restez en communication avec moi. Je passe la consigne à Dingley pour que vous puissiez toujours m'avoir à l'écoute. A propos, de quoi Marlow meurt-il? Est-ce que vous le savez?

— Il semble qu'il s'agit principalement d'anémie pernicieuse.

— Il semble — hum! Soyez sur vos gardes, Miss Ledrick.

— Je le suis. Je vais faire mes paquets et attendre.

— Je suis fâchée de tout cela. Réellement fâchée.

— Vous ne pouviez pas deviner. Je suis contente d'avoir causé avec vous.

— Moi aussi.

— Au revoir.

— Au revoir. Et, pour l'amour de Dieu, échappez-vous à cheval si vous ne pouvez pas prendre la voie des airs.

Pendant quelques heures, Ann se trouvait livrée à elle-même. Ses valises bouclées, il ne lui restait plus rien à faire qu'à arpenter son salon de long en large tandis que la tempête lui tapait de plus en plus sur les nerfs.

Il y avait à sa portée, des livres et des magazines, mais elle trouvait de plus en plus difficile de concentrer sa pensée sur une lecture. Un peu avant une heure, on gratta à sa porte.

— Entrez.

Le jeune homme qui entra, lui était inconnu. Il portait une blouse tâchée d'acide et tenait, à la main, des épreuves photographiques de 5 sur 10.

Il dit : — Miss Ledrick, je suis Harley Brown. Je suis chargé du laboratoire de pharmacie. Mr. Marlow m'a envoyé les vues que vous avez prises des ocelots pour les développer. Il m'a fait dire d'y apporter un soin particulier car il voulait vous montrer combien il appréciait votre travail. Là dessus, j'ai eu l'idée de faire des agrandissements, mais je me demande si je suis fou — regardez, je vous prie? Voyez-vous ce que je vois?

Brown posa les épreuves sur la table. Les ocelots étaient admirablement réussis, mais en travers de chaque photographie, on distinguait, superposée à l'image, une empreinte faible, mais distincte, évoquant le squelette d'une main.

— Vous voyez, Miss Ledrick?

— Oui, l'on dirait des os argentés.

— C'est ce qu'il m'a semblé. Et c'est sur tous. Cela paraît faire partie d'une main. Voyez, voilà les doigts.

— Des doigts, oui.

Et Marlow, Ann se le rappelait, avait tenu le paquet des épreuves dans ses doigts. Il l'avait pressé contre sa poitrine.

— Mr. Marlow a tenu le paquet dans sa main, dit-elle, mais je

ne vois pas ce que cela peut avoir à faire. Peut-être un défaut dans la fabrication des pellicules.

— Je n'ai jamais rien vu de pareil.

— Ni moi non plus. C'est extraordinaire.

— C'est l'effet que cela m'a fait. J'en ai eu froid dans le dos, je vous l'avoue. Que pensez-vous que nous devons faire? Je n'ose pas les montrer au vieux gentleman. Son cœur n'est pas trop solide, et dans l'état où il est aujourd'hui, cela pourrait le tuer.

— Comment faites-vous pour appeler le Dr Johnson?

— On lui téléphone. Pourquoi?

— Je voudrais lui montrer ces épreuves. Cela paraît fantastique, mais je crois que ce sont les os de la main de Mr. Marlow. On dirait des empreintes de rayons X. Il pourrait donner une explication.

Le Dr Johnson, dix minutes après, se montra terrifié.

— Combien de temps Mr. Marlow a-t-il tenu ces pellicules dans sa main, Miss Ledrick?

— Au moins plusieurs minutes, pendant que j'étais avec lui, Docteur. Il les tenait encore quand j'ai quitté la chambre.

— Oui, je me rappelle maintenant. Il les tenait encore quand je fus entré. J'ai voulu les lui enlever, mais il dit qu'il voulait les garder parce qu'elles venaient de vous. Les malades dans son état ont des fantaisies bizarres.

— Quand Washburn m'a apporté le paquet au laboratoire, dit Brown, il m'a dit que Mr. Marlow le lui avait remis lui-même, il a dû le garder à la main tout ce temps.

— A quel moment était-ce?

— Il y a une heure environ, Docteur.

— Il a pu le tenir trois heures, alors. La pellicule est-elle spécialement sensible, Miss Ledrick?

— C'est une des plus sensibles qui soient, Docteur.

Le Dr Johnson eut un geste de désespoir. Ann vit une pâleur mortelle envahir progressivement sa figure.

— Je ne pouvais pas le savoir, dit-il. Personne n'aurait pu le soupçonner. J'ai traité Mr. Marlow pour une anémie pernicieuse. Les symptômes sont exactement les mêmes que ceux de l'empoisonnement par le radium.

Quand on en a absorbé une certaine quantité, avalé, je précise, et c'est ce qui a dû arriver à Mr. Marlow, il n'y a rien qu'on puisse faire ou qu'on aurait pu faire pour le sauver. De toutes façons, il est perdu. Une expression de stupéfaction passa sur sa figure. C'est un meurtre, dit-il.

IX

Le tonnerre grondait et ses roulements successifs faisaient trembler tous les objets dans la pièce, achevant d'exaspérer les nerfs déjà tendus à l'extrême. Le Dr Johnson reposa lentement les épreuves sur la table.

Ann le regardait, atterrée de se trouver en face d'un meurtre. Cette pensée lui semblait si irréelle, si étrangère à tout ce qu'avait été sa vie jusque-là.

Harley Brown tout aussi décontenancé, suivait du regard le docteur tandis que celui-ci étalait les photographies sur la table, les unes à côté des autres. Il semblait ne pas se rendre compte de ce qu'il faisait. Sa figure, un peu empâtée et qui donnait l'impression d'avoir été belle autrefois, exprimait la stupeur et l'impuissance et, quand il parla, ce fut comme à lui-même et avec grand effort.

— Cela a pu se passer il y a des mois, une année peut-être ou plusieurs. On ne peut pas s'en rendre compte. Non, il n'y a aucun moyen de savoir à quelle époque la substance radio-active lui a été administrée. Cela a pu se faire en une seule fois. Point n'était besoin de récidiver. Un tout petit morceau de sucre dans un gâteau par exemple, c'était assez.

Le Dr Johnson les regardait d'un air désespéré comme pour les supplier de partager son indignation et son désespoir devant cette énormité à laquelle rien ne l'avait préparé et contre laquelle toute sa science, renommée dans tout le pays, était complètement impuissante.

— Parlerez-vous à Mr. Marlow? demanda Brown.

— Je ne sais pas. Je ne sais ce que je dois faire. La situation est celle-ci; nous sommes en présence d'un homme qui a été assassiné, mais qui n'est pas mort. Son cœur est en mauvais état. Lui dire la vérité, ce serait le tuer, souffler sur cette flamme que j'ai entretenue avec tant de peine par tous les moyens en mon pouvoir. Vous voyez bien cela, n'est-ce pas?

— Oui, dit Ann. Toute sa mauvaise humeur au sujet de la tromperie était tombée. Elle ne voyait plus, dans Marlow, qu'un vieil homme sympathique et bon et elle était envahie de pitié en considérant l'horrible attentat dont il avait été l'objet et qui le menait à une mort certaine. Le peu de temps qu'il avait devant

lui tout rempli de souffrance physique et morale, pourquoi le lui rendre encore plus amer par la pensée du meurtre?

— A quoi bon le lui dire, en effet?

— Saisissez-vous la difficulté, Miss Ledrick? Je pense aussi à la punition du coupable. Probablement, Mr. Marlow seul peut nous dire de quel côté il faut le chercher, nous donner une indication pour découvrir l'auteur de l'attentat.

Le coupable, pensa Ann, est un de ces deux-là : sa cousine Estelle qui doit, sans doute, hériter la grande fortune de Marlow, ou Ludwig Appleby, dont les motifs peuvent remonter au meurtre d'Alice et à l'exécution de son mari. Qui d'autre mettre en cause?

Le Dr Johnson lui jeta un regard pénétrant :

— Non, ne vous laissez pas égarer par l'apparence, Miss Ledrick. Je vois bien que vous avez des soupçons et que vous êtes à la recherche d'un mobile du crime. Je suggère que, vous et Mr. Brown, vous écartiez l'idée qu'il faut limiter le champ des recherches à Black Tor. La nature du crime permet d'étendre, bien plus loin, le champ des possibilités.

— Mais comment? demanda Ann.

— Parce que nous ne savons pas et ne saurons jamais au juste quand cette substance radio-active a été administrée à Mr. Marlow. Il y a des mois sûrement, je vous l'ai dit, mais peut-être aussi des années. Je pense aux jours sombres qui ont suivi la mort de son fils. Vous êtes au courant?

— Oui, Docteur. La rumeur publique...

— Alors, vous ne savez rien, vraiment. J'ai vécu ces jours-là. Je puis dire, sans vanité, que j'ai donné à Mr. Marlow la force de les supporter. Nuit et jour, c'était un problème d'empêcher sa raison de sombrer. Je ne pourrai jamais l'oublier. Et il a fallu continuer jusqu'à maintenant. Beaucoup de gens, que Mr. Marlow voulait questionner et observer venaient ici. Il y avait les membres de la famille d'Alice, sa mère, Elisabeth, et son père, Morton Charrings. Même passé le temps du deuil, Elisabeth Charrings restait ensevelie sous le crêpe, sa figure blanche émergeant tout juste du voile. C'était avant que Mr. Marlow se retira ici. Avant que nous soyions devenus ce petit monde clos.

Le Dr Johnson réfléchit un moment :

— Il y a la loi. La loi humaine et celle de ma profession. J'espère trouver un compromis. Je vais téléphoner à la police d'État et faire un rapport. J'exposerai exactement l'état des choses. — Il parut satisfait de sa décision car il sortit de sa léthargie et dit :

— Mr. Brown, avez-vous parlé de ces photographies à d'autres qu'à Miss Ledrick et à moi?

— Non, je les lui ai apportées directement.

— Y a-t-il quelqu'un qui vous aide au laboratoire?

***

— Non, Docteur.

— Il ne faut pas qu'une autre personne soit au courant. Ce ne serait pas prudent. En dépit de ce que je viens de vous dire, Miss Ledrick, nous ne devons écarter, de parti pris, aucune possibilité. Si le responsable était parmi nous et apprenait... mais, même alors, je ne vois pas. Que pourrait-il faire de plus, sinon peut-être essayer de hâter une mort qui n'est que trop proche?

— Que dois-je faire si Mr. Marlow demande à voir les épreuves? demanda Brown.

— Ne pourriez-vous lui dire que les pellicules n'ont pas été impressionnées.

— Il ne me croirait pas. Il connaît la réputation de la firme Mistral.

— Faites tomber la faute sur moi, dit Ann. Dites-lui que je les ai vues et que, n'en étant pas satisfaite, je les ai détruites dans un accès de colère.

— Bon, dit le Dr Johnson. Voulez-vous vous en charger, Mr. Brown?

— Oui, Docteur. Et j'emporte les épreuves.

Brown ramassa les photographies et se dirigea vers la porte. Le Dr Johnson le suivit, en disant :

— C'est désagréable pour vous, Miss Ledrick. Mais on ne peut faire autrement.

— Je le sais, Docteur.

Ils la laissèrent et Ann alluma une cigarette. Cela ne la calma pas et son énervement alla en augmentant. La lourde atmosphère de l'orage ne se dissipant pas, la lueur des lampes allumées dans la chambre luttait difficilement contre l'obscurité compacte.

Elle pensa à appeler, de nouveau, Fanny Mistral et renonça. Parler à Fanny, c'était parler à l'univers et, le lendemain, on trouverait, dans les journaux, si le mauvais temps n'empêchait pas d'en recevoir, des articles qui parleraient de meurtre. Autant tuer tout de suite celui qui vivait et respirait encore. Estelle ou Ludwig Appleby les liraient. L'un ou l'autre voudraient se rendre compte. Elle les voyait déjà s'approchant du lit du malade, essayant de tâter subrepticement son pouls. Elle en frissonnait de dégoût.

On frappa à la porte. Estelle entra et Ann se sentit encore plus mal à l'aise.

Estelle avait recouvré ses couleurs et, de sa bonne figure ronde comme une pomme, émanait un sentiment de bienveillance universelle. Elle donnait une telle impression de candeur et de bonne humeur qu'Ann vit fondre toutes ses préventions à son sujet pour les reporter sur le seul Ludwig Appleby. Certainement, Estelle était assez riche pour n'avoir pas besoin d'hériter, avec

ses châteaux, son appartement à Paris et ses émeraudes si habilement sauvées. Tandis que Ludwig correspondait si bien au type du meurtrier de grand style.

— Ma chérie, dit Estelle, avançant vers elle sa main potelée, descendez donc avec moi pour le lunch. Je me sens si stupide avec cette histoire de votre venue pour ces ocelots. Croyez-moi, je vous en prie. Ce n'est pas une moderne version de East Lynne. Justin sera en état de vous voir cet après-midi et alors, vous comprendrez parfaitement. Acceptez la situation, encore un petit moment, pour si choquante qu'elle puisse vous paraître. — Elle jeta un coup d'œil à travers les fenêtres. — De toutes façons, il vous faut attendre. — Et nous avons des pigeons sur canapé et des babas au kirsch pour le dessert. Avez-vous jamais mangé des pigeons à la crapaudière?

— Je dois avouer que non.

— Je voudrais que vous puissiez voir comment Henry s'y prend. Il découpe la poitrine et retourne les deux bouts de façon à figurer une grenouille et il aplatit le tout avec un coup de couteau. Il est enchanté de son œuvre et il faut que je lui envoie un mot de félicitation.

Estelle ne savait rien, pensa Ann, elle ne pourrait vraiment pas savoir et prendre un si visible plaisir à son prochain repas. Ann se sentit pleine de sympathie pour cette agréable femme qui déployait, envers elle, tant de bonne grâce et autour de laquelle planait une atmosphère de mort.

Elles descendirent à la salle à manger.

Ludwig Appleby se mit en frais pour être agréable. Rien des regards inquisiteurs, des sous-entendus avec lesquels il avait tourmenté Ann, la nuit dernière et ce matin. Estelle paraissait reconnaissante à Ludwig de ce changement dans ses manières et les babas firent leur apparition au milieu d'un bavardage mondain tout à fait inoffensif.

Le Dr Johnson arriva au moment où ils prenaient le café. Sa figure était rongée d'inquiétude et il était très pâle. Il s'excusa brièvement de les déranger, refusa la tasse de café que lui offrait Estelle et s'adressant à Ann :

— Mr. Marlow désire vous voir. Voulez-vous venir avec moi tout de suite?

Tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur, il dit à Ann :

— Mr. Marlow a repris connaissance et s'est mis à parler de vous. Par inadvertance, j'ai fait allusion à votre décision de partir aujourd'hui. Je ne l'aurais jamais fait, si j'avais pu prévoir quel effet cela lui produirait. Il s'est agité frénétiquement. Il a absolument exigé que je lui administre quelque chose qui lui donne des forces pour avoir un entretien avec vous.

X

La nurse et le Dr Johnson se retirèrent sans bruit, leurs pas étouffés par les épais tapis.

Ann s'assit sur une chaise à côté du lit Empire dont les ornements de cuivre se détachaient sur le fond sombre d'acajou.

La figure de Marlow était d'une pâleur de cire, mais ses yeux brillaient de vie grâce au stimulant que lui avait donné le Dr Johnson. Ils cherchaient le regard d'Ann avec insistance.

— Ma vie a été comme cet orage, dit-il. Tonnerre et éclair éclatant tout près, puis s'éloignant dans un murmure, mais ne s'écartant jamais, revenant sans cesse. Vous pouvez fumer, si vous voulez.

Il désignait d'un geste de sa main décharnée une boîte sur la table de nuit. Ann prit une cigarette et l'alluma.

— Je sais bien peu de choses de votre vie, Mr. Marlow. Ce que dit la rumeur publique. C'est tout.

— Croyez-vous ce qu'elle raconte?

— Non.

— Pourquoi non?

— Parce que je vous ai rencontré.

La réponse parut faire grand plaisir à Marlow. Il resta un moment sans parler, la contemplant tranquillement, puis il dit :

— Je n'ai rien à voir avec la mort de Jerry Abbott et de Frank Lawrence. On prétend que je les ai tués tous deux. L'avez-vous entendu dire?

— Oui.

— Il y a aussi cette affaire de deux hommes que j'aurais fait noyer à Crystal Lake. On l'a dit et on le dit encore. Les mensonges ont la vie dure. Je suis fatigué de les entendre.

— Je suis sûre qu'il s'agit d'accidents, Mr. Marlow.

— Vous dites cela parce que vous avez décidé de prendre mon parti. Mais, pour moi, je suis sûr du contraire. Ce sont des meurtres. Sauf pour les deux hommes qui se sont noyés. Mais Abbott et Lawrence, un même lien les unissait et les unissait, l'un et l'autre, à Alice et je ne crois pas à une aussi forte coïncidence. Que savez-vous d'Alice?

— C'était la femme de votre fils.

— J'aurais pu vous le dire et que Fred a été condamné pour l'avoir tuée. Je vous parle d'Alice.

— On m'a dit qu'elle était très belle.

— Très belle. Il faut que vous compreniez qu'elle n'avait pas une beauté ordinaire. Beaucoup de jeunes femmes passent pour belles parce qu'elles réalisent un type à la mode ou qu'elles évoquent quelque figure de l'art antique. Vous trouverez leurs portraits dans de vieux albums et vous vous rendrez compte qu'elles n'ont brillé qu'un moment, laissant un souvenir dérisoire. Alice n'était pas de celles-là. Elle était parfaite, absolument, en dehors du temps, aussi bien par sa figure que par son caractère. C'est ce qui l'a tuée. Elle était comme ces joyaux célèbres dont la possession porte malheur.

— J'aurais aimé la connaître.

— Vous l'auriez aimée, comme Fred et moi l'avons aimée. C'était une femme simple, naturelle et douce, incapable de se servir de ce pouvoir dévastateur que lui donnait sa beauté. Elle en était constamment stupéfaite et, je crois, par moment, effrayée. Je veux vous faire comprendre cela parce que je veux que vous compreniez Franck.

— Il me semble que je le peux. Convoiter est un bien vilain mot, mais je vois bien ce que c'était. Les hommes la convoitaient comme on convoite le Kohinnor.

— Oui, c'est bien cela. Convoiter, tuer, tromper et mourir, voilà ce que les hommes font toujours en pareil cas. Ce n'a jamais été la faute du diamant, pas plus que ce n'était celle d'Alice. Elle était aussi innocente que lui dans sa faiblesse. Mr. Richardson, l'Attorney General soutint que Fred l'avait tuée dans un accès de jalousie.

— Je sais.

— Notre avocat était Clarence Harlan. Il l'est toujours. Je lui dis alors et je le lui ai toujours répété que la seule chance pour Fred de prouver son innocence était de découvrir l'homme qui avait tué Alice. Je n'ai jamais varié là-dessus. Marlow se souleva sur une épaule, tandis que la soie rouge de la couverture se creusait en sombres plis de flamme. Il se força à parler comme un homme tombé au plus profond d'un abîme et pourtant obligé de se dresser. Notre volonté de le découvrir ne doit jamais mourir.

Il y avait un enfant de ce mariage. Vous êtes cet enfant, la fille d'Alice et de Fred.

La peau moite, le pouls faible, les jambes sans force, Ann pensa perdre connaissance. Tout était évident, son infaillible intuition lui assurait que Marlow n'aurait jamais avancé pareille chose si ce n'avait été la vérité.

— Je vous ai porté un coup, dit Marlow, mais je crois à la vertu des attaques franches et non des voies détournées. Clarence Harlan est un des meilleurs hommes de loi du pays. Il a

tout le dossier, Ann. Vous n'avez pas été adoptée, Ann. Pour vous et pour tout le monde, vous étiez la fille des Walter Ledrick.

— Je les aimais et ils m'aimaient. Ils étaient tout pour moi.

— Si je n'en avais pas été bien sûr, je ne vous aurais jamais confiée à eux. Vous n'êtes plus maintenant une enfant, mais une femme. Vous avez maintenant la force morale d'accepter cette situation qui aurait empoisonné vos jeunes années et aurait risqué de compromettre pour toujours votre équilibre nerveux. Au lieu de la jeune fille saine et bien portante que vous êtes maintenant, vous auriez été une malheureuse et frêle nature, tremblant toujours d'être montrée au doigt comme la fille d'un meurtrier, d'un homme qui a tué sa femme enceinte. Auriez-vous pu supporter cela, Ann?

— Quel enfant l'aurait pu?

— Et il y avait aussi ce fait brutal que, malheureusement, vous êtes l'héritière d'une grande fortune. Tout le monde aurait eu l'œil sur vous. Vous n'auriez pu faire un pas sans que le public en soit informé. L'école, les contacts sociaux, l'existence normale d'une jeune fille auraient été un enfer pour vous.

Marlow s'arrêta pour reprendre haleine. Puis, il continua :

— Vous étiez âgée de trois mois, quand je m'entendis avec les Ledrick pour qu'ils vous prennent. Eux et Clarence Harlan ont gardé le secret. Personne d'autre ne l'a su jusqu'à ce que, dernièrement, je l'ai dit à Estelle. Bien entendu, la presse a fait de grands efforts pour savoir ce qu'il était advenu du « Marlow murder Baby ».

Marlow sourit amèrement. Ils ont fini par y renoncer avec le temps, parce que cela ne rendait plus.

— Et, maintenant...

— Oui, vous aurez à passer un mauvais moment, mais vous aurez le courage et la force d'y faire face. Marlow se pencha vers elle, et dit d'un ton solennel et passionné :

— Et vous aurez le courage de continuer mon combat après moi. Notre combat, Ann. Il faut que vous prouviez l'innocence de votre père, sans repos, sans arrêt jusqu'à ce que justice soit faite. Non, ne m'interrompez pas, je n'en peux plus.

Il chercha péniblement sa respiration.

— J'ai envoyé chercher Clarence Harlan. Tout ce que je sais, il le sait. Donnez-moi votre main, Ann.

Ses doigts étaient aussi glacés que ceux de Marlow. Il les serra tendrement. Il dit :

— Vous aurez besoin de tout votre courage. Pas seulement pour affronter la publicité, mais pour faire face au danger physique. Quand vous quitterez cette chambre, on saura que je vous ai dit tout ce qui peut vous guider pour découvrir le meurtrier

de votre mère. Ce n'est pas assez, mais vous et Harlan ferez le reste. Achevez l'œuvre. Je me suis bien gardé moi-même. (Hélas non, pensa Ann, vous vous trompez on vous a assassiné). J'ai pris mes dispositions pour que vous soyiez bien gardée aussi. Ne vous fiez à personne. Ne vous fiez qu'à Clarence Harlan.

Marlow fut saisi d'un spasme d'une telle violence qu'il se renversa en travers du lit. Il luttait désespérément pour respirer mais le souffle lui manquait. Bientôt tout effort cessa. Il était mort.

XI

Ann ne fut pas très abattue par la mort de Marlow. Trop peu de temps s'était écoulé depuis qu'il était entré dans sa vie. Certainement, elle n'éprouva pas le même chagrin qu'après les morts de Florence et Wallie Ledrick, en qui elle continuait de voir son père et sa mère.

Ce qui dominait en elle, c'était un sentiment de grande compassion, et elle restait glacée d'émotion dans le salon d'à côté pendant que l'infirmière et le Dr Johnson étaient dans la chambre.

Le Dr Johnson revint seul.

— Mr. Marlow est mort, Miss Ledrick, dit-il.

Il la regarda; il sortit, d'un petit flacon pris dans son gousset, une pilule et la mit dans un verre d'eau. Il la lui fit prendre.

— C'est une douloureuse expérience pour vous, dit-il. Vous allez vous remettre bientôt. Par bonheur, l'agonie a été brève, et, maintenant, nous allons pouvoir agir ouvertement.

— Au sujet du radium, Docteur?

— Au sujet de tout. Je vais me mettre en rapport avec la police d'État et leur faire connaître que la mort elle-même a supprimé l'impasse où nous nous trouvions. Je ne vois pas de raison pour fermer cette chambre jusqu'à ce qu'ils arrivent. Il n'y a pas de « scène du crime », simplement un lit dans lequel est mort un vieil homme empoisonné. Il eut un sourire amer. Certainement, il y a plus. Quelque chose comme la fin d'une dynastie. C'était une grande figure dans son genre. L'un des derniers hommes dont la richesse faisait une puissance féodale. Vous paraissez mieux, Miss Ledrick. Les couleurs reviennent à vos joues. Il faut avertir Miss Marlow. Voulez-vous venir avec moi?

— Oui.

Le Dr Johnson hésita.

— Je crains d'être trop curieux. Je me demande pourquoi il voulait vous voir. En somme, c'est vous qui avez recueilli ses dernières paroles.

— Il m'a dit, Docteur, que je suis Ann Marlow,

Le Dr Johnson devint mortellement pâle.

— Je vous ai mise au monde. J'ai fait cette opération qui vous a sauvé la vie. — Il étudia un moment Ann comme s'il la voyait sous un nouveau jour. — Combien j'ai eu raison. Comme j'ai bien fait. Dites-moi, Alice et Fred Marlow n'étaient-ils que des noms pour vous?

— Rien de plus, Docteur.

Il la contempla encore un moment comme si elle justifiait toute la conduite de Marlow. Il semblait vouloir maîtriser un flot de pensées troublantes. Il dit :

— Estelle Marlow le sait-elle?

— Mr. Marlow m'a dit qu'il l'avait mise au courant.

— Et Ludwig Appleby?

— Non, Docteur.

— Je suis stupide. Il importe peu, maintenant, que Ludwig le sache ou non. Tout le pays en sera informé demain par les journaux. Toute l'Amérique va s'occuper de vous.

Ils prirent l'ascenseur pour descendre au rez-de-chaussée. Pendant la descente, Ann ne put s'empêcher d'avoir cette idée, profondément déplacée en ce moment, de traverser son esprit :

— C'est mon ascenseur.

C'est que c'était là le symbole précis de son fabuleux changement de fortune. Son travail l'avait amenée dans beaucoup de grandes demeures où les ascenseurs privés, conduisant aux grands salons, étaient comme la marque de la grande richesse et lui faisaient naturellement envie.

Elle eut honte d'avoir de semblables pensées devant la mort si récente et si brutale de Marlow mais elle ne put chasser cette idée. Elle dut reconnaitre qu'au fond d'elle-même, elle avait toujours souhaité disposer d'une fortune illimitée. C'est l'éternel rêve de Centrillon caché dans l'esprit de toutes les femmes. La lampe d'Aladin.

Son père (elle continuerait toujours, pensait-elle à considérer Walter Ledrick comme tel) avait une fois essayé, dans son enfance, de la prévenir contre les désillusions futures. « Les Dieux, lui avait-il dit, pour se venger, exaucent tous nos désirs. » Et il lui avait expliqué le sens de cette citation. Elle revint à ce moment à son esprit.

Estelle et Ludwig jouaient au tric-trac près de la cheminée dans le hall. Le petit claquement des dés semblait ridicule à côté des

claquements du tonnerre. Tous deux en voyant l'expression du Dr Johnson se levèrent.

— Justin est mort, dit Estelle.

— Oui.

Les yeux d'Estelle s'emplirent de larmes.

— Justin. Je me figure qu'il dort. Un bon sommeil enfin sans tous ces rêves horribles.

Elle tendit ses mains potelées à Ann. Ann les prit. Une odeur délicate de violettes de Parme émanait d'Estelle. — Il vous l'a dit, Ann?

— Oui.

Les perçants yeux noirs de Ludwig ne reflétaient plus l'incertitude et la recherche, mais l'assurance de la certitude.

— Vous êtes la fille d'Alice dit-il. Je l'ai su, la nuit dernière, dès que je vous ai vue. Je l'ai évoquée immédiatement en vous voyant. C'est à elle que je pensais en parlant avec vous ce matin? Vous avez son regard.

— Qui est avec Justin, Docteur? demanda Estelle.

— Miss Ashton.

— Il faut que j'y aille. La mort est si incroyable quand elle survient, pour autant qu'on y soit préparé. C'est un dur moment pour vous, Ann. Je m'occuperait de tout jusqu'à ce que vous soyiez en état de le faire. Il y a une masse de gens à avertir et de choses à faire.

— J'ai déjà, dit posément le Dr Johnson, averti la police. Je lui ai téléphoné avant dîner. Avant même la mort de Mr. Marlow.

Ann put voir Estelle trembler. Littéralement, elle semblait s'être rapetissée, et on aurait dit qu'un coup venait de la frapper. Elle regarda le Dr Johnson comme s'il était devenu subitement fou.

— Pourquoi? interrogea-t-elle.

— Mr. Marlow a été assassiné.

Ludwig saisit si brusquement le coin du jeu de tric-trac que les pions noirs et blancs roulèrent pêle-mêle sur le plancher.

— Comment cela? demanda-t-il.

— Je ferai mon rapport à la police.

Estelle se laissa tomber sur une chaise, les yeux à nouveau inondés de larmes.

— Pauvre Justin! Encore cela! Elle se tourna vers le Dr Johnson. — Que devons-nous faire?

— Il n'y a qu'à attendre. Peut-être arriveront-ils en voiture. Je vais téléphoner de nouveau. Nous n'avons rien à faire. Le coroner fera le nécessaire avant que le corps de Mr. Marlow...

Le Dr Johnson sortit. Ils restèrent plongés dans leurs réflexions. Un tison s'écroula dans la cheminée en lançant des étincelles.

L'ombre de la mort serpentait vers eux, à travers le bois, le feu et les pierres. Elle descendait de la chambre de Marlow les rejoindre à travers toutes les barrières.

— Ludwig, voudriez-vous me laisser avec Ann, dit Estelle.

Ludwig parut contrarié. Une ombre passa sur son visage et il parut un moment sur le point de refuser.

— Bien, finit-il par dire. Vous me trouverez dans la bibliothèque si vous avez besoin de moi.

Estelle attendit qu'il fut parti. Puis, elle dit à Ann :

— Connaissez-vous la fable de l'homme qui protestait trop. Ce n'est pas une fable, certainement. C'est tiré de Shakespeare. En tous cas, c'est Ludwig. Il était ici quand Alice a été tuée. Il a toujours soutenu qu'il savait une chose qui prouvait l'innocence de Fred, quelque chose qui restait au bord de sa mémoire, mais qu'il ne pouvait pas arriver à se rappeler. Justin lui a fait toutes sortes d'avances, depuis des années, pour tâcher de réveiller sa mémoire. Ludwig n'est pas quelqu'un de plaisant.

— Non, il n'est pas sympathique.

— Certainement, Justin n'a jamais cru en lui une minute, ni moi non plus. Justin l'attirait ici. Il espérait qu'à un moment, dans la conversation, Ludwig ferait un faux pas. — Estelle jeta un rapide coup d'œil vers la porte. — Justin et moi, avons toujours cru qu'il était le meurtrier d'Alice.

XII

Washburn s'excusa de les déranger.

Il parla brièvement de Marlow avec une expression sincère de regret qui s'adressait, à la fois, à Estelle et à Ann. Ann nota que son attitude envers elle était légèrement changée. Elle impliquait qu'elle était maintenant un membre de la famille.

— Les Agences de presse, expliqua Washburn et beaucoup de journaux donnent des coups de téléphone pour avoir des interviews et des informations. La nouvelle a été téléphonée à la *Review* de New York par un correspondant local du village des Bypass d'où la police est partie à cheval. La *Review* a déjà parue en mentionnant les faits et les autres journaux insistent pour des informations supplémentaires.

Le regard de Washburn allait impartialement d'Estelle à Ann.

— Qu'en pensez-vous Estelle? demanda Ann.

Estelle s'avança et lui serra la main avec effusion :

— Il faut laisser cela à Washburn, ma chérie. Peut-être le mieux serait-il de dire, Washburn, qu'un communiqué sera donné lors de l'arrivée des autorités. Je me demande, en vérité, comment cette phrase n'est pas usée depuis le temps qu'elle sert. Je sais que vous les traiterez comme il convient, Washburn.

— Oui, Miss Marlow.

— Au fait, non. Ceci vous regarde, Ann. Ils vont faire de vous une grande vedette, et cette abomination du meurtre de Justin passera au second plan. Il vaudrait mieux que Washburn leur dise que Miss Ann Marlow sera heureuse de les recevoir, quand elle sera remise de l'émotion que lui a donnée la mort de son grand-père, qu'elle est pour le moment soignée par le Dr Johnson. Est-ce cela, Ann?

— Très bien, Estelle.

— Il y a une communication personnelle pour vous, Miss Ann, dit Washburn. Miss Fanny Mistral de New York. Voulez-vous la prendre?

— Oui, certainement.

Ann suivit Washburn dans une petite pièce à côté. Il lui montra le téléphone et ferma la porte.

— Oh! ma chère, s'écria la voix de Fanny. La *Review* a paru, il y a cinq minutes. Je ne puis pas y croire. C'est comme si je m'étais servie d'un diamant de la couronne en guise de presse-papier. Allez-vous bien ou mieux?

— Parfaitement bien.

— Mais, ma chérie, vous êtes une femme de fer.

— Je suis si heureuse que vous m'ayiez appelée. Au moins, en vous entendant, j'ai l'impression de quelque chose de solide. C'est si incroyable!

— La chose la plus incroyable, dont j'ai jamais entendu parler, et j'en suis enchantée. L'homme qui a envoyé ce message de je ne sais quel village des Adirondacks ne dit presque rien. Simplement que vous êtes l'enfant d'Alice et que Justin Marlow a été assassiné. Je ne vous demande rien parce que je sais que bien des gens commettraient un meurtre eux-mêmes pour tirer quelque chose de vous, et je me rends compte que vous ne devez pas parler, spécialement à moi, ma chérie. Je me connais. Clarence Harlan est bien l'homme de loi des Marlow, n'est-ce pas?

— Oui, Mrs. Mistral.

— Pour l'amour de Dieu, cria Fanny. Appelez-moi Fanny. Bon, chaque mot que vous dites maintenant devra être contrôlé par Harlan. Vous verrez, ma chérie, vous l'aimerez dès que vous

le verrez. Je l'ai rencontré, dernièrement, à une de ces affreuses réunions que Mariot Whipple baptise lunchs et c'est bien l'homme le plus sympathique que je connaisse. Il est probablement en route, et est bien capable d'arriver avant la police. Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Rien, Fanny, je vous remercie. Mais cela m'a fait tant de bien de vous entendre.

— Vous allez rester là-bas, n'est-ce pas? C'est stupide de poser cette question. Certainement, il le faut. Et ne vous troublez pas, ma chère; quand il vous donneront le troisième degré, prenez un air candide et penché, en jouant de la prunelle. Je connais ces gens-là. Qu'est-ce qu'il y a? — Attendez une minute.

— J'attends.

— Ma chère, je vous désole, Miss Stevens vient d'entrer pour me dire que huit vautours de la presse ont forcé les portes et ont enlevé toutes les photos de vous que nous avions. Ils ont même pris ces affreuses choses faites par Davis. Vous vous rappelez quand il essaya un nouvel appareil et vous photographia en incarnation de Zaza. Oh! ma chère!

— Cela n'a pas d'importance, Fanny.

— Vous serez d'un avis contraire quand les journaux paraîtront. Servez-vous de moi tant que vous voudrez. Au revoir, ma chère et appelez-moi à toute heure de la nuit et du jour quand vous aurez besoin de vous racrocher à quelque chose.

— Merci, Fanny et au revoir.

Ann raccrocha. Elle retourna dans le hall, réconfortée; d'avoir causé avec Fanny et de s'être ainsi replongée dans le monde extérieur. Cette impression ne dura guère car elle s'aperçut qu'Estelle n'était pas là, qu'à sa place, Ludwig était installé sur le sofa auprès du feu. Elle restait sous l'impression de l'affirmation d'Estelle que Ludwig était un assassin. L'assassin!

Elle dit machinalement :

— Estelle?

— Estelle, ma chère Ann, est dans le cabinet de travail de Justin en conférence avec son intendant et son secrétaire. Il y a une masse énorme de détails à régler après la mort d'un personnage aussi important que votre grand-père. Asseyez-vous, nous allons prendre quelque chose. J'ai envoyé chercher à boire. Vous paraissez bien, en surface, mais, au fond, vous devez être complètement brisée.

— Pas du tout.

— Si vous devez l'être. Après de telles secousses. Personnellement, j'entends me griser lentement et méthodiquement.

— Je vais défaire mes paquets.

— Je vous ai bien dit que vous me rappeliez ma tante Deborah. Ludwig prit soudain un autre ton. — Voyons, qu'est-ce que c'est?

— Quoi?

— Comment Justin a-t-il été tué? Par un couteau? Par un révolver? Par le poison? Etiez-vous là?

— Oui.

— Et alors?

— Un empoisonnement par le radium. Il avait avalé une substance radio-active.

Toute la figure de Luwdig exprima une intense intérêt. Il réfléchit un moment. Ann eût l'impression qu'il pâlissait.

— C'est horrible, dit-il. Comment Johnson a-t-il pu découvrir cela?

— Le squelette de ses mains s'est développé sur les photographies que j'avais prise des ocelots. Le Dr Johnson expliquera certainement cela techniquement à la police.

Ludwig n'objecta rien. Il resta plongé dans ses pensées qui, décida Ann, étaient sombres. Elle le laissa et gagna la porte.

Ludwig dit, au moment où elle l'atteignait :

— Vous êtes très perspicaces, Ann, n'est-ce-pas?

XIII

Ann remonta dans sa chambre. Elle était agitée, nerveuse et complètement désorientée. Elle ne s'était pas adaptée à la situation. Elle était toujours Ann Ledrick avec un emploi chez Fanny Mistral et une chambre dans la 36e rue.

Elle n'avait pas l'impression d'être riche, encore moins d'une richesse à la Marlow. Ce détachement de sa nouvelle position tempérait grandement toute inquiétude au sujet du danger immédiat. Elle n'était pas encore assurée de sa réalité.

Il était tout de même difficile de croire que Ludwig était l'assassin sur une simple affirmation d'Estelle. Même son affectation d'ignorance sur la façon dont Marlow avait été tué pouvait aussi bien être sincère que jouée. Estelle étant elle-même sujette à caution, elle ne pouvait se fier à sa seule parole. Mais Marlow avait été assassiné.

Le fait restait. Assassiné pour avoir traqué, de plus en plus près, le meurtrier d'Alice. Assassiné, certainement, par le meurtrier. Et Marlow lui avait passé le flambeau, qu'elle le voulût ou non.

Elle aurait beau affirmer que Marlow était mort sans lui avoir rien appris, le meurtrier ne la croirait pas une minute et, de toutes façons, il ne pouvait douter que Clarence Harlan, à son arrivée à Black Tor, la mettrait au courant de tout.

Assourdie par les grondements intermittents du tonnerre, on dut frapper plusieurs fois à la porte avant qu'elle entendit. Elle finit par ouvrir et se trouva devant un étranger.

— Je suis Martin Thurlow, dit celui-ci. Je suis l'intendant.

— Entrez, Mr. Thurlow.

— Merci.

Thurlow entra. Dans la lumière du hall, il offrait, avec les verres clairs de ses lunettes et ses cheveux couleur de sable coupés courts, une image de la précision. Ses mouvements aisés étaient calculés et son sourire aussi bien que sa poignée de main répondaient exactement à sa situation.

— Je suis venu vous présenter mes sympathies et vous offrir mes services, Miss Marlow.

Ann remercia et l'invita à s'asseoir. Cette visite lui faisait plaisir en apportant une diversion aux pensées troubles et irritantes qui l'assiégeaient. Thurlow lui fit l'impression rafrîchissante de quelqu'un d'impersonnel et de solide, tout à fait comme la machine humaine à calculer qu'il était probablement.

A ce moment, le tonnerre retentit dans le ciel et, pendant que ses grondements se prolongeaient avant de s'éteindre lentement, elle eut le temps de réfléchir.

Pourquoi un intendant ne serait-il pas sur la liste des suspects? Le gérant d'une fortune de cette importance. Les sommes, qui passaient par ses mains, devaient être énormes et pouvaent facilement donner lieu à des détournements, modestes par eux-mêmes mais qui pouvaient avec les années atteindre un chiffre important.

Elle regimba contre cet état d'esprit de constante suspicion qui tendait à devenir le sien. Thurlow était probablement aussi honnête que le jour était long. Et Dieu sait s'il lui paraissait long. L'intendant avait bien l'air d'un homme agréable, avisé et au courant des affaires.

— Miss Marlow m'a conseillé de venir, dit Thurlow quand le bruit du tonnerre fut enfin dissipé. Elle m'a chargé de vous dire qu'elle vous rejoindrait aussitôt qu'elle aurait terminé le plus pressé avec Fleury. Il y a d'innombrables dépêches à envoyer.

— Je croyais que Mr. Marlow s'était complètement isolé du monde.

— C'est vrai, mais il faut tout de même avertir ses anciens amis, et ses affaires s'étendent dans le monde entier. La plupart, cependant, ont leur siège dans l'Amérique du Sud.

— En quoi consistaient ses affaires, Mr. Thurlow?

Thurlow eut un léger sourire.

— Tout, pour ainsi dire et rien. Votre grand-père avait un flair extraordinaire pour faire des placements opportuns. C'était tout-à-fait le type de l'homme qui ne mettait pas tous ses œufs dans le même panier. Dans ces dernières années, il m'avait confié la gestion de certains de ses intérêts en plus de mes fonctions ordinaires à Black Tor.

Thurlow avait paru regarder la chambre avec un intérêt particulier.

— Je me demande si vous savez que c'était ici la chambre de votre mère?

— Non.

— C'est la première fois qu'on s'en sert depuis sa mort. C'était une des idées de Mr. Marlow de la tenir fermée. Je dois avouer que j'ai été étonné en apprenant qu'on allait l'ouvrir pour la mettre à la disposition d'une artiste en photographie. Une étrangère. — Il se leva et eut un sourire : — Cela a beaucoup fait jaser le personnel, vous pouvez le croire.

— Je me le figure.

— Oui, c'est compréhensible. Il y a si peu d'événements dans notre existence d'exilés pour ainsi dire.

Il prit congé et se dirigea vers la porte où il s'arrêta un instant à considérer l'appartement.

— Un endroit charmant, dit-il pour la charmante femme qu'était, d'après ce que je sais, votre mère. Combien Mr. Marlow a eu raison de vous tenir à l'écart de cette tragédie. S'il ne l'avait pas fait, vous seriez aujourd'hui l'image de ce qu'il a été lui-même, l'ombre d'une personne vivante, rongée, dévorée par la méditation continuelle de ce terrible évènement. Je me demande si vous auriez pu rester dans cette chambre. Non, je crois que vous en auriez eu le courage. Au revoir, Miss Marlow.

Il ferma la porte.

XIV

« Qu'a-t-il bien pu vouloir dire, se demandait Ann, car il y avait une intention, certainement dans ses paroles? Avertissement? ou menaces? Elle haussa les épaules. Il fallait laisser aller les choses. Elle les regarda avec un esprit libre. Ainsi, ç'avait été la

chambre de sa mère, de sa vraie mère, de cette figure de tragédie qui n'évoquait en elle aucune émotion particulière, rien que la pitié qu'inspire une étrangère.

La persistance monotone de la tempête, jointe à l'état d'inaction où elle se trouvait, avaient porté son énervement au plus haut point, lorsqu'Estelle arriva vers trois heures. Fleury était avec elle.

« Fleury, pensa-t-elle, ne serait pas d'un grand secours. Il était parfaitement accordé avec la tristesse générale, avec sa maigreur et ses yeux bleus pâles à fleur de tête qui semblaient plutôt voiler sa pensée que de l'exprimer. Son bras gauche était mutilé et tordu. »

— Je veux que vous fassiez la connaissance de Mr. Fleury, ma chérie, dit Estelle. Justin dépendait tant de lui. Vous et moi, avons maintenant besoin de lui pour tant de choses que nous ignorons concernant les affaires de Justin.

Les yeux de Fleury s'éclairèrent au moment où il accepta la main que lui tendait Ann. L'expression de poisson expirant s'effaça et elle eut la vision de l'homme véritable. Son apparence première était entièrement trompeuse. Elle sentit, à la façon dont il l'enveloppait en quelque sorte obliquement du regard, qu'il la considérait moins comme une personne que comme un instrument sur lequel à un moment donné il se proposait de jouer.

Fleury ne s'attarda pas. Ayant présenté ses respects, il laissa les deux femmes et Estelle dit :

— Vous avez remarqué son bras, n'est-ce pas?

— Oui.

— C'est Justin qui est en partie responsable de sa mutilation. Justin conduisait toujours comme un enragé dans sa jeunesse. Ce n'était pas par insouciance, mais, simplement, parce qu'il était convaincu que, lorsqu'il avait acheté une voiture construite pour fournir une certaine vitesse, il ne voyait pas de raison pour ne pas user de cette vitesse quand il en avait envie. C'était un principe pour lui. Il renversa Fleury.

— Oh, c'est terrible!

— Oui. Ce n'était pas tout à fait la faute de Justin. Il était en train de faire de la vitesse sur la route quand Fleury déboucha à l'improviste d'un bouquet d'arbres.

— Il aurait dû entendre la voiture.

— Oui, mais il ne l'avait pas entendue. Fleury est si souvent dans les nuages qu'il entend rarement quelque chose.

— Comment diable alors peut-il être secrétaire?

— Il ne vaut rien pour l'emploi. Mais un excellent ami de Justin le lui avait recommandé. Justin détestait congédier un employé mais, pourtant, il était sur le point de donner congé à Fleury quand l'accident est arrivé.

— Je suppose qu'alors il s'est cru obligé de le garder.

— Oui. Ce n'était pas au bras seul qu'il était blessé, il avait en outre plusieurs blessures. C'est difficile à croire, après que vous venez de le voir, mais il était très séduisant alors, avec cet air ardent et cette physionomie ascétique si à la mode à cette époque. Il adorait Alice. De loin. Nous étions sans pitié pour cette adoration et nous en faisions le sujet de plaisanteries d'un goût détestable. Nous n'étions pas une génération bien sensible à l'époque. Et je me demande si nous valons mieux aujourd'hui.

— Je ne vois pas pourquoi Fleury est resté.

— Je vous assure que d'autres le voient, Justin le combla de soins, lui fournit les meilleures spécialistes, lui alloua de beaux appointements et fit, plus ou moins, de son poste, une sinécure. Vous verrez en vieillissant, Ann, que même les idéalistes sont sensibles aux avantages matériels et à l'argent comptant. Ils bombent ferme la poitrine mais ils acceptent l'argent dès qu'ils ont les mains libres. Fleury est un idéaliste, certes. Enragé, même et je suis une cynique convaincue. Je regarde les pieds d'argile avant de lever les yeux vers la tête de l'idole.

— Quels sont les « dadas » de Fleury?

— Tout. Le socialisme, principalement. Je suis curieux de savoir comment il va prendre le legs de Justin. Justin lui laisse cent mille dollars tout ronds. Je parie que Fleury jettera ses idées de partage par la fenêtre et deviendra, de pied en cap, un capitaliste.

Estelle alluma une cigarette.

— Ann, dit-elle, tout à coup, il y a certainement quantité de choses que vous devez souhaiter de connaître.

C'était vrai et, avant tout, elle aurait désiré quelque éclaircissement sur les raisons qu'avait Estelle d'imputer le meurtre à Ludwig. Elle allait entamer le sujet, mais Estelle dit :

— Etes-vous vraiment curieuse?

Elle l'observa un moment et conclut :

— Non, je ne crois pas.

— A propos de quoi? Estelle.

— De la fortune Marlow. Tout de même, cela doit vous faire quelque chose d'apprendre, tout d'un coup, que vous êtes une des jeunes femmes les plus riches du monde.

— Je vais vous paraître tout-à-fait stupide, je ne m'en rends pas bien compte.

— Eh bien, laissez-moi vous expliquer.

Estelle se lança complaisamment dans l'énumération détaillée des richesses de Justin et l'explication des diverses sources de sa grande fortune. Elle alla plus loin. Elle étala devant Ann les perspectives infinies de plaisir, les acquisitions de toutes sortes que ses

****

énormes revenus lui permettraient : Bijoux, costumes, grands domaines, yachts, tout ce que (Ann le vit clairement) Estelle elle-même prisait dans la vie, tout le clinquant brillant de l'existence; Estelle était convaincue que rien ne pouvait paraître à Ann plus désirable.

— C'est drôle, conclut-elle, quand on envisage les choses par comparaison. Je suis loin d'être pauvre. Mais, à côté de vous, j'ai l'air d'une cliente de l'Assistance Publique.

— Certainement nous partagerons tout, Estelle.

— Non. Je connais le testament de Justin. Il s'en est franchement expliqué avec moi. Il m'a légué une rente considérable. Il redoutait cet étan de générosité que vous venez de montrer. Il savait, aussi bien que moi, que je suis une femme folle, insatiable. Mes attaques d'insomnie sont toujours le résultat du dépit de ne pouvoir me passer une nouvelle fantaisie.

— Vous pourrez vous passer toutes les fantaisies que vous voudrez.

— Ma chère, pour dire les choses comme elles ont, la rente serait supprimée si j'acceptais quoi que ce soit de vous. Justin me connaissait trop bien. Certainement, si vous veniez à mourir vieille fille avant moi, ce serait autre chose, mais c'est aussi improbable que la fin de cet orage.

— On dirait, en effet, qu'il va durer éternellement.

— Croyez-moi, Ann. Je suis parfaitement satisfaite des dispositions de Justin. Plus que satisfaite, reconnaissante. Je serai en mesure, quand cette terrible guerre sera terminée et que la vie en France renaîtra, d'y retourner.

— Estelle, je n'ai jamais compris cela.

— S'expatrier? Je ne puis pas me l'expliquer moi-même. Peut-être, un instinct atavique pour le Vieux Monde. C'est une explication à laquelle je m'accroche, à défaut de mieux.

— Comment pouvez-vous trouver du plaisir à vivre hors de votre pays;?

— Vous êtes jeune, Ann. Je pensais un peu ainsi, à votre âge. Encore, récemment, à Paris, j'ai eu quelques moments de nostalgie. Je songeais à des œufs au jambon et à un pudding. Mais il y a beaucoup de gens riches et isolés, inoccupés comme moi-même. Nous ne sommes attachés à rien. Quelle différence cela fait-il pour nous d'être en Amérique ou ailleurs? Nous n'y sommes pas davantage bons à quelque chose. Ce serait différent si j'étais mariée et si j'avais des enfants. Je resterais avec eux.

— Mais pourquoi ne pas préférer rester ici?

— J'ai essayé, ma bonne, mais je préfère le Continent; le climat de la Côte de la Méditerranée m'est plus favorable que celui du Palm Beach. Et, d'abord, ils comprennent mieux qu'ici la situation

d'une femme d'un certain âge et puis, le service est mieux fait et tout cela me plait beaucoup. Vous êtes différente. Vous vous plaisez dans votre pays?

— Je détesterais vivre ailleurs.

— J'en suis certaine. Vous et — c'est bien Bill qu'il s'appelle? Bill Forrest?

— Oui.

— Est-ce qu'il est entré en communication avec vous depuis que la presse a commencé sa danse?

— Non.

Estelle sourit avec sérénité et se dirigea vers la porte.

— Je vais me reposer un peu. Dieu sait ce que cela va être avec la police. J'ai besoin d'une heure de sommeil, sans quoi je sens que j'aurai l'air d'une idiote devant eux.

Et avant de fermer la porte :

— Ne vous inquiétez pas si Mr. Forrest n'a pas téléphoné. Il va le faire, ma chérie. J'envie le bonheur qui vous attend.

« Est-ce vrai? se demanda Ann. Est-ce vrai, Estelle? »

XV

Le sergent Hurlstone, de la police d'État, arriva à Black Tor après quatre heures. Il était accompagné de Clarence Harlan et de l'expert en médecine légale, le Dr Bedmann. Les éclairs et le tonnerre avaient cessé, mais la pluie continuait à tomber à torrents et les trois hommes, en dépit de leur imperméable, étaient trempés.

A cinq heures moins le quart, le téléphone intérieur résonna dans la chambre d'Ann. Ann répondit.

— Ann Marlow, dit une voix inconnue. Je suis Clarence Harlan. Puis-je venir vous voir?

— Certainement, Mr. Harlan.

— J'ai pu arriver, mais je vous avoue que je suis gelé. Que penseriez-vous de commander à Washburn un grog carabiné? J'en sens le besoin.

— Tout de suite.

— Merci. Ma chambre est à l'autre tout de la maison. Je vais arriver.

Ann téléphona à Washburn pour le rhum et commanda aussi

un cocktail pour elle. La visite d'Estelle l'avait mise de mauvaise humeur et d'entendre la voix d'Harlan l'avait soulagée.

Après le départ d'Estelle, elle avait été amenée à réfléchir sur leur conversation. Principalement, sur leur situation respective telle qu'elle résultait de ses réflexions sur le testament de Marlow. « Certainement, si vous veniez à mourir avant moi, sans être mariée, ce serait autre chose, mais c'est aussi improbable que la fin de cet orage. »

Et bien, les éclairs et le tonnerre avaient cessé.

Harlan frappa et entra.

Il séduisit Ann instantanément. Elle n'avait jamais rencontré un homme aussi franchement laid et, en même temps, aussi sympathique. Il n'était pas particulièrement grand ni gros, son allure était pesante mais sans excès, son costume était d'une absence de prétention très voulue et très étudiée. Ann apprit, par la suite, qu'il s'adressait au meilleur tailleur de New York. Et, cependant, pas un juré masculin qui, en le regardant, ne se soit senti satisfait de son petit complet bleu, pas un juré féminin qui ait manqué de passer amoureusement la main sur sa jaquette. Harlan avait découvert que cela lui servait admirablement aussi dans la vie privée; en conséquence, il ne cherchait pas à paraître svelte.

Il lui serra la main et lui dit qu'il voulait l'appeler Ann.

Et vous, dit-il, appelez-moi Clarence. J'aime beaucoup mon nom. Où est le grog?

— Il n'est pas encore arrivé.

— Le service est mal fait. Il vous faudra faire des réformes. Je ne vous offre pas mes sympathies sur la mort de Justin parce que je sais combien il comptait peu pour vous. C'est la mort d'un étranger. Il en sera de même quand nous en viendrons à l'affaire concernant Alice et Fred. Vous êtes encore entièrement Ledrick et c'est ce qui doit être. Vos parents adoptifs étaient des gens excellents.

— Vous les avez connus?

— Intimement; seulement, vous n'en avez jamais rien su. Cela faisait partie de notre plan. Me souhaiter simplement le bonjour, eût été les compromettre. C'est extraordinaire comme les légendes se forment rapidement autour d'une figure en vue. Vous allez vous en apercevoir. Bill vous a-t-il téléphoné depuis que l'affaire est rendue publique?

— Bill? Vous connaissez Bill Forrest?

— Ann, je n'ignore rien de vous depuis que vous avez l'âge de trois ans. Vous étiez officiellement la fille de Ledrick, mais vous restiez l'héritière des Marlow. Ah! voici le grog!

Washburn introduisit un domestique porteur d'un plateau sur lequel, parmi beaucoup d'autres choses, se trouvait une lampe à

esprit de vin allumé sous un réchaud d'argent rempli d'eau chaude. Il posa son plateau, sur une petite table, devant la cheminée et se retira. Ann remercia Washburn qui lui dit qu'Estelle Marlow suggérait qu'on alla prendre les cocktails, à sept heures, dans le hall. Miss Marlow pensait qu'il fallait conserver les habitudes ordinaires, si cela lui était agréable. Ann l'assura que oui et le congédia.

Harlan prépara le cocktail d'Ann et puis, sa propre boisson.

— Bill n'a pas téléphoné du tout aujourd'hui, dit Ann, Fanny Mistral, elle, l'a fait.

— J'aime Fanny. Je l'admire. C'est un bon numéro. Un véritable prestidigitateur, mais des meilleurs. Bill doit être occupé avec son engagement dans la marine. Ce n'est pas, pour le dire en passant, un mauvais parti.

— Pour moi?

— Certainement. Si vous l'aimez. Et si vous pouvez le persuader. Il est le descendant d'une longue lignée de Forrest tous très originaux. Beaucoup d'entre eux ont offert les principales caractéristiques des mulets de l'armée. Et la scène a changé. Bill ne s'est pas seulement jeté à la tête d'une simple Miss Ledrick mais de l'héritière des Marlow.

— Et croyez-vous que cela fera la moindre différence pour lui?

— Peut-être que non. Cela dépend de la façon dont vous le prendrez. Vous allez bientôt voir le sergent Hurlstone, Ann. Il est avisé, énergique et il a du tact. Un bon sujet. Je lui ai donné un résumé complet de votre existence, y compris le comment et le pourquoi de votre présence ici en ce moment. Soyez sans inquiétude de son côté. Soutenez-le. Et, maintenant, racontez-moi tout ce que vous savez sur la mort de Justin.

Harlan resta tranquille, buvant son rhum pendant qu'Ann parlait. Il ne fit pas de commentaires. Il n'interrompit pas. Il semblait peser et classer ses mots à mesure. Elle termina en mentionnant la courte conversation qu'elle avait eue, avec Estelle, après la mort de Marlow et l'affirmation tranquille d'Estelle qu'elle et Justin pensaient qu'Appleby était le meurtrier d'Alice.

Harlan, ici, se permit un grognement.

— Si Justin l'a cru, il ne me l'a jamais dit. Et pourquoi n'aurait-il pas accusé directement Ludwig dans son entretien avec vous? D'après ce que vous m'avez dit, il n'a fait que des remarques tout à fait générales et vagues. Il faut que l'approche de la mort ait obscurci ses idées ou qu'Estelle ait menti.

— Pourquoi?

— Je ne sais. Mais le fait reste que nous avons toujours considéré Ludwig comme le seul qui eut un parfait alibi. Ses vêtements étaient trempés.

XVI

Harlan se prépara un autre grog. Il proposa un nouveau cocktail à Ann qui refusa. Il se rassit et, pendant un moment, regarda les fenêtres sombres et battues par la pluie.

Il reprit la parole :

— Il n'y a rien de plus trompeur que la fausse sécurité, comme celle où nous sommes maintenant. Un bon feu, une lumière douce, des boissons agréables et le charme intime de cette pièce sympathique. C'est, comme sur un navire, un instant avant quelque soudain et imprévisible désastre. Je ne vous effraie pas.

— Mais non, vraiment.

— J'ai bien réfléchi. Justin avait raison, Ann. Il faut vous tenir constamment en garde contre un danger imprévu. Quel peut être l'état d'esprit du meurtrier d'Alice et de Justin? Pour lui, vous représentez une inconnue. Il n'a pas d'étalon pour prendre votre mesure.

— A quel point de vue?

— De votre ténacité. Il ne sait pas jusqu'à quel point vous êtes décidée à continuer la tâche de Justin. Il me tarde de connaître le résultat de l'autopsie faite par Bedmann. C'est un homme capable. Je pense que le meurtrier a trouvé que son plan basé sur l'ingestion d'une substance radioactive tardait trop à s'accomplir.

— Vous supposez qu'on a administré un poison plus rapide?

— Nous verrons. Il n'y a rien, dans ce que vous m'avez rapporté, qui indique que Justin aurait découvert une preuve décisive, mais le meurtrier peut le croire. Il peut continuer son offensive. Je voudrais bien vous voir hors d'ici.

— Je ne demande pas mieux. Vous êtes venu à cheval. Je sais monter. Pourquoi n'en ferais-je pas autant?

— Nous trouverions des difficultés insurmontables, même en plein jour. Nous sommes ici au centre d'une circonférence de ravins, de pics et de torrents. Les torrents ont déjà débordé. Il n'y a aucune chance de filer pendant la nuit. Nous verrons ce que sera le temps demain matin. J'espère que la tempête sera suffisamment calmée pour qu'un avion puisse partir. Vous serez plus en sûreté à New-York. Je vais vous parler au sujet de Ludwig.

— De ses vêtements trempés.

— Oui. Il faisait un temps comme aujourd'hui. Des torrents d'eau depuis le matin : c'était à cette même époque de l'année.

Vous avez rencontré Justin et Estelle. Vous connaissez Ludwig, le Dr Johnson et moi. Nous étions tous là. Avez-vous fait la connaissance de Fleury)

— Il y a une heure.

— Il était là aussi. Il y avait à peine un an qu'il était le secrétaire de Justin. Les ermites sont démodés, je pense. On les honnit. Vraiment, Fleury tourna à l'ermite après son accident. Vous êtes au courant?

— Estelle m'en a parlé.

— Bien. Quand il prit ses fonctions, Fleury se cloîtra dans son appartement au rez-de-chaussée et il n'en sortait que quand Justin avait quelque affaire à lui confier. Comme vous le savez, il est définitivement infirme. Vous pouvez comprendre à quel point cela le rend susceptible.

— Certainement.

— C'est lui qui trouva Fred dans le salon de musique. Fred avait le couteau à la main et Alice était morte. Pour Jerry Abbott et Frank Lawrence vous ne devez rien savoir.

— On m'a parlé d'accident de chasse.

— Je crois, avec Justin, que ce n'étaient pas des accidents. Tous deux étaient là aussi, et cela complète la liste. Il faut vous figurer que nous avions vingt ans de moins, avec des impressions bien plus vives et bien moins pondérées qu'aujourd'hui. Estelle avait vingt-cinq ans, le teint rose et déjà dodue, tout à fait le genre d'une image de jeune fille de calendrier, avec des rentes en plus. Sa figure aurait pu faire croire à une vie hygiénique. Mais elle se bourrait à mort de chocolats à la crème. Le Dr Johnson, certainement, présentait mieux à trente ans qu'aujourd'hui.

— N'était-il pas bien jeune pour être le médecin de Mr. Marlow?

— C'était celui d'Alice, pas de Justin. Son père avait été le médecin des Charrings àBoston. Le vieux gentleman était mort et Dick avait pris sa succession. Dick Johnson avait fait des études brillantes et était considéré comme une merveille à Black Tor. Pour en revenir à Ludwig, vous connaissez sa carrure?

— Certes.

— Il y a vingt ans, il était encore plus prestigieux. Le jour du crime tous les autres étaient restés à Black Tor à cause du temps. Mais pas Ludwig. Oh! non! Il lui fallait sortir et affronter la pluie et le tonnerre. Là-dessus, il se trouva qu'il jeta, en rentrant, un coup d'œil sur les fenêtres de la salle de musique juste au moment où on a établi qu'Alice avait été frappée. C'est alors qu'il vit.

— Quoi donc?

— La chose dont Justin, depuis des années, a essayé de le faire souvenir. C'était un dos blanc.

— Un quoi?

— Quelqu'un en chemise ou en manteau blanc ou en robe blanche. La pluie brouillait fortement les vitres, mais Ludwig a toujours affirmé qu'il y avait quelque chose de particulier dans cette apparition, quelque chose qu'il pourrait identifier s'il parvenait seulement à mettre le doigt dessus. Il le prétend toujours et n'a jamais pu arriver à se rappeler.

— 'Est-ce qu'il n'a pas témoigné au procès?

— Oui, mais cela n'a servi à rien. Nous avons prouvé que Fred portait un costume noir quand Alice a été tuée et combien il était improbable qu'il eut pris le temps de changer de costume, alors, surtout, qu'on prétendait qu'il avait tué dans un accès de colère. Nous soutînmes que le récit de Fred était vrai, qu'il était entré dans la salle de musique, avait trouvé Alice poignardée et retiré le couteau de la blessure. Nous affirmâmes que la forme blanche était celle du meurtrier. Mais l'Attorney mit en pièces la fragile impression de Ludwig.

— Avez-vous confiance en Ludwig? Estelle m'a dit que Marlow et elle, ne le croyaient pas.

— Je ne crois rien, mais je suis étonné de l'attitude d'Estelle. J'ai toujours eu l'impression que Justin accordait quelque créance à l'histoire de Ludwig. Naturellement, nous enquêtâmes à fond sur cette histoire de dos blanc. Alice et Estelle portaient des robes noires. Les hommes avaient des complets écossais comme le mien. Et, toujours, Ludwig s'en est tenu à sa version. Elle s'affirmait, graduellement, à mesure que les années passaient. Ce n'était pas une chemise, un manteau, une robe. C'était, disait-il, quelque chose d'unique. Je pense qu'elle restera unique tant qu'il aura encore à en tirer profit.

— Mais comment pouvait-il oser monnayer le secours qu'il apportait?

— Oh! ma chère Ann, il n'était pas aussi grossier que cela. Il empruntait à Marlow pour faire face à des embarras momentanés. Et, chaque fois, que Justin l'avait oblige il se livrait à sa fameuse concentration d'esprit.

— Estelle a été catégorique : elle m'a affirmé que Justin attirait Ludwig dans l'espoir qu'il ferait un jour un faux pas et se livrerait.

— Estelle me paraît s'en être avisée assez tard. Mais, peut-être, a-t-elle raison. Elle-même peut avoir inspiré cette idée à Justin depuis son retour de Paris. Je ne suis pas venu à Black-Tor depuis un an. Mais je maintiens que l'alibi de Ludwig est parfait.

— En êtes-vous sûr?

— Oui, je sais, on prétend qu'il n'y a jamais d'alibi parfait. Mais c'est faux. C'est très simple dans le cas d'Alice... Le crime n'était certainement pas prémédité. Un mouvement de colère.

Une arme sous la main et elle était morte. Avez-vous été dans la chambre de musique?

— Non.

— On dirait un musée. Toutes sortes d'objets rares : médailles, livres, armes anciennes. Un poignard du XVIe siècle était à portée. Ç'a été l'arme du meurtre. Maintenant, voici quel était l'alibi de Ludwig : Fleury fit un vacarme d'enfer au moment où il trouva Fred tenant le poignard et Alice renversée morte sur le clavier du piano. Je dis un vacarme d'enfer. Vous ne sauriez croire quel gosier il a. Eh bien, Ludwig venait d'entrer au même instant par la grande porte. Il était tout trempé et la trace de ses pas se voyait clairement dans l'antichambre.

— Quelqu'un l'a-t-il vu rentrer?

— Non, pas précisément, mais Washburn se précipita dans le hall en entendant Fleury crier au meurtre et il vit Ludwig en train d'ôter son manteau mouillé.

— Il pouvait l'avoir mouillé exprès.

— Vous pensez à un appareil de tub ou à quelque chose de ce genre. Non, Ann. La mort d'Alice n'était pas préméditée.

— Il y a une chose que je ne vous ai pas dite. Quand Ludwig est arrivé, ici, la nuit dernière, Mr. Marlow n'a pas eu du tout l'air d'être satisfait de voir l'homme auquel il devait soi-disant tendre des pièges. Il paraissait furieux. Vous savez qu'il y a certaines expressions de physionomie auxquelles on ne peut se tromper. Le visage de Mr. Marlow respirait la haine, une haine violente.

Harlan réfléchit.

— Intéressant, dit-il. Les contradictions d'Estelle sont bizarres. Elle a l'esprit si clair, ordinairement.

XVII

Danning, ma femme de chambre, entra peu après le départ d'Harlan. Une Danning pâle et songeuse. Elle dit :

— Je suis heureuse que ce soit vous. Nous pensions tous que l'enfant reviendrait quelque jour. Nous savions qu'avant de mourir, Mr. Marlow l'enverrait chercher et je suis heureuse que ce soit vous qui soyiez Ann Marlow.

— Étiez-vous là à l'époque?

— J'étais une des femmes de chambre d'en haut. Je servais

Mrs. Marlow quand sa propre femme de chambre était en vacances. Saviez-vous que cette chambre était celle de Mrs. Marlow?

— Oui, Mr. Thurlow me l'a dit.

Danning continuait à causer par intermittence pendant qu'elle préparait le bain et sortait la robe de deuil d'Ann pour le dîner. Ann, qui l'observait, crut s'apercevoir qu'il y avait quelque chose d'un peu exalté dans son allure. Certains de ses gestes n'auraient pas été déplacés dans une séance de spiritisme.

— Mrs. Marlow était charmante, dit-elle. Elle était poète aussi bien que bonne musicienne. Je l'ai vue souvent assise à ce bureau, et, en levant les yeux, elle me souriait, mais sans me voir. Vous trouverez cela singulier mais il y a des moments où il me semble la voir dans cette chambre.

Danning s'attarda sur cette pensée, penchant un peu la tête d'un air rêveur.

— Non, dit Ann, cela n'est pas singulier. Quand on a aimé quelqu'un, il est naturel qu'un endroit, qui lui est intimement associé, vous le rappelle.

— C'est plus que cela. Je suis une septième fille.

Ann resta stupéfaite. Tout ce qu'elle put dire fut :

— Vraiment?

Danning n'attendait que cela et elle se mit sur le chapitre de ses dons de clairvoyance dus à sa place dans la famille.

— J'ai vu ma nièce une fois. Oui, c'était à quatre heures du matin, elle passa à travers la porte fermée et se tint debout devant mon lit.

— Vous dites bien : la porte fermée.

— Fermée et le verrou tiré. Ma nièce était à New-York, à ce moment-là, à des centaines de milles. Je compris qu'elle n'était pas morte, mais je fus certaine qu'elle était en danger par suite d'une grave maladie. Elle l'était. La crise venait juste de passer.

— Vous avez eu de ses nouvelles?

— Je reçus une dépêche le lendemain de ma sœur Mabel.

Danning savourait les réactions d'Ann.

— Je ne vous impressionne pas?

— Pas le moins du monde.

— Quelques personnes n'aiment pas se tenir dans les pièces où l'on perçoit des appels. J'ai toujours dit que cela dépendait des appels. Votre mère était si gracieuse et si bonne. Je suis heureuse quand je puis l'évoquer. Quelqu'un vous a-t-il montré son portrait?

— Non. Où est-il?

— Dans la pièce à côté qui servait de cabinet à votre père. Voudriez-vous le voir?

— Cela me ferait grand plaisir.

Ann suivit Danning dans la pièce à côté et Danning alluma l'électricité. Le portrait était suspendu au-dessus de la cheminée.

— Mr. Marlow avait pensé quelquefois à le descendre dans le hall, mais il ne s'y était jamais décidé. Il l'a laissé ici parce que c'était là où votre père prenait plaisir à le regarder.

C'était une magnifique peinture et Ann saisit tout de suite, la ressemblance entre sa mère et elle. Elle était très prononcée, vraiment, et elle comprit, aussitôt, le regard étonné de Ludwig quand il l'avait rencontrée pour la première fois.

Dannin soupira de plaisir.

— Je la revois, maintenant. Oui, je la revois.

Sur cette note de triomphe, elle se retira.

— Il y a peut-être quelque chose de vrai là-dedans, réfléchissait Ann en rentrant dans son salon. Peut-être, sent-on certaines choses. Peut-être, pas toujours comme une septième fille, mais tout de même en dehors des chemins battus de la science. Elle essaya de chasser ces idées, de crainte qu'elles devinssent une obsession.

Ce n'était pas le moment de s'abandonner à des rêveries de cette sorte. Le menace de meurtre n'était que trop concrète. Et où était la voix sonore de Bill? Comme Estelle l'avait dit : les journaux de Washington devaient l'avoir déjà mis au courant.

L'entrée dans la Marine ne signifiait pas une retraite solitaire. Tout au contraire. Ces gens-là sont connus pour leur penchant à se servir du téléphone.

Alors?

L'impression, laissée par Danning, s'accentua pendant qu'elle achevait de mettre ses cheveux en ordre. Assise devant la coiffeuse, elle songea que sa mère avait occupé la même place. Le portrait la lui avait rendue plus proche, mais, honnêtement, Ann n'éprouvait pas grande émotion.

Elle fit quelques pas dans la chambre et son regard se porta un instant sur le bureau où Alice s'installait, dans sa grâce, pour écrire des vers et méditer. Comme il est facile, pensa-t-elle, d'évoquer une ombre sans le secours des médiums, ou des matérialisations de fantômes.

Cette réflexion sentimentale l'accompagna le long du corridor et, dans la cabine de l'ascenseur. C'était un peu moins de sept heures et elle ne trouva, dans le hall, que le sergent Hurlstone qui se chauffait le dos devant le feu.

Ann trouva qu'il était tout ce que Ludwig Appleby se flattait d'être et n'était pas. Un masque de granit, calme, des muscles flexibles et des yeux perçants couleur gris d'ardoise. Une statue monumentale dans un parc. Il s'avança pour la saluer, lui serra

courtoisement la main avec des doigts capables de briser des pierres.

— Je déplore la mort subite de votre grand-père, Miss Marlow. Vous êtes bien Miss Marlow?

— Oui, Sergent Hurlstone.

— J'aime à faire confirmer les choses.

— Un excellent principe, oserai-je dire, dans votre profession.

— Oui, Mr. Harlan m'a parlé à votre sujet. Après dîner, je voudrais que nous ayons ensemble une conversation.

— J'en serai heureuse.

— Je voudrais aussi que vous me répétiez, mot à mot, tout ce qui a été dit ici depuis votre arrivée autant que vous pourrez vous en souvenir. Ainsi que tout ce que vous aurez observé.

— Vous aurez satisfaction; il n'est rien comme de faire les choses parfaitement.

— Je vous remercie.

L'entretien était terminé. Le sergent Hurlstone reprit son attitude de granit et recommença à offrir son dos à la chaleur du foyer. Ann s'assit sur un sofa. Elle ne voyait pas le joint pour reprendre la conversation et regrettait de n'avoir pas l'adresse mondaine d'Estelle à briser la glace.

Elle aurait voulu demander des nouvelles de l'autopsie et ne vit pas de raison pour ne pas le faire. Elle allait s'y décider quand elle fut arrêtée par l'arrivée d'Estelle. Estelle élégamment vêtue d'un costume noir qui faisait valoir un splendide collier évidemment composé des émeraudes rapportées par les ocelots. Martin Thurlow et Fleury étaient avec Estelle. Elle les présenta au sergent Hurlstone tandis que Washburn servait les sandwichs et les cocktails.

Clarence Harlan arriva ensuite avec Ludwig, qui, à l'examen, lui fit l'effet de commencer à prendre du ventre. L'expert médical Bedmann et le Dr Johnson ne parurent pas.

Ann se trouva à côté de Fleury. Il ne perdit pas de temps pour enfourcher son dada favori.

— Je suppose que tout cela va disparaître, dit-il.

— Black Tor?

— Oui. Les temps sont arrivés où de pareilles choses ne seront plus possibles. Est-il possible que tant de terrains et de machines ainsi que les vies et le labeur de tant d'hommes et de femmes ne soient uniquement employés qu'aux besoins d'une seule personne? Je ne pense pas que vous trouviez cela révolutionnaire, Miss Marlow. Qu'allez-vous faire des êtres et des choses qui dépendent maintenant de vous? Il ne faut pas vous offenser, ni voir là une impertinence de ma part, Miss Marlow. Non. J'en ai souvent

parlé librement avec votre grand-père. Je ne l'ai pas trouvé disposé...

— Disposé à quoi, Mr. Fleury?

— A adopter mes idées, si vous voulez les appeler ainsi.

Les yeux bleus à fleur de tête de Fleury parurent s'animer un peu. Le voile habituel qui les couvrait se leva un instant. « Ses idées étaient, dit-il à Ann, franchement socialistes. Elles n'offraient rien de nouveau et l'administration de Washington avait cherché, depuis de longues années, à les appliquer mais c'était une affaire de longue haleine et dont l'issue était incertaine. »

On ne pouvait y arriver par des moyens autoritaires. Car ce serait risquer de mortels antagonismes ou, encore pire, provoquer une irritation générale. Il faudrait pour aller au fond des choses, un homme richissime qui s'offrirait à financer une expérience sociale : un homme comme Mr. Marlow avec une base comme Black Tor.

Fleury était visiblement enfiévré par son idée fixe (c'en était une) quand Ludwig le rejoignit. Il posa son verre vide sur le plateau que lui tendait le domestique et en prit un plein

— Je vois à la physionomie exaltée de Fleury, dit-il à Ann, qu'il est de nouveau parti sur son dada. Et s'adressant directement à Fleury : « — Vous devriez au moins attendre que Justin soit décemment enterré avant de songer à mettre en morceaux cet élégant domaine. Sérieusement, que voudriez-vous en faire si, par impossible; il tombait entre vos mains? Pouvez-vous supposer que votre petit groupe sélectionné de déshérités se transformera en autant d'abeilles satisfaites, occupées chacune à leur petit travail. Qu'ils feront un tout harmonieux vivant de nectar et de miel? Vous savez bien que c'est chimérique. Ils sauteront à la gorge les uns des autres au bout d'une semaine. Vous aurez un massacre de première classe le jour où la voisine de Mrs. Puddle-Wick mettra une nouvelle plume à son chapeau.

Fleury dit avec une étrange dignité :

— Nous ne pouvons pas espérer nous faire comprendre des Philistins, Mr. Appleby, et il s'en alla.

— Le pauvre diable! dit Ludwig. Du fond du cœur, je le plains.

— Vous avez une façon particulière de le lui montrer.

— Parce que j'ai un mauvais caractère, je l'avoue.

Mais j'avais raison contre Fleury, n'est-ce pas?

— Oui, dans un sens.

— Pendant des années, j'ai conseillé à Justin de s'en défaire. Qu'il lui servit même une pension ou lui donnât une fortune mais qu'il en débarrassât la maison! Je n'aime pas les fanatiques, je les trouve dangereux. Ils sont toujours sur le bord de la folie. Il s'en faut souvent d'un cheveu.

— Je m'étonne en effet que Mr. Marlow n'ait pas trouvé quelque moyen de l'écarter.

— J'ai le soupçon qu'il a du essayer plus d'une fois et que, tout simplement, Fleury n'a pas voulu. Il s'est accroché comme une huître. Au fait, les huîtres s'accrochent-elles?

— Oui, sur les rochers.

— Mettons comme une sangsue. Il n'importe. Fleury est resté englué ici simplement parce qu'il pouvait développer ses folles idées à Justin toutes les fois qu'il lui en prenait fantaisie. Justin était trop bon pour le brusquer. Son sentiment de responsabilité, à propos de cet accident, semblait augmenter plutôt que diminuer avec le temps.

Washburn annonça que le dîner était servi.

Ann continua à penser à Fleury tandis qu'elle s'avançait vers la salle-à-manger : « Seriez-vous le meurtrier! lui disait-elle mentalement. L'auriez-vous tué? Serait-ce par rancune de votre infirmité ou l'avez-vous pris en haine parce qu'il ne voulait pas souscrire à votre utopie? » Cela pourrait être mais que venait faire Alice là-dedans? « Mais beaucoup, se dit Ann, en se rappelant ce que lui avait dit Estelle de l'adoration de Fleury pour Ann « de loin ». Quelle avait dû être l'amertume de Fleury quand son accident avait transformé le brillant jeune homme qu'il était en un être que celle qu'il adorait ne pouvait contempler qu'avec dégoût? »

— Oui, dit-elle au sergent Hurlstone qui se trouvait assis à sa gauche, j'ai vu *Arsenic et Vieilles Dentelles* et cela m'a beaucoup plu.

C'était bien ainsi qu'il fallait parler au sergent. Hurlstone avait compris Ann. Il mettait les choses à leur place. Ils étaient à table et la conversation était ce qu'elle devait être à table et dans un endroit comme Black Tor.

Elle l'apprécia de plus en plus. Il reconnût être un souscripteur du Club des Livres du mois. Il croyait à la nécessité d'un équilibre de l'esprit comme à celle d'un régime suffisamment riche en vitamines. Il exprima, au rôti, des vues sur la décadence de l'Opéra.

Ce fut différent quand le dîner fut terminé, et qu'il se trouva seul avec Ann dans sa chambre, à la demande de cette dernière.

— Maintenant, dit-il, nous pouvons nous mettre à l'ouvrage.

XVIII

Le sergent Hurlstone écouta avec son calme de granit jusqu'à ce qu'Ann eût fini. Vers la fin, elle commençait à se sentir dans le même état que Shéhérazade à la mille deuxième nuit.

— Qu'avez-vous omis? demanda-t-il quand elle s'arrêta. Oh! Seigneur!

Ses yeux gris se firent légèrement sévères.

— Vous êtes ici depuis hier après-midi.

— Mais je parle depuis une heure.

— Vous m'avez rapporté vos entretiens avec Mr. Marlow, avec Miss Estelle Marlow, avec Mr. Apleby et le Dr Johnson. Il y en a d'autres.

Ann prit un nouvel élan et déroula le fil des conversations avec le pilote, le cocher, Washburn, Danning, le jeune homme du laboratoire de photographie, fit le récit du récent cocktail avec Fleury, au cours duquel il avait développé avec tant de verve ses convictions socialistes.

Le sergent Hurlstone se leva. Il se dirigea vers le bureau devant lequel, d'après Danning, Alice s'était si souvent assise.

— Un beau meuble d'Adam, dit-il.

— Vous êtes un connaisseur, sergent?

— Je cherche à me renseigner sur tout. Le style de Robert Adam est simple. Ses guirlandes, son motif de chèvrefeuille en forme d'éventail, on ne peut s'y tromper. Ce qui m'intéresse, Miss Marlow, c'est que ce meuble doit dater d'avant 1792.

— Pourquoi? Quel intérêt cela a-t-il? Croyez-vous que l'âge donne aux objets une valeur psychique? Et que Danning évoque plus facilement, Alice Marlow que si le meuble était moderne.

Ann eut l'impression que sa question lui faisait plaisir. Non pas tant la question elle-même que sa façon d'interpréter l'intérêt qu'il portait au bureau.

— Pourquoi pas? dit-il. C'est une question d'état d'esprit et l'esprit est bercé par les vieilles choses. Les neuves l'excitent au contraire. Vous êtes plus en état de réceptivité quand votre esprit est en repos. Voyez l'Inde et la Chine. C'est là que l'on trouve les mystiques véritables. Pas ici; avec notre acier chromé, notre stuc et notre verre.

Le sergent Hurlstone caressa la surface patinée du meuble. Il revint auprès du feu.

— Il faut remonter à l'origine de l'affaire dit-il. Le meurtre d'Alice Marlow. Je tombe d'accord, avec Mr. Marlow, que c'est un crime non prémédité, conçu et commis instantanément. Mais ne voyez-vous pas le paradoxe?

— Je ne saurais le dire.

— Il est admis que les meurtriers agissent toujours de la même manière : par exemple : celui qui s'est servi une fois d'un couteau s'en servira toujours; de même pour le poison et ainsi de suite. C'est très vrai, en général, mais nous nous trouvons ici en face d'une exception à la règle. Nous trouvons, au contraire, dans les crimes suivants, une préméditation croissante et de plus en plus de subtilité dans la préparation des actes criminels. L'accident de chasse de Jerry Abbott, il a fallu qu'il soit combiné à l'avance et qu'on ait guetté le moment propice. L'empoisonnement de Franck Laurence, encore plus de détails et de préméditation. La substance radioactive administrée à Mr. Marlow. Quelle patience et quelle ingéniosité. Le meurtrier a acquis une extrême finesse. J'accepte cette idée que tout part de la mort d'Alice.

— Vous acceptez alors aussi le fait que Fred Marlow est innocent.

— Le contraire serait stupide. Les crimes s'échelonnent logiquement, à partir de là, sur une durée de vingt ans. Il serait également stupide de s'en tenir à l'unique motif de la jalousie comme l'a fait l'accusation. Peut-être, était-ce un crime passionnel. Peut-être, non.

— Mais alors, quoi d'autre?

— Beaucoup d'autres choses. C'est l'apparence qui, à l'époque, a entraîné les juges. Jalousie, rage, meurtre. Si simple, et tous les éléments à portée. Jusqu'au Jerry Abbott toujours amoureux d'elle. Le mari jaloux, c'était si simple. Écoutez-moi, Miss Marlow.

— Oui, sergent Hurlstone.

— Votre grand-père vous a recommandé de ne vous fier à personne?

— A l'exception de Mr. Harlan.

— C'est ce que vous m'avez dit. Je suggère que vous supprimiez l'exception.

— Mais vous ne pouvez pas dire une chose pareille sans donner une raison.

— Mr. Harlan se trouvait là au moment du meurtre d'Alice Marlow. Il y était au moment de l'accident de Jerry Abbott. Il y est venu souvent, des années durant, et était dans la confidence de Mr. Marlow. C'est suffisant. Je ne veux pas l'éliminer. Simplement, je l'inclus dans la liste des suspects et je vous en avise. Ce sera assez pour ce soir, Miss Marlow. Je vous remercie beaucoup.

XIX

La porte se referma derrière le sergent Hurlstone.

C'était absurde, pensa Ann de soupçonner Clarence Harlan. D'un autre côté, il ne manque pas de gens pour dire en pareil cas : le vieux conseiller de la famille jouait à la Bourse; il a puisé dans la caisse de son patron. Non cela ne tenait pas debout.

Ann regarda l'heure et pensa que c'était le moment de se mettre au lit. Il était plus d'onze heures. Elle passa dans le cabinet de toilette où Danning avait préparé ses affaires. La nuit était tranquille, maintenant, en dehors du bruit de la pluie contre les vitres.

C'était le moment où Bill l'avait appelée hier soir au téléphone.

Pourquoi son silence? Etait-il choqué par le bruit fait autour d'elle? Non, cela ne comptait pas pour lui. Sa fortune? Peut-être Ann connaissait des exemples — et ils n'étaient pas encourageants — d'hommes ayant épousé des femmes très riches. Par exemple les Stattman : Harriett menait une vie très large sans rapport avec le salaire de Peter et celui-ci restait là insignifiant et embarrasé de son personnage. On pouvait bien le dire, ils n'étaient pas heureux.

Il n'y avait pas de raison absolue pour que pareille union ne puisse pas réussir, mais c'était bien rare. Ann n'en connaissait pas d'exemple. Et Bob n'avait rien d'un coureur de dot. Quand elle y réfléchissait, cette pensée la tourmentait.

La porte du cabinet de toilette était légèrement entrebaillée et, à travers le bruit régulier de la pluie sur les vitres, Ann perçut distinctement un léger bruit comme si l'on heurtait du métal. Elle eut un petit frisson de peur.

— Qui est là? appela-t-elle vivement.

La voix d'Estelle répondit :

— C'est moi ma chère.

Estelle ouvrit la porte toute grande et entra. Sa figure était fatiguée et pâlie, elle avait l'air d'avoir perdu quelque chose de son embonpoint.

— J'ai frappé, dit-elle, mais vous n'avez pas répondu, aussi suis-je entrée. Je pensais que vous alliez vous mettre au lit.

(Je n'ai rien entendu, pensa Ann. Vous êtes venue et vous avez heurté quelque chose contre du métal dans la chambre ou dans le salon. Vous ne m'avez pas appelée tout de suite. Que faisiez-vous?

— Puis-je faire quelque chose pour vous, Estelle?

— Non, je voulais seulement vous souhaiter bonne nuit.

Ann songea. Que faisait-elle? Ne vous fiez à personne, hormis Clarence Harlan, a dit Marlow. Ne vous fiez même pas à Clarence Harlan, a dit le sergent Hurlstone.

Estelle s'assit sur une chaise basse. Ses mains potelées, tranquillement posées sur sa poitrine, tenaient quelque chose qui parut à Ann une petite boite ronde.

— La journée a été énervante, dit Estelle. Il semble qu'il soit inconvenant de parler d'énervement dans un jour aussi tragique; mais c'est la vérité, on a les nerfs à bout. Vous-même paraissez épuisée.

— C'est mon maquillage qui produit cet effet.

— Non, je vous observais au dîner, ma chère. Vous avez besoin d'une bonne nuit de sommeil pour faire face à demain. Je crains la presse, je crois, plus que les officiers de justice. Ils peuvent être insupportables. Voudriez-vous un sédatif) J'ai des pilules dont je me servais à Paris. Elles sont merveilleuses.

— Je ne le pense pas, mais je vous remercie. Estelle. Je n'en prends jamais.

(Merveilleux, pensa Ann, est probablement le mot juste. Un délicieux bonbon de sucre pour ôter le goût de l'arsenic. Je suis brutalement injuste. Estelle est venue ici en toute bonne foi. C'est elle qui a besoin de réconfort et de repos. Sans doute; elle avait beaucoup d'affection pour Marlow, une véritable affection et cette mort cruelle l'a profondément touchée. Ne vous fiez à personne pas même à Harlan a dit le sergent Hurlstone.)

Était-ce une transmission de pensée? Estelle demanda :

— Comment trouvez-vous le sergent Hurlstone?

— C'est un homme prodigieusement intelligent et d'une force inébranlable.

— Il m'a étonnée aussi jusqu'au moment où j'ai appris qu'il avait pris ses grades à Haward. C'est un homme extrêmement instruit. Il travaillait dans des hôtels pour payer le surplus de ses dépenses. Il m'a donné une recette pour les œufs mollets et j'ai envoyé une note à la cuisine pour la leur apprendre.

Estelle se pencha et ajouta impulsivement :

— Savez-vous qu'il m'effraie un peu?

— Pourquoi donc, Estelle?

— Il ne m'a rien demandé au sujet d'Alice. Rien que sur Justin, sur notre tragédie actuelle.

— Et pourquoi cela vous effraie-t-il?

Estelle dit avec impatience :

— Vous vous rendez bien compte que les deux événements sont

liés. Cela saute aux yeux. Je sentais bien, tandis qu'il me questionnait sur Justin, que son regard m'interrogeait sur Alice.

— Oui, c'est impressionnant.

— Le résultat est que j'avais l'impression d'être coupable. Je croyais figurer dans une scène du Grand Guignol. Il m'a laissée brisée.

Elle se leva :

— Je suis morte, bonne nuit, ma chérie.

— Bonne nuit, Estelle.

Estelle toisa Ann avant de sortir :

— Vous paraissez morte, vous aussi.

Ann resta sur le seuil de la porte jusqu'à ce qu'Estelle eut traversé la chambre et gagné le salon. Elle prêta l'oreille jusqu'à ce qu'elle ait entendu la porte du salon se fermer. Elle s'avança alors et tourna le verrou.

Elle était, elle le reconnaissait, dans l'incertitude. Fallait-il prendre à la légère le mot d'Estelle : — Vous paraissez morte. Qu'est-ce que c'était que ce petit bruit métallique qu'elle avait entendu? Qu'est-ce qu'Estelle avait pu faire? Le salon était calme et serein. Une oasis de paix. Dans la chambre aussi, aucun bruit de métal choqué. Sur la table de nuit, il y avait un plateau d'argent, une carafe d'eau froide et un verre.

Le verre attira son attention. Il était humide à l'intérieur. Estelle s'en était servi pour boire. Il avait heurté la carafe ou le plateau quand elle l'avait reposé. Tout cela était normal.

Et cela pouvait aussi ne pas l'être. La carafe pouvait être pleine jusqu'au bord et Estelle avait pu avoir besoin d'enlever un peu d'eau pour y verser une bonne dose de narcotique ou de poison. Le plus simple était de verser de l'eau dans le verre et de la boire.

Ann appela Washburn au téléphone.

— Savez-vous où se trouve le sergent Hurlstone? demanda-t-elle.

— Dans le hall, je crois.

— Merci. Je vais l'appeler.

Elle pressa le bouton correspondant au hall. Elle reconnut la voix ferme d'Hurlstone.

— Voudriez-vous venir? demanda-t-elle.

— Certainement, Miss Marlow.

Ann dit quand il entra :

— C'est peut-être stupide de ma part, peut-être non. Estelle Marlow sort d'ici. Elle venait me souhaiter le bonsoir. J'étais dans le cabinet de toilette, je ne l'ai pas entendue. J'ai entendu un bruit comme un cliquetis métallique. J'ai appelé et elle est entrée. Le verre, à côté de la carafe, est humide à l'intérieur. Elle a du boire un verre d'eau.

Le sergent Hurlstone continuait à écouter dans un parfait silence.

— Je ne suis pas très maîtresse de mes nerfs pour le sommet, dit Ann. J'ai eu la pensée que le meilleur moyen, pour quelqu'un de se débarrasser d'un peu d'eau était de la boire, de façon à pouvoir mettre un autre liquide à sa place, poison ou narcotique. C'est odieux de ma part, mais vous et Mr. Marlow et Mr. Harlan, m'avaient mise tellement sur mes gardes que je ne sais plus où j'en suis. J'en suis malade et m'effraie de tout.

— Vous n'êtes pas stupide. Ni Miss Estelle Marlow, au cas où l'eau serait empoisonnée. A moins de vous être aperçue que le verre avait servi, vous auriez pu boire l'eau de la carafe et personne n'aurait su qu'elle était passée par là.

— Comment cela?

— C'est très simple. Si cette eau est empoisonnée et si vous l'aviez bue, vous n'auriez pas pu raconter que Miss Estelle Marlow était venue vous voir, parce que vous seriez morte.

Le sergent Hurlstone alla dans la chambre. Il revint emportant le plateau avec la carafe et le verre.

— Le Dr Johnson et le Dr Bedmann sont dans le laboratoire et terminent l'autopsie, dit-il.

Il gagna la porte.

— Je vous tiendrai au courant.

XX

Les minutes se traînaient comme des heures. A l'époque où Ann photographiait des animaux en cage, elle s'était toujours apitoyée sur leur sort. Mais c'était une pitié académique. Comme devait être dur d'être en cage pour un animal sauvage né pour les libres espaces!

Mais maintenant il s'agissait d'elle. Ce n'était pas qu'elle fut éperdument éprise de vie sauvage ou se désolât d'être au cœur du Texas, mais elle se sentait en cage. Elle souhaitait sortir de cette maison au plus tôt.

Elle rêva d'évasion. Les prisonniers y arrivaient toujours même dans les circonstances les plus difficiles. Habituellement, à l'aide d'un gâteau, dans lequel un complice avait caché une lime, et une corde. Ann prit Robert Houdin et l'étudia pendant vingt minutes. Elle n'en tira rien.

« Je vais m'assoir tranquillement, décida-t-elle, et me plonger dans un bon livre. » Elle alla à la bibliothèque et regarda les titres. Les livres n'avaient pas été touchés, c'était évident, depuis la mort d'Alice. Edith Warton était largement représentée. Ann tressaillit. Voilà qui ferait l'affaire. Une heure délicieuse à passer avec Ethan Frone. Parfait.

Elle ôta sa robe de chambre et s'habilla. Elle traversa le corridor, prit l'ascenseur pour le rez-de-chaussée et pénétra dans le hall.

Le sergent Hurlstone était assis auprès du feu sur une chaise à haut dossier. Il serrait sur sa poitrine un gros chat noir.

— Je ne pouvais pas rester seule là-haut, dit Ann. Encore dix minutes, je me serais jetée par la fenêtre.

Elle s'assit sur le sofa et le regarda caresser le chat.

— J'allais vous téléphoner, Miss Marlow. Le Dr Bedmann vient de terminer son examen. L'eau de la carafe était empoisonnée. Une gorgée aurait suffi, dit-il.

Il sembla à Ann qu'elle l'avait avalée. L'idée l'en rendait malade. Ce n'était pas seulement que le poison ait été dans la carafe, mais qu'Estelle l'y eut mis. Et être venue ensuite dans le cabinet de toilette, causant tranquillement et laissant, en souhaitant le bonsoir, ce bon mot poignant, significatif :

— Vous paraissez morte, aussi.

Ann dit au bout d'un moment :

— Allez-vous l'arrêter?

— Miss Estelle Marlow? Non. Il n'y a rien de certain. Je pense que demain nous serons mieux fixés.

Ses doigts caressèrent le cou du chat. Celui-ci ronronna de contentement, les yeux mi-clos.

— Ce chat appartient au cuisinier, dit le sergent Hurlstone.

Le chat étendit ses pattes de velours noir terminées par des bourrelets pâles d'où sortaient ses griffes, se blottit contre la poitrine d'Hurlstone et se prépara à dormir.

En face de cette terrible constatation qu'une seule gorgée de l'eau empoisonnée aurait été mortelle (Bedmann l'avait dit), Ann ne pouvait que s'étonner qu'Hurlstone puisse se livrer à de telles manifestations de tendresse avec les chats. Une attitude de simple sympathie à leur égard eut paru plus de mise. Il y avait aussi quelque chose de vexant dans le fait qu'il accueillait la découverte du danger qu'elle avait couru, avec une telle placidité. Son métier, supposa-t-elle amèrement, l'avait blasé sur pareilles choses.

— Allez-vous faire quelque chose à ce sujet? sergent Hurlstone? demanda-t-elle.

Il sourit et parut, soudain, humain et compréhensif.

— Vous êtes alarmée. Croyez que je ne suis pas indifférent. J'ai envoyé chercher Danning.

— Danning? Quel rapport?

— Vous vous étonnez? C'est bien simple. Danning a rempli la carafe et l'a posée sur votre table. C'était dans son service. Nous allons commencer par elle.

Danning arriva au moment où sonnait minuit. Sur l'invitation du sergent Hurlstone, elle s'assit. Ann se rendit compte que les dons de clairvoyance de la septième fille étaient à l'œuvre. Si son regard n'était pas égaré, il était au moins lointain.

Le sergent Hurlstone lui dit pourquoi il l'avait fait venir.

— J'ai rempli la carafe dans l'office au troisième étage, dit Danning.

— Etiez-vous seule?

— Oui. J'ai porté directement la carafe dans la chambre de Miss Marlow et je l'ai posée sur la table de nuit. Je ne m'en suis plus occupée à partir de ce moment.

— Quelqu'un est-il venu pendant que vous étiez là?

— Non. J'ai fait le lit et tout préparé pour la nuit. Puis, je suis partie. Mr. Thurlow était dans le corridor près de l'ascenseur. Je leur ai souhaité le bonsoir et suis descendue chez nous. Mr. Thurlow est l'intendant — Danning s'adressa directement à Ann. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans l'eau?

— Elle était empoisonnée.

— C'est ce que j'ai pensé. Autrement, le sergent Hurlstone ne m'aurait pas envoyé chercher. Sa voix prit définitivement un ton prophétique : La mort plane sur certaines demeures, la mort violente, le trémolo s'accentua. Partez, Miss Marlow. Ne revenez pas tant que l'atmosphère n'aura pas été purifiée. Je sens le péril qui plane ici. Le péril qui vous vise. Danning eut un geste désolé pour s'excuser d'en avoir tant dit. Sa figure était complètement pâle et ruisselait la sueur. Je vous en prie, pardonnez-moi de vous parler ainsi?

Ann en fut remuée.

La conviction avait donné à la voix de Danning un pouvoir d'évocation. L'image de Marlow se présenta avec force à l'esprit d'Ann, avec toute l'amertume de son existence et la cruauté de sa mort. Puis Alice et Fred suivirent. Enfin, celui qui les avait tous tués, celui qui usait avec tant de souplesse des armes les plus différentes, poignard, fusil de chasse et poison, celui dont l'esprit restait toujours aux aguets dans l'ombre.

Un flot de haine monta dans le cœur d'Ann contre ce misérable. Elle l'envisagea comme un monstre à forme humaine, mangeant et buvant, savourant tous les plaisirs de la vie. Un égocentrique

forcené déployant peut-être du charme et dont l'esprit pervers se délectait à de délicates et ingénieuses combinaisons de mort.

Le dégoût et la haine l'envahirent de façon si soudaine et si complète, qu'elle perdit tout sentiment de crainte et Ann Ledrick mourut pour faire place à Ann Marlow. Ceux qu'on avait tués, c'était les siens. Justin Marlow, dont ce misérable avait transformé la vie en un enfer, devint son grand-père et non plus seulement le nom d'un milliardaire. Si elle venait à le trahir, il serait mort en vain. Ann en jugea ainsi sans aucune grandiloquence.

— J'avais pensé partir demain pour New-York, dit-elle. J'ai changé d'avis, je reste.

Le ton ferme de sa voix impressionna Danning qui, à regret, battit en retraite.

— Oui, oui, certainement, Miss Marlow. Puis-je vous être utile, sergent Hurlstone?

— Vous le pouvez. Dites-moi ce qui vous passera dans l'esprit, immédiatement, sans réfléchir, comme cela viendra.

— Bien, sergent.

— Le meurtre d'Alice Marlow?

— Chin.

— Bien. Maintenant, quel est le rapport?

— Chin, c'était son petit chien. Chin s'était fait mal à la patte, ce matin-là, et le Dr Johnson le soignait et lui avait fait un pansement. Mrs. Marlow avait amené Chin avec elle à la salle de musique et l'avait placé sur un tabouret capitonné près du piano le jour où elle a été tuée.

— Comment l'avez-vous su?

— Mr. Washburn me l'a dit, par la suite. Quand Mr. Fleury cria au meurtre et ameuta toute la maison, je courus à la salle de musique. Chin était toujours sur le tabouret. Il tremblait et poussait des gémissements. De petits gémissements, c'est pour cela je crois que j'ai d'abord pensé au chien?

— Quelles autres choses vous reviennent encore?

— Du sang et Mr. Fred blanc comme un linge et Franck Clarence qui semblait frappé de la foudre et le regard furieux de Mr. Jerry Abbott comme si quelqu'un lui avait tordu les entrailles. Mr. Appleby se précipita vers lui. Il était beaucoup plus fort et l'empêcha de tuer Mr. Fred.

— Pourquoi dites-vous cela?

— Parce que Mr. Abbott criait qu'il allait le tuer.

— On m'avait dit que Mr. Appleby était dans le vestibule du hall. Qu'il venait de rentrer.

— Oui, mais il se précipita dans la salle de musique avec Mr. Washburn; ils y étaient tous deux quand j'y entrai.

Alors Mr. Marlow arriva et on ne s'occupa plus que de l'enfant.

On envoya chercher le Dr Johnson qui mit tout en œuvre pour la mettre au monde. Ce fut un miracle.

— Ce sont là des choses générales, dit le sergent Hurlstone. Donnez-moi des détails comme pour Chin.

Danning resta de nouveau pensive. Son regard avait perdu son feu.

— Le bureau peut-être.

— Oui?

— Le bureau où elle écrivait ses vers. Elle était si soigneuse. Si elle ouvrait un tiroir, elle le refermait. Le tiroir où elle mettait ses lettres personnelles, n'était pas tout à fait fermé. J'étais allée dans sa chambre pour la mettre en ordre et pour pleurer.

— Avez-vous parlé du tiroir?

— Je l'ai dit à la police, à Mr. Harlan et à Mr. Marlow. La police a examiné les lettres et l'on en a produit une au procès, une qu'avait écrite Mr. Abbott, disant qu'il ne cesserait jamais de l'aimer.

— Je connais cette lettre. Mais je ne savais pas que le bureau fut entr'ouvert. Vous ne voyez rien d'autre?

— Non. Chin et le tiroir du bureau.

— Vous m'avez été utile. Je vous remercie. Bonne nuit, Danning.

Le sergent Hurlstone se leva. Il le fit avec précaution pour ne pas troubler le repos du chat noir. Il le posa soigneusement sur la chaise et se dirigea vers le téléphone intérieur : il était relié avec la maison de l'intendant, Martin Thurlow.

— Avez-vous besoin de quelque chose pour cette nuit, Miss Marlow? demanda Danning.

— Non, je vous remercie. Bonne nuit, Danning.

— Bonne nuit, Miss Marlow. Espérons.

Sur cette énigmatique assurance, Danning se retira et Ann la regarda sortir. Un uniforme blanc. Etait-ce celui dont avait parlé Harlan. Le dos qu'avait vu Ludwig, ce n'était pas une chemise, un manteau, une robe. Il y avait quelque chose de particulier, d'unique.

Un uniforme blanc?

Danning?

Pourquoi pas Danning?

XXI

Le sergent Hurlstone retourna à sa chaise et reprit le chat qui parut satisfait.

— Qu'est-ce qui vous a pris, Miss Marlow, quand Danning a insisté pour que vous partiez d'ici?

— J'ai cru devenir folle.

— Je m'en suis aperçu.

— J'ai pris la résolution de continuer la lutte comme Mr. Marlow l'avait fait.

— Je suis heureux de vous trouver dans ces dispositions.

— Pourquoi vous êtes-vous intéressé au chien et au tiroir du bureau?

— Le chien a été témoin du crime. Ces animaux sont jaloux de leurs maîtres. Est-ce qu'il a bondi sur l'assaillant? L'a-t-il mordu? On n'a pas relevé de traces de vêtements déchirés ou de morsures. Le chien tremblait sur son coussin et poussait de petits gémissements. C'est singulier. Et, pour le tiroir du bureau, ils ont tenu pour certain....

— Quoi donc?

— Que le tiroir avait été ouvert et fouillé avant le crime. Il est mentionné, au dossier, que la lettre d'Abbott était encore dans le bureau quand la police l'a fouillé. On a dit qu'Abbott aurait détruit la lettre si c'était lui qui avait fouillé le tiroir. On prétend bue Fred Marlow l'avait ouvert, avait trouvé la lettre, l'avait lue, et, dans un accès de jalousie, avait perdu la tête et s'était précipité vers la salle de musique pour tuer sa femme.

— Et alors?

— Je ne puis rien admettre de tout cela. Et, d'ailleurs, un homme, dans cet état, se serait emparé de la lettre et l'aurait brandie devant elle. Ensuite, le tiroir peut avoir été fouillé après la mort d'Alice et non avant. Entre le moment du meurtre et celui où Danning a trouvé le tiroir à moitié ouvert. La lettre d'Abbott pouvait aussi bien n'avoir rien à faire avec le crime. J'ai demandé à Mr. Thurlow de venir ici. C'est notre seconde source de renseignements pour la carafe.

Le sergent Hurlstone s'enfonça stoïquement dans ses pensées, tandis qu'Ann luttait en vain pour dompter son agitation intérieure Un silence absolu régnait dans la vaste pièce. Le feu rayonnait mais elle ne sentait pas la chaleur. Elle se rendait compte que

l'olympienne indifférence du sergent Hurlstone n'était qu'une apparence, qu'elle marquait la confiance d'un homme intelligent et capable qui se sentait sur la bonne voie.

Mais, après tout...

Après tout, c'était elle-même qui, par la plus intelligente initiative, avait écarté la menace du poison mortel. Cela semblait bien mériter un petit compliment.

« Comme vous avez été avisée, Miss Marlow, de ne pas mourir. » Il aurait pu la féliciter d'avoir échappé à ce danger, lui donner quelque assurance qu'elle serait gardée à l'avenir contre de telles choses. Mais non.

— Vous savez où vous allez! dit-elle brusquement.

— Je crois que oui.

— Il n'y a rien de si exaspérant que le tour du lapin blanc, sergent Hurlstone.

— Il n'y a rien de si embarrassant et de si vexant que de plonger les mains dans le chapeau et de ne pas sortir le lapin qu'il faut. Je vais vous dire. Je cherche le motif précis pour lequel Alice Marlow a été tuée. Passion, jalousie, peur, haine, argent, vengeance. Voilà pour la liste générale. Lequel? Nous ne pouvons en adopter ni en écarter aucun.

Il regarda vers la porte à l'extrémité du hall.

— Entrez, Mr. Thurlow.

Martin Thurlow les rejoignit à pas précis et mesurés. La lueur du foyer jouait sur les verres de ses lunettes et à travers ses cheveux clairsemés. Il s'inclina avec précision devant Ann en lui adressant un sourire réservé.

Le sergent Hurlstone alla droit au fait.

— Vous vous teniez devant la porte de l'ascenseur, Mr. Thurlow, quand Danning est passée dans le corridor venant de la chambre de Miss Marlow, il y a juste un moment. Elle vous a souhaité le bonsoir.

— Oui, c'est exact.

— D'où veniez-vous, s'il vous plaît?

— Mr. Fleury et moi étions en conférence avec Miss Estelle Marlow dans son salon. M. Fleury est resté avec elle pour prendre des notes au sujet des arrangements à prendre pour les funérailles. Je suis parti. La cage de l'ascenseur était en mouvement quand Danning m'a souhaité le bonsoir. Il s'est arrêté au troisième étage et Mr. Appleby en est sorti.

— A-t-il dit où il allait?

— Non, et je ne le lui ai pas demandé. Je présume qu'il rentrait dans sa chambre. J'ai fait descendre l'ascenseur et ai regagné ma maison.

— Vous êtes ici depuis quinze ans, Mr. Thurlow?

— C'est exact.

— Mr. Marlow vous connaissait-il avant votre arrivée? Comment est-il entré en rapports avec vous?

— Je m'étais occupé de la gestion des affaires de Mr. Walter Mc Franey à Pount Désert. Après sa mort, je me suis trouvé sans place. Mr. Clarence Harlan l'a su. Il me connaissait et me recommanda à Mr. Marlow.

— Vous étiez ici à l'époque où deux hommes se sont noyés à Crystal Lake. Lattigan et Turfmann, deux employés d'ici. Vous rappelez-vous les détails?

— Très bien. Ils avaient été ici en service depuis des années et c'étaient d'excellentes gens. Ils s'occupaient du jardin. Lattigan venait d'acheter un canot. Il prit Turfmann avec lui ce dimanche. Il y eut un coup de vent et le canot chavira. Ils savaient nager mais pas assez bien. La panique et l'eau glacée, je suppose, causa leur perte.

— De leur vivant, avez-vous entendu l'un ou l'autre faire allusion à la mort de Mrs. Marlow?

— Non.

Le sergent Hurlstone dit alors sans changer de ton :

— Qui a suggéré de se servir de bandes lumineuses pour éclairer les arbres à cause du black out?

— Je me demandais quand vous poseriez cette question, dit Thurlow qui sourit d'un air satisfait. C'est à ma suggestion. J'ai fait faire ces bandes, il y a environ un an; quand on a commencé à exiger le black-out. La couleur se compose, pour huit parts, de zinc pyrosulphide et, pour la neuvième part, d'une substance radioactive appelée radiothorium. Je suppose que vous faites un rapprochement avec le fait que Mr. Marlow a été empoisonné avec du radium.

— Je ne fais aucune supposition.

— Alors, vous êtes d'une prudence unique. Je dois dire que cette peinture est à la portée de tout le monde. Le magasin d'accessoires est pratiquement accessible à n'importe qui, tout le long du jour; dans une petite communauté comme Black Tor, il n'y a pas de précaution à prendre contre le vol. Je crois qu'une goutte de cette peinture lumineuse aurait été suffisante. Vous avez une lourde tâche, sergent Hurlstone.

— Je le sais.

— Vous aimez les chats, je vois.

Le sergent Hurlstone regarda fixement Thurlow. Sa main vigoureuse se fit caressante en lissant la fourrure du chat.

— Oui, je les aime, dit-il.

— C'est intéressant. J'aurais parié le contraire. Thurlow se leva et allait se retirer. Il hésitait : — Pourrais-je vous demander pourquoi cette question au sujet de ma présence devant l'ascenseur et de la rencontre de Danning?

— Elle venait de porter une carafe d'eau dans la chambre de Miss Marlow. L'eau était empoisonnée.

Thurlow ne se montra pas particulièrement ému. Il réfléchit un moment :

— Oui, dit-il s'adressant à Ann, c'est compréhensible. Nous devons nous attendre à des choses de ce genre.

XXII

— Cet homme, dit Anne, est une machine.

— Mr. Thurlow?

— Oui.

— Il m'a fait l'effet d'un sujet de valeur.

— Voilà qui est encourageant, sergent Hurlstone, et propre à nous aider. Je me demande pourquoi l'administration ne vous a pas mis à la tête du service de la morale publique. M. Thurlow vous a-t-il paru lui aussi devoir être inscrit sur la liste des suspects?

— Non. Pourquoi l'aurais-je fait? Il n'était pas là au moment de la mort d'Alice Marlow.

— Avait-il besoin d'y être? Il pouvait l'avoir connue à Boston.

— Sans doute. Et puis? Il n'y a pas de passages secrets ou de cachette dans cette maison, que je sache. Il faudrait qu'il fut venu ici avec l'intention de la tuer. Et on l'aurait vu.

— C'était stupide. J'ai l'esprit comme un octopode, des tentacules qui tâtent partout. Des centaines.

— Huit, dit tranquillement Hurlstone. Un octopode est un céphalopode à huit pattes.

Ann se dit qu'elle l'aurait battu si Ludwig n'était pas arrivé à l'instant. Il avait remplacé son habit de cérémonie par une pimpante jaquette de couleur vineuse avec des revers flamboyants. Le contraste entre lui et le sergent Hurlstone la frappa. Il n'aurait peut-être pas été aussi marqué si Ludwig avait pu se rajeunir de vingt ans. Rien n'était plus fâcheux pour un bel homme comme Ludwig, que d'approcher, de la quarantaine.

Elle le regarda arriver tenant avec peine le milieu de sa route. Il aborda le sergent Hurlstone comme s'il allait s'élancer sur lui

avant de se laisser tomber sur une chaise. Un fort parfum de whisky émanait de lui et Ann jugea qu'il s'était avancé, d'un bon degré, dans la voie de l'oubli.

— Je présume, leur dit gracieusement Ludwig, qu'entre vous deux, vous m'avez réglé mon affaire. J'ai entendu le craquement des menottes dans votre voix quand vous m'avez téléphoné, sergent.

L'expression du sergent Hurlstone ne refléta en rien l'amabilité de Ludwig.

— Elles sont encore dans ma poche, Mr. Appleby.

— Excusez-moi si l'impression demeure. Votre voix est au même diapason. Ludwig étudia curieusement le visage d'Ann.

— Qu'est-ce qui vous est arrivé, Ann? Vous n'avez plus cet air angoissé. Vous avez pris une mine énergique et agressive.

— Je suis agressive, Ludwig, et énergique aussi.

— Excellent. Vous avez endossé le manteau des Marlow. Pourquoi m'avez-vous envoyé chercher, Sergent Hurlstone? Est-ce pour un : d'où venez-vous?

— Oui, vous pouvez le dire, Mr. Thurlow attendait l'ascenseur quand vous en êtes sorti. C'était au troisième étage, il n'y a qu'un moment. Est-ce exact?

— Mais oui. Vous semblez bien sérieux pour une chose aussi insignifiante. Est-il arrivé quelque chose de nouveau? Quelque chose de grave, par hasard? — Ses yeux se fixèrent sur Ann — A vous?

— L'eau de la carafe de Miss Marlow était empoisonnée, dit le sergent Hurlstone.

La réaction de Ludwig fut splendide. Ses lèvres charnues s'entr'ouvrirent brusquement, ses doigts se crispèrent sur ses genoux. Le visage de la consternation vu par Rodin.

— Et qu'est-ce qui est arrivé? s'enquit-il avec empressement. Le Dr Johnson vous a-t-il saignée? J'ai toujours entendu dire qu'un empoisonnement laissait des traces. Vous paraissez très bien, Ann.

— Je suis très bien. Je ne l'ai pas bue.

Ludwig décida évidemment qu'il avait montré assez d'émotion. Il demanda sur le ton de la plus vive curiosité :

— Alors comment avez-vous su que l'eau était empoisonnée?

— C'est une histoire qui peut attendre, dit le sergent Hurlstone. Dites-moi, Mr. Appleby avez-vous vu Mr. Thurlow entrer dans l'ascenseur et fermer la porte?

— Non, mais je l'ai entendu se fermer avec un petit bruit doux et sec particulier comme si l'on écrasait une écorce de banane. J'allais à ma chambre. Ludwig s'exprimait d'un air de plus en plus dégagé. — Certainement, ce n'est pas Thurlow.

Il n'y a que quinze ans qu'il est ici et il doit y faire ses choux gras.

— Etes-vous allé directement à votre chambre et y êtes-vous resté?

— J'y suis allé, oui. Je n'y suis pas resté. Et je n'ai pas sorti une dose de poison d'une cachette pour la mettre dans la carafe d'Ann.

Le sergent Harlstone permit au chat noir de changer paresseusement de position.

— Et qu'avez-vous fait, Mr. Appleby?

Ludwig prit soudain un air de sobre candeur admirable.

— Voilà. Cela peut être intéressant. J'étais en route pour aller voir Estelle. Fleury était arrêté devant votre porte, Ann. Il avait dû frapper ou était sur le point de le faire. Fleury, maintenant, j'y pense. Je n'avais jamais fait attention à lui. J'avais toujours cru qu'il était capable de se casser la tête à chaque minute, mais je ne l'avais jamais considéré sérieusement comme un meurtrier possible.

— Fleury vous a-t-il vu? demanda le sergent Hurlstone.

— Cela me paraît impossible. Il me tournait le dos et était à l'autre bout de ce long couloir. Pourquoi donc ne l'appelez-vous pas? Je vais lui téléphoner de descendre. Qu'est-ce que vous en pensez?

— Oui, je vous remercie.

Ludwig dit après avoir téléphoné :

— Voilà qui cadre avec ce que je vous ai dit tout à l'heure des cocktails, Ann.

Le sergent Hurlstone adressa à Ann un regard de reproche.

— Qu'est-ce que vous aviez dit, Mr. Appleby? demanda-t-il.

— Oh! que Fleury était un fanatique, que j'avais souvent conseillé à Justin de s'en débarrasser. Il était fou d'Alice. On le taquinait un peu là-dessus.

— Il en était fou, dites-vous? Jusqu'à quel point?

— Oh, c'était une passion byronienne, éthérée. Au fait, cet épithète est-elle bien applicable à Byron? Je ne sais. Qu'en dites-vous, Ann?

C'est Hurlsthone qui répondit. Il se lança dans un long commentaire. Il cita, avec précision, la remarque du jeune Byron que ses amitiés d'école étaient pour lui des passions. Il critiqua son habitude d'aller s'étendre pour y rêver près d'un tombeau favori dans le cimetière et son amour pour sa parente éloignée Mary Ann Chat, qui lui fit bientôt sentir le caractère sans espoir de sa passion et le rejeta seul dans un océan de désespoir. Oui, conclut Harlstone, vous pouvez qualifier la passion de Fleury pour Alice de byronienne.

— Au diable, dit Ludwig si je me jette de longtemps dans des

comparaisons de ce genre. Attention, voici autre chose. C'est Fleury qui découvrit le premier, Fred le couteau à la main. Ne se pourrait-il pas que ce fut un second retour à la scène comme au théâtre quand on fait défiler des armées. Je veux dire qu'il pouvait avoir frappé Alice, s'en être allé, puis être revenu poussé par un remords. C'est alors qu'il aurait trouvé Fred avec le couteau et, naturellement, il aurait crié au meurtre.

— Oubliez-vous le fameux « dos blanc » Mr. Appleby? Celui que vous avez vu vous-même dans la salle de musique?

Ludwig ne se démonta pas. Il fut à la hauteur et quelque peu ironique.

— Nous ne pouvons pas savoir évidemment quel était l'aspect de Fleury à ce moment ou comment il a procédé. Personne de nous ne s'étonnerait s'il apparaissait un matin, au déjeuner, sous la forme d'un fantôme blanc.

XXIII

Fleury ne fut d'aucun secours. Il admit candidement qu'il s'était arrêté à la porte d'Ann et avait été sur le point de frapper. A la réflexion, il n'en avait rien fait. Ses idées utopiques avaient continué à l'obséder et l'avaient même poursuivi au cours de la conférence avec Thurlow et Estelle.

Manifestement, il considérait Ann comme capable de prêter, à ses projets socialistes, une oreille plus favorable que son grand-père, mais l'heure avancée l'avait arrêté. Et, aussi, le fait qu'elle était probablement au lit.

Ainsi pensa Ann, on restait au même point. Il n'y avait eu personne qui eut pu se glisser dans sa chambre et verser la dose mortelle. Elle se demandait ce que pouvait être le poison. Il n'avait pas d'odeur, elle l'avait constaté. Il n'avait probablement pas de goût non plus.

Et, d'ailleurs, comment s'en apercevoir puisqu'une seule gorgée suffisait. Elle demanderait au sergent Hurlstone ce qu'il pensait après l'examen de cette première série de suspects. Un véritable relai où chacun avait indiqué son successeur. Les indications de temps tombaient justes à moins que l'un d'eux ait menti.

Il y avait des choses certaines pourtant. Thurlow et Fleury avaient conféré avec Estelle et Fleury s'était attardé chez elle pour prendre des notes au sujet des funérailles.

Ludwig, sortant de l'ascenseur au moment où Thurlow se disposait à y entrer, était la seule coïncidence. Et aussi le fait qu'il était entré dans le corridor juste au moment où Fleury, en ayant terminé avec Estelle, hésitait à frapper à la porte d'Ann.

Décidément, il y avait beaucoup de coïncidences dans l'existence de Ludwig.

Vingt ans avant, il lui était arrivé de regarder à travers les fenêtres de la salle de musique précisément au moment où Alice venait d'être tuée et il avait aperçu ce dos blanc indéfinissable. Il était possible, possible aussi qu'il fut le meurtrier.

Dans ce cas, le dépit de se voir repoussé aurait été le mobile du crime, si Alice (« si séduisante et si recherchée ») avait repoussé ses avances et l'avait humilié. Ann s'en tenait, à cette opinion très féminine, qu'un homme est aussi susceptible qu'une femme sous ce rapport.

Et l'alibi des habits mouillés. La maison était comme un hôtel, avec un grand nombre d'entrées et de sorties. C'était un terrain rêvé pour cacher ses mouvements. Et personne n'avait encore précisé depuis combien de temps Alice était morte au moment où Fleury avait donné l'alarme. Il pouvait très bien s'être écoulé dix ou quinze minutes ou davantage. Ludwig avait eu tout le temps, après le meurtre, de s'échapper par quelque escalier de service et de sortir pour s'exposer à la pluie.

Rien ne prouvait qu'après être sorti ostensiblement sous la pluie, il ne soit pas rentré pour changer de costume, qu'il ait tué Alice et soit ressorti ensuite.

Cela pouvait se concilier avec la non-préméditation. Sa rentrée sous la pluie pouvait avoir été combinée après coup. L'hypothèse du sergent Hurlestone concernant le tiroir d'Alice était aussi possible. Il pouvait très bien avoir été fouillé et laissé entr'ouvert après et non avant le crime.

« Oui, décida Ann, vous êtes loin d'être hors de cause, Ludwig, malgré vos vêtements mouillés et votre histoire de dos blanc. Non seulement, cela vous a servi à écarter de vous les soupçons de meurtre mais vous avez tiré profit de cette situation pendant des années. »

Ann laissa errer son regard sur Ludwig.

Sa figure se plissait malicieusement en écoutant la conclusion d'une tirade de Fleury, développant son idée favorite que tout le monde, sauf les invalides et les vieillards, devait se servir soi-même.

— C'était là, affirmait-il avec une conviction si brûlante que ses mots fusaient, le véritable moyen d'obtenir l'égalité. Quand une duchesse ou un shogûm porteront eux-mêmes un plateau, les classes

seront bientôt mêlées. Ludwig insinua aimablement que les plateaux le seraient aussi.

Ann avait l'impression que Fleury aurait continué toute la nuit. Le sergent Hurlstone paraissait ne pas s'en soucier. Il avait les yeux ouverts mais paraissait aussi somnolent que le chat noir sur ses genoux. Mais Fleury s'arrêta. La plaisanterie de Ludwig l'avait évidemment atteint au vif, car le feu, qui brillait dans ses yeux, s'éteignit et il annonça que, puisqu'on n'avait plus besoin de lui, il allait se retirer dans sa chambre.

Ann en fut touchée. Elle le plaignait à cause de son bras infirme et de ses beaux rêves mal conçus, impossibles à réaliser dans ce monde de cupidité et de meurtre. Ce n'était qu'un royaume de féérie pour lui et pour le petit groupe de visionnaires de sa sorte. En attendant, c'étaient eux qui lavaient les plats des autres ou qui mouraient de faim.

Elle dit à Fleury, en lui souhaitant le bonsoir, qu'ils causeraient encore ensemble. Il accepta, avec joie, la promesse et parut un peu moins malheureux.

« Le changement était complet, réfléchit Ann. Toute la fortune de Marlow était maintenant en sa possession. Elle se montait à ces sommes fabuleuses qu'Estelle avait si goûlument détaillées devant elle. Elle avait fini par en prendre conscience. »

Estelle avait eu raison, bien qu'elle n'envisageât pas les conséquences du même point de vue. Elle pouvait réaliser tout ce qu'elle voudrait et un geste pouvait être fait en faveur de Fleury et sa petite bande d'amis pour lesquels elle représentait la seule chance. Quelque chose en plus du legs que lui avait fait Marlow. Cette richesse, qui était maintenant la sienne, pouvait faire ce miracle de changer leurs vies.

— Vous seriez une folle de le suivre, dit Ludwig, qui avait admirablement suivi le cours de ses pensées. En fait, tous les ratés du pays vont être après vous; maintenant. Justin avaitappris comment il fallait les traiter et vous y viendrez aussi.

Peut-être, cela aussi était-il vrai. Il y avait des règles pour l'emploi d'une fortune, une loi inhérente à la fortune elle-même. « Les Dieux pour se venger exaucent nos désirs. »

Ils pouvaient même lui accorder Bill.

Dans ce cas, comment cela tournerait-il? Un Bill réduit à un rôle effacé, allant chaque jour à son travail après la guerre pour, avec toutes ses capacités, n'ajouter qu'une goutte à l'océan de richesses des Marlow. Car Bill ne cesserait jamais de travailler avec la prétention dérisoire de nourrir sa femme.

Bill serait gêné vis-à-vis d'elle et, quand ils ne pourraient plus se regarder en face, également, franchement, ce serait la fin de

tout. Pourvu que ce ne soit pas déjà fait. Il était une heure du matin et il n'avait toujours pas appelé.

— Eh bien, disait Ludwig au sergent Hurlstone, qu'en dites-vous? Fleury doit-il porter les menottes avec moi.

— J'y pensais, dit le sergent Hurlstone.

XXIV

De la porte du fond du hall, surgit le Dr Johnson. Un homme l'accompagnait. Ann supposa que c'était le Dr Bedmann. Tous deux paraissaient fatigués... C'était bien le Dr Bedmann et le Dr Johnson le présenta.

Le Dr Bedmann était jeune et il devait avoir l'âge du Dr Johnson au moment de la mort d'Alice.

Son regard perçant paraissait chercher au delà du moment présent. Ann prit tout naturellement l'attitude d'une hôtesse et lui proposa de prendre quelque chose. Ludwig accueillit cette suggestion avec enthousiasme. Il se leva et pressa un bouton pour appeler Washburn.

— Eh bien, dit le Dr Johnson, c'est fini. J'ai pris la liberté de téléphoner à Miss Marlow que l'autopsie était terminée. Elle va descendre.

Estelle fit bientôt son entrée suivie de près par Washburn qui apportait les boissons.

— La mort de Marlow, expliqua le Dr Johnson, avait été hâtée, en dehors du poison radioactif, d'une façon que l'autopsie avait clairement décelée. A cause d'Estelle et d'Ann, il passa rapidement sur les détails pénibles du travail auquel le Dr Bedmann et lui s'étaient livrés.

Il leur dit que le poison employé était le pyrogallol, une poudre inodore. Elle forme dans l'organisme de petits cristaux très fins en forme d'aiguilles qui amènent la mort. Chez Marlow, le poison avait provoqué une embolie, ce qui était plutôt rare. Les caillots de sang coagulés avaient rapidement mis le Dr Bedmann et lui-même sur la voie.

La dose fatale pouvait varier de 4,9 gr à 20 grammes et l'état de faiblesse de Marlow le rendait particulièrement vulnérable. Pour Ann, dit-il, la mort aurait été plus lente à venir. Et l'agonie, se caractérisait entre autres pénibles symptômes, par de la cyanose et des frissons. La mort survenait par épuisement.

Oui le poison était le même. On l'avait administré à Marlow et on l'avait introduit dans la carafe d'Ann.

Estelle était assise auprès d'Ann sur le sofa. Sa respiration était haletante, sa poitrine se soulevait avec peine. Ann croyait entendre son cœur battre comme un tambour funèbre. Sa voix, lorsqu'elle put parler, avait un son étrange comme si ses poumons s'emplissaient d'eau.

— Pourquoi ne me l'a-t-on pas dit? Qu'est-ce que c'est Ann?

Le Dr Johnson l'arrêta sur le bord de l'évanouissement. Il la raisonna, la calma et lui donna une pilule. On lui raconta l'histoire de l'eau de la carafe. Estelle fut superbe de cran, alors qu'elle venait d'entendre, à l'instant, le Dr Johnson énoncer, avec calme, les terribles symptômes de cyanose et de frissons avec la mort à la fin. « Et tout cela dans une gorgée, pensa Ann. »

Le Dr Johnson précisa, après qu'Estelle eut été complètement remise de son malaise, que le pyrogallol était accessible à n'importe qui dans le laboratoire de photographie. On s'en sert pour certaines manipulations et Harley Brown chargé du laboratoire leur avait dit qu'il en avait toujours un stock.

Quant à la question de l'autre attentat, celui de l'empoisonnement progressif de Marlow par une substance radioactive, un nouvel ennui surgissait. Le Dr Johnson regrettait qu'on n'eut pas le choix. « Il ne savait pas, dit-il, ce qu'on voulait faire pour les funérailles, mais, de toute façon, il fallait que le corps fut incinéré. »

L'expertise, en pareil cas, nécessitait que les cendres des os et de certains organes, dont il leur épargna l'énumération, enveloppés de papier noir, fussent placés pour examen dans une chambre noire. C'était légalement nécessaire, en dépit du fait qu'il n'y avait aucun doute sur le résultat, par suite de la découverte de Miss Ann Marlow, des radiations sur les photographies des ocelots.

Les mains grassouillettes d'Estelle étaient maintenant immobiles et sans force sur le velours rose de sa robe. Bien qu'elle eût repris sa respiration normale, elle ne trouvait, pour la première fois de sa vie, rien à dire. Ses admirateurs parisiens ne l'auraient pas reconnue dans cette grosse femme entre deux âges dont les traits exprimaient une profonde lassitude.

Elle finit par dire :

— Sergent Hurlstone, nous nous remettons entre vos mains. Vous avez été bien aimable et bien bon. Avec votre expérience et votre intelligence, vous délivrerez Balck Tor de ce fléau. Nous sommes à votre disposition.

Le sergent Hurlstone calma un mouvement du chat noir. Il suggéra que Ludwig, ainsi que le Dr Johnson et le Dr Bedmann, devaient être fatigués et avaient sans doute envie de se retirer, donnant ainsi à entendre qu'il désirait rester seul avec Estelle et

Ann. Les deux médecins accueillirent cette suggestion avec bonne grâce et prirent congé.

— Vous me donnez l'ordre de me mettre au lit, sergent, dit Ludwig.

— Personne ne vous demande de vous coucher. Je désirerais seulement parler avec Miss Estelle et Miss Ann Marlow hors de votre présence.

— C'est ce que j'avais compris.

— N'ayez pas mauvais caractère, Ludwig, dit Estelle. Pour moi, je m'arme de patience en ce moment.

— Très bien.

Ludwig fut glacialement poli. Il dit bonsoir d'un ton si cérémonieux qu'il ressemblait à une insulte.

— Sergent Hurlstone, dit Estelle lorsqu'il fut sorti, vous cherchez à savoir comment le poison a été mis dans la carafe. Je ne sais qu'en dire, Ann, excepté que ce n'est pas moi qui l'y ai mis. Je ne suis pas tout à fait ignorante en chimie. Je sais que le pyrogallol est corrosif et que quoiqu'il n'ait pas d'odeur, il a, paraît-il, mauvais goût. Je crois que vous découvrirez, sergent Hurlstone, qu'on l'a administré à Justin dans son brandy aux mûres. Peut-être en avez-vous déjà goûté?

— Oui. Je ne l'aime pas.

— Moi non plus. Justin, lui aussi, trouvait que c'était une offense au palais que d'en boire, mais il le prenait comme remède pour son estomac. Mon opinion est que, quoique ce soit d'amer, même le pyrogallol, le brandy devait le rendre moins mauvais à avaler. Pour ce qui est de la carafe d'Ann, le pyrogallol a dû y être versé pendant le court moment où j'étais dans son cabinet de toilette, ou bien après mon départ.

— Combien de temps êtes-vous restée dans le cabinet de toilette?

— Quelques minutes, je crois. Je lui ai conseillé un sédatif. Nous n'avons pas dit grand'chose, vous rappelez-vous, Ann?

— Oui, ce fut court.

— Mais tout de même assez long pour que quelqu'un se glisse dans la chambre et verse le poison dans la carafe. Il n'y avait rien dans l'eau au moment où je suis entrée car j'en ai bu un verre. Elle n'avait aucun mauvais goût. Cela peut vous servir, sergent Hurlstone, pourvu que vous croyez que je dis la vérité. A moins que vous vous imaginiez que j'ai mis le poison après avoir bu.

A cette idée, elle éclata en sanglots.

— Ann, Ann, ma chérie, ne croyez pas cela de moi. Ses larmes ne s'arrêtaient pas.

Le sergent Hurlstone restait impassible. Le chat, de même, entr'ouvrant seulement les yeux sur l'agitation d'Estelle et les

refermant ensuite dédaigneusement. Les actions humaines, privées de sens, n'étaient pas du domaine félin.

Ann fit de son mieux. Elle enlaça Estelle et lui serra la main de façon rassurante tout en pensant : « Et c'est peut-être elle, le monstre, sous ses joues rondes et son teint de baby. »

Mais ce n'était pas le moment de s'arrêter à ces pensées. Le plus pressant était d'endiguer le flot. Elle y parvint au bout d'un moment et Estelle dit :

— C'est Justin auquel je pense aussi. Je l'aimais bien. Lui et moi, nous étions les derniers de la famille, vous exceptée, Ann.

« Une gorgée pensa Ann et vous auriez été la dernière de nous, Estelle. Avec ma mort, la fortune des Marlow passait entre vos mains. Vous me l'avez dit quand vous m'avez parlé du testament de Marlow. Combien les Allemands vous ont-ils pris de votre fortune personnelle? Combien aviez-vous perdu quand vous êtes arrivée ici? Quelle est au juste cette rente que Marlow vous a laissée? Suffisante? Vous prétendez que oui. Mais est-ce vrai? »

Ces soupçons cadraient avec la mort de Marlow et la tentative d'empoisonnement d'Ann, mais pourquoi Estelle aurait-elle tué Alice? N'était-elle pas assez riche à cette époque? Et puis, même Alice et Fred éliminés et Marlow en train de l'être, restait Ann. Était-ce pour cela qu'Estelle aurait choisi un poison lent pour Marlow. Espérait-elle dans l'intervalle surprendre le secret de la retraite d'Ann?

Dans ce cas, elle avait réussi. Marlow avait tout récemment confié à Estelle le secret des Ledrick. Et le pyrogallol était entré en action peu de temps après pour en finir avec lui aussi bien qu'avec Ann. Estelle se serait trouvée seule avec ses ocelots et ses émeraudes et des millions et des millions à dévorer.

Le sergent demanda :

— Pourquoi avez-vous pris ce verre d'eau de la carafe, Miss Marlow?

Estelle fut sur le point de sangloter de nouveau. Elle ne répondit pas de suite. Quand elle parla, ce fut sur un ton marqué de réserve et de dignité.

— Très bien, sergent Hurlstone. Vous continuez à douter. Vous ne me croyez pas. J'avais pris un sédatif avant de sortir de ma chambre. Le cachet était gros. C'est une habitude des pharmaciens français. Je suppose qu'ils veulent persuader au client qu'il en a pour son argent. C'est essentiel en France. Le cachet m'avait irrité la gorge et je pris un verre d'eau pour la calmer en entrant dans la chambre d'Ann.

— Mes doutes ou mes convictions sont à la base de mon travail. Ils sont impersonnels. Sans eux, je ne vous serais d'aucun secours.

Estelle se leva.

— J'aurais dû m'en rendre compte. Avec votre permission, je vais me retirer, sergent Hurlstone.

Le sergent Hurlstone se leva, lui aussi, avec précaution, à cause du chat. Il dit que si Estelle voulait aller au lit il ne demandait pas mieux et il lui souhaita bonne nuit.

Estelle fit le geste d'aller embrasser Ann et s'arrêta. « Vous n'en avez pas envie, semblait-elle dire. » Ann se leva aussi. Impulsivement, elle posa un baiser sur la joue pâle d'Estelle.

Les larmes vinrent encore aux yeux de celle-ci et il lui fallut une seconde ou deux pour reprendre le contrôle de sa voix.

— L'orage est fini, Ann. J'ai vu de ma fenêtre une éclaircie dans le ciel. On distinguait trois étoiles du côté de l'Ouest. Cela signifie la fin. Les avions sont à vos ordres. Vous pouvez vous soustraire quand vous voudrez aux dangers de cette maison infortunée. Il y a des arrangements avec les autorités pour les vols civils, aller et retour de Black Tor. Il ne faut qu'une heure pour les formalités.

— Je reste ici, Estelle.

Estelle respira tranquillement. Elle dit sans regarder Ann :

— Les appareils sont tout à fait sûrs, ma chère.

— Ce n'est pas cela que je veux dire.

— Il m'est difficile, placée comme je suis, d'apprécier. Merci, Ann, de m'avoir embrassée. Un jour viendra où j'aurai votre confiance. Nous serons amies.

Estelle se retira là-dessus, petit paquet de velours rose qui n'était ni drôle ni ridicule. Il y avait en elle trop de vraie dignité.

— Il se fait tard, dit le sergent Hurlstone. Nous devrions maintenant aller nous coucher.

— Je ne pourrai pas dormir.

— Vous dormirez parfaitement bien, Miss Marlow. Je passerai la nuit dans votre salon.

XXV

Certaines situations ne peuvent pas se prolonger trop longtemps. Il se creuse, en pareil cas, des trous sur lesquels il n'est plus possible de jeter un pont. Bill l'avait décidément abandonnée, sinon il aurait téléphoné. Ann ignorait son numéro de téléphone en dehors de l'hôtel de Washington où il habitait. Il semblait improbable qu'il y fût encore.

Le sergent Hurlstone attendit pendant qu'elle entrait dans la

petite pièce pour téléphoner. Le préposé de nuit à l'hôtel de Washington répondit que Mr. Forrest avait pris congé tard dans l'après-midi.

Il eut, dans la voix, une nuance de recul à l'idée qu'il aurait pu donner l'adresse d'un membre de l'armée active même s'il l'avait sue.

Ann ne s'inquiéta pas. Elle doutait que l'effort de guerre fut compromis si elle savait dans quel camp ou dans quelle baraque pourrait se trouver Bill. Quoiqu'à la vérité elle ne sut pas si elle pourrait l'appeler au milieu de la nuit, entouré qu'il devait être, de tout un chœur de camarades.

Elle téléphona chez Fanny. Glorious la femme de chambre noire lui indiqua River Club. Elle appela River Club et, au bout d'un moment, la voix de Fanny retentit à ses oreilles.

— Hello, ma chère, quoi de neuf? On ne parle que de vous. Le prince Oublevick désire vous épouser. C'est ce grand type mince avec trois balafres de sabre et ces yeux larmoyants à l'espagnole. Désirez-vous que je l'appelle? Il est là, dehors, sur le balcon à croquer un sandwich.

— Non. Je retiens seulement son nom. Je voulais vous demander si vous saviez comment je pourrai joindre Bill.

— Oh! — Elle parut surprise : — Alors Bill ne vous a pas téléphoné?

— Non.

— C'est honteux. Il m'a téléphoné à moi cet après-midi.

— Sa voix monta de ton. Prenez Oublevick. Il a perdu des châteaux en Bavière; je crois que c'est en Bavière, mais il y a des souvenirs étonnants à leur sujet. Des Gobelins, toutes espèces de choses. Il vous faut, au moins, le titre de princesse pour aller avec tout cet argent. Sérieusement, ma chère, je ne sais où vous pourrez trouver Bill.

— A-t-il dit quelque chose à mon sujet quand il vous a téléphoné?

— Il a demandé si je pensais que tout allait bien pour vous et je lui ai dit que votre voix avait résonné de façon virile et, alors, ma chère, il a simplement dit : merci et a raccroché. Vous pouvez aussi bien vous le figurer. J'entendais presque son souffle. Vous n'allez pas le rappeler?

— Si.

— Alors, vous êtes vraiment bonne. Mon Dieu, vous n'allez pas refuser le flot d'or des Marlow.

— Certainement, non.

— Vous m'aviez fait peur. Dites donc, ma chère, il y a cette boutique de rhum à Washington où on allait vider un verre de temps en temps et qui est un rendez-vous pour les marins. Ça

s'appelle Fricka — non Freska. Je vous donne ce re seignement pour ce qu'il vaut.

— Merci, Fanny. Je vais essayer.

Ann prit congé. C'était méritoire de la part de Fanny de ne rien demander sur ce qui se passait. Sa vie se passait à courir après les nouvelles avant qu'elles fussent imprimées. Elle en aurait oublié de boire et le manger. Ann se mit en communication avec Freska et la voix qui lui répondit avait un fort accent arabe.

— Voudriez-vous voir, demanda Ann, si Mr. Bill Forrest est là?

— Oui, oui, il est ici. Très heureux. Il fait beaucoup de bruit.

— Demandez-lui de venir au téléphone, s'il vous plait.

Une pause assez longue. « Il a deviné que c'était moi, décida Ann. Il est probablement devant une bouteille de champagne. Noyant se chagrins et ses raidissant dans la vieille attitude énergique des Forrest. »

— Il demande, reprit la voix, qui vous êtes et ce que vous voulez.

— Dites lui que je suis sa tante qui se meurt.

— Attendez.

— Hello, Ann, intervint brusquement la voix de Bill. — (La voix la plus suffisante que j'ai entendue de ma vie, pensa Ann), j'ai appelé Fanny et elle m'a dit que vous alliez très bien.

— C'est ce qu'elle vient de me dire. Et vous comment allez-vous, Bill?

— Je suis en pleine forme.

— Ne vous vantez pas. Je voulais vous rappeler la date de vendredi et vous dire que je serai en ville.

— Oh! je regrette. Je suis sur le point du départ. On m'a donné seulement jusqu'à demain pour régler quelques affaires au bureau. Dites donc, Ann, ne faites pas attention à cette blague que je vous ai faite. Vous l'avez sans doute déjà oubliée. Au sujet de la fleur d'oranger, pour vendredi. Vous savez comme nous aimons plaisanter.

— Oh! ne vous désolez pas pour cela, Bill. Je ne veux pas vous contraindre.

— Me contraindre.

— Naturellement, vous devez penser à votre carrière dans l'armée. Une tâche...

— Quelle tâche?

— Oh! je sais; je m'entends. Ann s'efforça de faire entendre un soupir à travers le fil. Ele s'appliqua à faire passer dans sa voix sinon tout à fait un trémolo du moins une note d'angoisse. — Et, de toutes façons, je ne puis supporter que vous partiez en campagne comme un veuf.

— Un veuf? Au nom du ciel, que signifie...

— Ils ont versé du poison dans mon verre, il y a deux heures. Du pyrogallol pour être axect. Une gorgée donne de la cyanose et des frissons, suivis de la mort. C'est probablement un reste de la dose dont on s'est servi pour tuer Mr. Marlow. Ann mit de côté le trémolo et dit du ton le plus froid : La prochaine fois, ils trouveront quelque chose de nouveau.

— Ann... Ann!

Ce fut Ann cette fois qui coupa la communication.

Elle appela le préposé au téléphone de Black Tor et lui donna l'ordre de ne répondre à aucun coup de téléphone de Washington jusqu'au lendemain matin. Elle rejoignit, ensuite, le sergent Hurlstone.

Elle dit : — Il a joué avec moi les grandes coquettes.

Un léger sourire éclaira la figure de granit du sergent Hurlstone tandis qu'ils se dirigeaient vers l'ascenseur.

— Est-ce que votre nouvelle fortune y est pour quelque chose?

— Oui.

— Je me rends compte de ses sentiments.

— Vous me rendez malade, vous autres hommes, vous tous.

— Mais non.

— Je crois que je vais devenir une princesse. Princesse Oublevick. J'achèterai une tiare et je ferai fondre des perles dans mon champagne.

— Vous prenez mal la chose.

— Est-ce que vous prenez ce chat avec vous?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est? Voyons.

— Oh! j'aime les chats.

— Soit, sergent Hurlstone.

Le sergent Hurlstone pressa le bouton nº 3.

— Il est dans l'armée?

— Tout frais engagé dans la marine.

— Je vais y entrer le mois prochain.

— Il ne me reste plus qu'à entrer à la Croix Rouge.

— Il ne se passera pas longtemps avant que vous ayiez de la besogne.

Ils entrèrent dans le salon de l'appartement d'Ann.

La pièce était éclairée et ils trouvèrent Estelle assise devant le feu qu'on venait de rallumer.

— J'ai pris la liberté de venir, Ann, dit Estelle. Je sens que je ne pourrai pas dormir sans avoir essayé un peu d'effacer les soupçons que vous pouvez avoir sur moi. Je suis heureuse, sergent Hurlstone, que vous soyiez là, vous aussi. Vous voulez bien, Ann?

— J'en suis trop heureuse, Estelle.

Le sergent Hurlstone attendit qu'Ann se fut assise et s'installa ensuite avec le chat noir dans un fauteuil. Il l'écouta avec un intérêt poli, mais sans rien manifester et ses yeux gris restaient fixés, derrière Estelle, sur le bureau d'Adam.

— C'est au sujet de Ludwig, dit Estelle. Je ne vois pas de raison pour ne pas le dire. Il ne mérite pas qu'on s'arrête aux règles de l'hospitalité et, certainement, il n'est pas sympathique. Vous devez comprendre cela, Ann. J'ai souvent pensé à la mort d'Alice pendant mes années à Paris et j'en suis venue finalement à conclure que c'est Ludwig qui l'a tuée. Le temps et la distance m'ont ouvert des perspectives. Durant cette terrible période du procès, nous étions trop tendus, trop près du drame pour voir clair. A mon retour, j'ai dit à Justin que c'était Ludwig et je crois que je l'ai convaincu.

— Mais pourquoi, Estelle?

— Parce que Ludwig était toujours terriblement soigneux de sa santé. A la moindre chose, il avait recours à l'iodine. Un semblant de mal de gorge et en avant les gargarismes. Beaucoup d'athlètes et des gens très bien portants sont comme cela. N'est-ce pas, sergent Hurlstone.

— Oui. Athlétisme à part, je suis comme cela moi-même.

— Bon. Eh bien, un certain jour, parfaitement lugubre d'hiver, à Paris, je vis tout d'un coup combien il était bizarre que Ludwig soit allé se promener, si longtemps cet après-midi, sous l'orage.

— J'ai réfléchi aussi à cet alibi des habits mouillés, dit Ann.

— Ma chère, quand je me suis rappelée la peur qu'avait Ludwig des rhumes et le fait qu'il était censé être resté sous cette pluie torrentielle pendant deux heures, tout m'est devenu évident. Il n'est pas sorti du tout. Il a seulement annoncé qu'il sortait, mais il ne l'a fait qu'après avoir tué Alice. Alors, il est sorti une minute ou deux et est rentré ruisselant.

— Mais pourquoi Ludwig avait-il dit cela?

— Qu'il allait sortir sous l'orage? Par bravade. Il aimait à étonner. Tout le monde restait bien tranquille à la maison tandis qu'il allait braver la tempête.

— Ces sortes de bravades impressionnaient-elles Alice?

— Oui, beaucoup. Aussi prenait-il plaisir à se mettre par là au-dessus des autres. Surtout, quand il venait de boire. Ludwig est particulièrement mal commode quand il a trop bu. Je craignais beaucoup, ce jour-là, qu'il se laissât aller à une de ses scènes de violence. Les autres hommes ne s'en inquiétaient pas et se bornaient à le taquiner.

— Comment Alice avait-elle pris cela?

— J'y ai pensé à Paris. Je me demande si elle n'avait pas ri.

— Tout cela parait tiré d'un peu loin, Estelle.

— Il vous semble, n'est-ce pas, mais c'est que vous ne connaissez pas Ludwig.

— On ne saurait jamais aller chercher un motif trop loin, dit le sergent Hurlstone. Une femme dans une ferme, ici au Sud, a tué un voisin à propos d'une cafetière.

— Mais sérieusement, Estelle, dit Ann, vous ne pouvez pas croire que Ludwig aurait tué Alice simplement parce qu'elle avait ri à son sujet?

— Non, pas précisément, mais une petite étincelle peut provoquer une explosion de dynamite. Je prétends qu'une moquerie d'Alice peut très bien avoir été cette étincelle : Ludwig avait tellement bu avant et après le lunch que personne ne pouvait savoir comment il prendrait les choses. Il faut vous rappeler que Ludwig était passionnément épris d'Alice et je crois vraiment que cet amour était une véritable torture pour lui. Vous n'avez pas vu la salle de musique, je crois?

— Non.

— Alice y alla peu après que Ludwig eut annoncé à tous son intention de faire l'ascension du South Knoll. A Paris, j'ai eu la vision de Ludwig entrant dans la salle de musique dans le même costume qu'il avait à table, parfaitement sec. Un manteau n'aurait pas pu le préserver de ce torrent. J'ai imaginé la scène entre Ludwig et Alice : le rire exaspérant d'Alice, puis, son indignation et son mépris et toute l'ardeur amoureuse de Ludwig qui se changeait en une rage aveugle. Et, à la fin, Ludwig saisissant le poignard et frappant Alice.

Estelle se leva. Elle dit qu'elle ne voulait pas les déranger plus longtemps. Elle leur souhaita bonne nuit et s'en alla rapidement, fermant la porte derrière elle.

— Qu'en pensez-vous? demanda Ann.

Le sergent Hurlstone resta debout. Il plaça le chat sur le coussin du fauteuil.

— Elle a oublié la clef de toute l'affaire : le petit chien Chin.

Le sergent Hurlstone la laissa. Il fit le tour de la chambre, du salon, du cabinet de toilette et revint.

— Buvez l'eau du robinet si vous avez soif, dit-il. Vous pouvez aller au lit, maintenant.

Ann jeta un coup d'œil en arrière au moment de franchir le seuil de la chambre.

Il était allé droit au meuble d'Adam.

XXVI

C'était un réconfort de sentir le sergent Hurlstone si près d'elle dans le salon, assis au bureau d'Alice comme elle-même devant sa table de toilette. Ann se sentit disposée à dormir.

Ordinairement, elle lisait un peu après s'être couchée, mais elle n'en fit rien cette nuit. Elle éteignit la lampe et la chambre fut plongée dans l'obscurité, jusqu'au moment où le ciel rasséréné laissa filtrer un peu de clarté à travers les volets.

Elle restait étendue, les yeux ouverts, décidément trop préoccupée pour dormir. Que lui avait apporté ce soudain passage d'une condition obscure à la notoriété et à la fortune? Elle n'avait jusqu'alors jamais manqué de rien. Elle avait eu plus que sa part de bonheur avec peu de chagrin.

Peut-être, après tout, cette brusque plongée dans une atmosphère de violence et de craintes mortelles ne serait-elle que passagère. Elle aboutirait à des eaux plus tranquilles. Mais à quoi?

Que désirait-elle? Devenir une femme d'affaires comme Fanny? Elle se dit que non. Non, des femmes, comme Fanny, avaient tout et n'avaient rien. Elles se donnaient énormément de mal pour quelque chimère qui leur échappait toujours. Elles étaient au centre de la vie et ne vivaient pas vraiment. Elles étaient entourées de luxe et célèbres et quelques-unes même rencontraient l'amour. Mais elles n'avaient pas le temps de jouir de rien.

Peut-être, n'y avait-il pas de solution satisfaisante, se dit-elle. Pas seulement pour l'héritière des Marlow, mais pour personne. Peut-être, l'âge apporterait-il la seule solution. Une vie agitée et affairée peut être intéressante, mais à la condition de s'en évader le plus tôt possible. Peut-être, alors pourrait-on trouver la paix et le bonheur.

Ah! si elle avait une famille! Si elle avait Bill! Et, soudain, dans la quasi-obscurité, il lui vint à l'esprit ce qu'il fallait faire au sujet de Bill. Elle bénit cette inspiration. Clarence Harlan pouvait lui venir en aide. Il n'était pas trop tard pour lui parler. Il venait à peine de se retirer lui aussi.

Elle saisit le téléphone sur sa table de nuit et demanda Harlan.

— Ici, Ann, dit-elle, je m'excuse de vous déranger à cette heure.

— Mais, au contraire. Que puis-je pour vous?

— C'est au sujet de Bill.

— Vous dressez votre plan de campagne?

— Oui, vous m'avez dit que vous aviez fait des recherches sur sa famille.

— Oui, pratiquement jusqu'aux Pharaons. Pas un seul pirate. Pas un seul voleur de chevaux. Personne de pendu. La plus belle collection de caractères énergiques que j'ai rencontrée.

— Je ne me soucie pas de voleurs de chevaux. Je souhaite des militaires. Sûrement, ils sont allés à la guerre.

— Si ma splendide mémoire me sert, c'est en effet leur cas. Quelle guerre voulez-vous?

— Toutes, s'il vous plaît.

Harlan lui donna détails sur détails sans oublier la ligne féminine à laquelle Ann s'intéressa par surcroît. A la fin, elle le remercia avec une chaleur qu'Harlan dut sentir au bout du fil et lui souhaita bonne nuit.

Elle ferma les yeux et s'endormit.

La chambre commençait à s'éclairer légèrement des lueurs de l'aube quand elle s'éveilla. Il devait être vers les quatre ou cinq heures du matin. Comme tout était calme. Elle endossa un négligé et ouvrit la porte du salon.

Le Sergent Hurlstone n'était plus là. Ni le chat. Qu'en était-il au juste de ce chat? Elle ne comprenait rien à l'attention continue dont il était l'objet. Certainement, une caresse et un petit mot d'amitié auraient suffi, sans aller jusqu'à promener tendrement cet animal dans toute la maison.

Le sergent avait laissé sur le bureau d'Adam, une lampe allumée dont la lumière était dirigée sur une feuille de papier placée en évidence. Son écriture était aussi énergique que clairement lisible.

J'ai certaines choses à faire tout de suite et n'ai, sous la main, personne à qui je puisse vous confier. Je ne veux pas vous éveiller car vous aurez besoin de toute votre force pour demain. Je fermerai la porte du dehors et passerai la clef sous le seuil. Je ne tarderai pas longtemps. Ne bougez pas jusqu'à mon retour.

5 *h.* 27 *James Hurlstone, sergent.*

Il était plus tard qu'Ann l'avait cru. Elle regarda sa montre : six heures moins vingt, donc le Sergent Hurlstone était sorti depuis un quart d'heure. Elle ramassa la clef et la mit dans la serrure.

Le feu s'était éteint. Une lueur grisâtre venait de l'extérieur. Ann s'approcha d'une fenêtre et regarda au dehors à travers un voile de brouillard où se distinguaient vaguement les arbres les plus proches. Un sentiment de découragement s'empara d'elle et, de nouveau, elle retomba dans ses craintes. Elle éprouva le besoin de s'habiller le plus rapidement possible pour être prête à toute éventualité.

Elle achevait de se coiffer quand le téléphone intérieur retentit. « Sûrement, pensa-t-elle, ce devait être le Sergent Hurlstone, annonçant avec calme quelque nouvelle horreur. » Mais ce fut la voix de Washburn :

— Je regrette de vous déranger de si grand matin, Miss Marlow.

— Qu'y a-t-il, Washburn?

— On téléphone de l'aéroport qu'un appareil vient d'atterrir en se brisant. Ni le pilote, ni Mr. William Forrest ne sont blessés et Mr. Forrest insiste pour qu'on le conduise à la maison. Il veut vous voir immédiatement. La situation est un peu particulière car Mr. Forrest est au service de la Marine des États-Unis et il nous menace des plus graves conséquences si l'on ne satisfait pas à son désir. C'est si embarrassant et irrégulier que j'ai pris la liberté de vous déranger.

Ann, instantanément, se sentit monter comme une bouteille de champagne.

— Qu'est-ce que vous avez comme voiture, Washburn?

— Il y a la victoria qui vous a amenée, un petit landau, un surrey, une barouche.

— La barouche est-elle garnie de peluche?

— C'est-à-dire oui, je crois.

— Alors qu'on l'envoie à Mr. Forrest.

— Je vais donner des instructions immédiatement.

— Merci, je serai dans le hall.

XXVII

Ann ne pensa plus qu'à Bill, à tout ce qu'il signifiait pour elle et à quel point l'existence lui serait insupportable sans lui.

Elle s'applaudit d'en avoir fini avec sa coiffure car elle était pressée de prendre possession de l'arène avant que la victime y entrât. Un moment d'intense indécision; puis, elle choisit une robe blanche d'organdi. Elle l'avait achetée récemment, une robe d'apparence toute simple, mais à qui les élégances d'il y a vingt ans, subtilement croquées, donnaient un charme secret et irrésistible.

Ann ouvrit la porte du salon et passa dans le hall que les fenêtres à meneaux éclairaient vaguement. La tête uniquement pleine de Bill, elle ne pensa pas à l'ascenseur et descendit les escaliers de marbre.

Les marches s'arrêtaient à l'étage au-dessous et, devant elle, s'étendait un corridor semblable à celui du dessus. Elle aperçut

à l'extrémité, l'amorce somptueusement décorée d'un autre escalier.

Ce corridor était également éclairé par d'identiques fenêtres d'où émanait une lumière tamisée qui donnait un aspect éthéré aux quelques meubles qui le garnissaient et aux sombres tableaux de l'école flamande accrochés aux murs.

Ann avait déjà fait quelques pas lorsqu'une pensée lui vint brusquement. Elle était au second étage.

La salle de musique était à cet étage. C'était là qu'Alice avait été tuée.

Ann eut une forte envie de courir, de courir rapidement pour échapper à cette atmosphère irréelle et troublante. Elle fit un effort sur elle-même et avança doucement pour gagner le palier à l'extrémité.

Au milieu du trajet, elle trouva, à sa gauche, une pièce flanquée de deux alcôves profondes. C'était un grand salon très beau et elle s'arrêta sur le seuil pour le regarder.

Le piano était là. Les étagères aussi. N'était-ce pas ce qu'avait dit Harlan? Et des médailles, des livres, des armes anciennes. C'était l'une de ces armes que le meurtrier, dans une crise de folie, avait saisie pour la plonger dans le cœur de la malheureuse femme. A une des extrémités de ce grand salon, se trouvait le grand orgue. De grands rideaux de damas, couleur de pêche, pendaient devant les hautes fenêtres. Les murs étaient tapissés de soie pêche.

Alice! l'étrangère tragique qui avait été sa mère.

Un flot de sympathie pour cette étrangère assassinée envahit Ann qui, soudain, fondit en larmes. Son amour n'était pas moins fort pour avoir jailli si tard. Les larmes l'aveuglaient. Elle alla jusqu'au piano et posa les doigts sur les touches où la main de sa mère s'était posée, sans se soucier des sons gémissants et plaintifs de l'instrument désaccordé.

— Alice!

L'esprit d'Ann était si tendu vers elle, qu'elle n'éprouva aucun étonnement à entendre prononcer ce nom. Elle se retourna lentement pour se trouver en face de Ludwig qui s'était doucement avancé près d'elle. Sa figure était bouleversée, il semblait ne pouvoir croire à ce qu'il voyait.

« Il lui sembla avoir vu un fantôme, pensa Ann. Il me prend pour Alice ou son ombre à cause de cette robe, de l'éclairage incertain, de ma ressemblance avec ma mère. Elle doit lui être apparue comme il me voit maintenant. »

Une folle terreur s'empara d'elle. Elle éprouvait le besoin de crier, de s'enfuir.

Ludwig s'approcha de plus près. Une forte odeur d'alcool la saisit à la gorge. Il portait encore son habit de soirée et son plastron

tout taché témoignait de l'orgie de boisson à laquelle il s'était livré. Mais il était encore capable de déployer, à ce moment, une force physique énorme avec ses bras puissants et ses doigts crispés et raidis par le saisissement.

« Ludwig est terrible, ma chérie, quand il a trop bu » Estelle venait de le lui dire, à elle et au sergent Hurlstone. « Personne ne sait alors comment il prend les choses. »

Ann avait un peu repris son sang-froid. Elle tenta de dire raisonnablement :

— C'est cette robe que je porte, Ludwig. Je suis Ann. Alice est morte.

Il la regarda attentivement avec l'entêtement de l'ivrogne soupçonnant quelque piège. Les fumées de l'alcool allaient et venaient dans sa tête.

— Que faites-vous ici, alors? dit-il.

— Je me suis arrêtée en descendant au hall.

— A cette heure du matin?

— Un de mes amis arrive en avion, Bill Forrest.

— Vous mentez.

— Laissez-moi, Ludwig; je vous en prie.

— Non.

Elle faisait des efforts désespérés pour maîtriser son tremblement, pour s'empêcher de claquer des dents. Crier était la pire chose qu'elle put faire et elle sentait le cri sur le point de lui échapper. Il n'y avait pas une chance sur mille pour que quelqu'un l'entendît, et personne ne pourrait arriver à temps. Les doigts crispés de Ludwig étaient toujours tendus vers elle. Un cri violent achèverait de le mettre hors de lui.

— Que voulez-vous donc alors, Ludwig?

— Je veux savoir ce que vous faites ici. Je ne puis plus supporter d'ignobles mensonges. Vous croyez que je suis un meurtrier. Ce n'est pas vrai. Je suis un malheureux, fidèle et misérable. Toutes les fois que je viens dans cette maison, je passe des heures ici pendant la nuit.

La voix de Ludwig devenait de plus en plus pâteuse, presque inintelligible. Il parlait au hasard et comme les mots lui venaient.

— Il y a quelque chose de caché dans cette pièce. Je n'ai jamais pu le trouver. Le meurtrier le cherche. Toute la nuit dernière, je me suis caché dans cette alcôve et je l'ai guetté. Je l'ai entendu venir, juste un instant, avant que vous n'arriviez Il n'a pas pu sortir, il est là avec nous. Mais nous ne pouvons pas le voir.

— Il n'y a personne ici, Ludwig, rien que vous et moi.

Ludwig se concentra un moment sur cette réponse. Ses yeux injectés de sang firent lentement le tour du grand salon. Il tibuba, un moment, sur ses pieds, impatient de combattre cet assassin

qui se trouvait maintenant miraculeusement pourvu du don d'invisibilité. Ses doigts étaient toujours légèrement crispés.

— Vous l'avez laissé partir.

— Non, Ludwig.

— Le dos blanc, Alice. Sa figure se décomposa, le sang lui monta à la tête. — Vous êtes Alice?

Il étouffa sa protestation en la serrant contre sa puissante poirine. Il saisit sa figure et la couvrit de baisers. Il murmurait d'une voix entrecoupée : — J'ai attendu cela, ma bien-aimée. Je l'ai attendu des années.

De rage et de dégoût, elle lui enfonça ses ongles dans la joue. Ludwig fut surpris, il desserra son étreinte et resta un moment à la regarder d'un air stupide. Il porta machinalement sa main à sa joue pour étancher le sang. Il dit d'un ton furieux :

— Vous m'avez griffé.

L'ivresse lui remonta à la tête et il la projeta violemment contre le piano. Ann heurta le clavier et tomba sur le parquet.

Ludwig tourna le dos et sortit à pas pesants.

Il ferma la porte.

Il était six heures du matin.

XXVIII

Six heures du matin. Le pilote jeta un regard de mépris sur les voitures.

— Partez, dit-il. Je reste ici pendant qu'ils font leur boulot.

Bill suivit le cocher qui s'équipait. Il prit son fouet, ses bottes, sa cocarde rien ne manquait. Il sortit la barouche. Le strapontin, devant le siège du fond, était baissé.

La peluche était soyeuse et le vernis brillait. La jument était superbe dans son harnachement de satin marron.

Bill monta et s'assit.

Le cocher grimpa sur son siège. La jument prit le départ.

La barouche roulait.

XXIX

Six heures du matin.

— Il n'y a donc personne ici? demanda Ludwig dans le hall vide.

Il arriva, non sans peine, à poser son doigt sur le bouton de la sonnette. Il était, il le sentait, sérieusement ivre. Et il s'était mal conduit. Quelle honte pour un gentleman d'avoir ainsi brutalisé Ann! Mais qu'importait de nos jours? Qui s'inquiétait de chevalerie? On aurait trop à faire s'il fallait s'occuper de toutes les femmes qui se trouvent mal. Car quelqu'un était entré dans la salle de musique juste avant elle. Un esprit, rien moins, qui jouait à cache-cache.

Il avait envie de pleurer. Personne ne l'aimait. Personne ne l'aimait réellement assez pour le consoler tendrement quand il souffrait. Les écorchures de sa joue commençaient à lui faire mal. Au diable! Ann, qu'elle reste par terre devant son piano, qu'elle danse la farandole avec l'esprit. Il voulait de l'iodine. Il voulait boire un verre. Il voulait un tas de choses.

— Vous avez sonné, Mr. Appleby?

— Je crois que oui.

Washburn contempla le doigt de Ludwig.

— Je crois que vous sonnez encore, Monsieur.

— Oui, je sonne. Il me faut un tas de choses.

— Oui?

— Je veux de l'iodine. Je veux une carafe de whisky et je veux Mr. Harlan.

— Très bien, Monsieur.

— Téléphonez, d'abord, à Mr. Harlan. Éveillez-le. Amenez-le ici.

Washburn, impassible, alla au téléphone.

— Eh bien? demanda Ludwig.

— J'appelle sa chambre, Mr. Appleby.

— Continuez.

Un moment passa.

Ludwig, tout douement, s'avança vers le sofa et s'étendit.

— Eh bien? répéta-t-il.

— Mr. Harlan ne répond pas.

— Appelez encore.

Le sofa était un meuble de Know revêtu de damas jaune et moelleusement rembourré de duvet d'oie. Ludwig y empila les coussins. Tout lui manquait mais, au moins, le sofa lui montrait de l'affection. Comme il le recevait tendrement!

— Mais que diable fait-il? demanda-t-il.

— Il ne répond toujours pas, Monsieur.

— Essayez encore une fois.

Le désir de Ludwig de voir Harlan était alcooliquement vague. Il y avait pourtant, au fond, une idée. Justin était mort et il venait de jeter Ann au pied de son piano. Allait-elle passer là-dessus? Non. Estelle le détestait. Elle le croyait l'assassin et

aurait voulu le voir pendre. Il devait y avoir quelque chose à faire avec Harlan.

— Je regrette, Monsieur, mais Mr. Harlan ne répond toujours pas. Dois-je monter le voir?

— Oui, mais portez-moi d'abord de l'iodine et le whisky avec de la glace et un siphon.

— Certainement, Monsieur.

Washburn se dirigea vers la porte de service.

— Et, ajouta Ludwig, un verre.

XXX

Six heures du matin. — Le laboratoire à Black Tor se trouvait dans un bâtiment séparé, à cinq minutes environ de la maison.

C'était une grande salle qui, sous la direction du Dr. Johnson, avait été munie, aux frais de Marlow, de tous les perfectionnements modernes et pouvait supporter n'importe quelle comparaison avec n'importe quel laboratoire.

En pleine lumière, sur une table éclatante de blancheur, le chat noir avait été déposé. Il était franchement mécontent. Il bâillait de la façon la plus maussade tout en étendant ses pattes de satin noir. Sa forme sombre se détachait de façon impressionnante sur la blancheur étincelante de la table.

L'expert médical, Bedmann, contemplait le sergent Hurstone avec étonnement :

— Je ne comprends pas pourquoi vous m'avez fait lever si matin, dit-il. Je n'ai rien du tout à voir avec ce chat.

Le sergent Hurlstone demeura impénétrable.

— Avez-vous fait toutes les vérifications utiles, Docteur?

— Oui, en ce qui concerne les questions que vous m'avez posées.

— Avez-vous besoin de vos notes?

— Non, pourquoi?

— Vous aurez à déposer en détail au procès de Mr. Marlow et aussi ce qui concerne la carafe d'eau de Miss Ann Marlow. Lorsque je vous ai apporté cette carafe, la nuit dernière, vous et le Dr Johnson, étiez en train de terminer l'autopsie de Mr. Marlow. Le cadavre était, sur cette table, dans ce coin. Est-ce exact?

— Certainement.

— Ne vous impatientez pas, Docteur. Je m'efforce de rappeler exactement vos souvenirs.

— Je ne suis pas impatient. Je ne comprends pas.

— Vous comprendrez. J'ai posé la carafe sur cette petite table qui occupe le milieu du mur. Je demandai qu'aucun de vous n'y touchât pour préserver les empreintes digitales qui pouvaient s'y trouver et que vous vous serviez d'une seringue pour retirer l'eau dont vous aviez besoin pour l'expertiser. Vous vous rappelez tout cela?

— Oui.

— Le Dr Johnson se mit alors en devoir de rassembler le matériel nécessaire pour l'étude des divers poisons pendant que vous continuiez l'autopsie et que je lui donnais des explications sur les circonstances qui avaient éveillé les soupçons de Miss Ann Marlow. Vous vous souvenez que j'ai parlé d'un petit bruit métallique, de l'entrée de Miss Estelle Marlow dans le cabinet de toilette et de la remarque faite ensuite par Miss Ann que le verre avait servi.

— Où voulez-vous en venir Sergent?

— Vous le verrez bientôt. A ce moment, tous les ingrédients nécessaires pour déceler la présence du pyrogallol étaient prêts, puisque le Dr Johnson et vous, êtiez d'accord que c'était très probablement ce poison qui avait causé la mort de Mr. Marlow. Je suis dans le vrai?

— Vous l'êtez.

— Alors, vous laissâtes le cadavre de côté pour examiner l'eau de la carafe.

— Je l'ai fait et elle contenait assez de pyrogallol pour qu'une seule gorgée fut fatale. Qu'est-ce qui vous a mis dans la tête que ce chat en avait pris?

— Le fait qu'avant d'apporter la carafe ici, j'ai forcé le chat à avaler quelque chose comme deux cuillerées de cette eau.

— Alors, il devrait être mort depuis six heures.

— Il est en parfaite santé.

Le Dr Bedmann parut profondément surpris.

— La carafe a-t-elle été, tout le temps, en votre possession jusqu'au moment où vous l'avez apportée ici? Personne n'a-t-il pu s'en approcher?

— Je l'ai gardée sous mes yeux l'instant où je l'ai prise sur la table de Miss Ann Marlow. *L'eau était pure, Docteur, au moment où j'ai posé la carafe sur cette table.*

— Il le faut bien, sans cela le chat serait mort. Voilà qui est confondant et je ne trouve aucune explication. Pourquoi, au nom du ciel, le Dr Johnson aurait-il introduit volontairement une solution de pyrogallol dans une carafe d'eau pure? Ce n'est certainement ni vous ni moi qui l'avons fait. Et il n'y avait personne autre que Johnson.

— Oui, le Dr Johnson l'a fait. La solution de pyrogallol était à la portée de sa main. Il s'en était servi pour tuer Marlow. Rappelez-vous : il venait de m'entendre parler des soupçons de Miss Ann à propos de la carafe. Il s'était rendu compte, que si l'on trouvait du poison dans l'eau, Miss Estelle Marlow serait certainement accusée.

— Quelle présence d'esprit!

— Le Dr Johnson en a fourni d'autres preuves. C'était une chance qui lui tombait du ciel de pouvoir impliquer Miss Estelle Marlow comme suspecte numéro 1 dans la mort de Justin Marlow. Il a introduit le pyrogallol dans la carafe pendant que vous et moi causions à côté du cadavre. Il était tout à fait sûr qu'on prendrait pour accordé que le pyrogallol avait été versé pendant que la carafe était en haut chez Miss Ann Marlow. Il en était certain parce qu'il ignorait que je m'étais assuré une contre-épreuve immédiate en forçant le chat à ingurgiter une certaine quantité d'eau pendant le temps où la carafe est restée en ma possession. Voilà ce qui le condamne.

— Au sujet de Marlow aussi?

— Sur tout.

— Assumez-vous le risque de l'accuser sur cette seule affaire de la carafe?

— Non. Il y a plus que cela. Un petit chien appelé Chin. Un bureau d'Adam. Une lettre à Boston. Voulez-vous venir avec moi?

— Pourquoi faire?

— Pour l'arrêter.

XXXI

Six heures quarante du matin. Bill descendit de sa barouche.

Il commençait à se juger ridicule, non pas à cause de la barouche, mais de son équipée à Black Tor. La voix de cet intendant dans le téléphone n'avait rien eu qui indiquât qu'Ann fut en péril et le cocher n'avait rien de sinistre, ni la jument.

Que voulait dire Ann avec cette idée de veuvage, son évocation pathétique de pyrogallol et ses craintes sur quelque chose de nouveau qu'on préparait contre elle? Et elle avait coupé la communication.

Très bien. Il était dupe. Elle l'avait attiré ici par ruse. Il allait être froidement poli. « Non, je dois vous avoir mal compris, Ann, ma chère. Je regrette, une mauvaise transmission, n'est-ce pas? Et il y a toujours tant de tapage à Freska. Je suis venu seulement

parce que je souhaitais vous faire mes adieux avant de partir. » Il valait mieux ne rien ajouter. Un ton digne, réservé et simple.

— Peut-être se laisserait-il persuader de rester pour le breakfast (il avait une faim du diable), mais tout à fait sur le plan d'une invitation mondaine, un breakfast anglais, décida Bill. Quantité de plats d'argent chauffés. Œufs, kidneys, saucisses, hachis aux pommes de terre et grillades de porc.

Bill eut plaisir à constater que Washburn ressemblait à sa voix. Il le suivit à travers d'interminables corridors pour arriver enfin au hall.

— Miss Marlow a dit qu'elle vous recevrait ici, Mr. Forrest.

— Merci.

Washburn s'inclina et disparut.

Bill parcourut le hall. Il découvrit Ludwig au moment où Ludwig lui-même l'aperçut. Ludwig fut enchanté. Il contempla l'uniforme de Bill.

— Je ne puis pas marcher, dit-il. A peine si j'y vois. Je m'appelle Ludwig Appleby. Qui êtes-vous?

— Bill Forrest.

— C'est juste. Ann avait dit que vous arriviez. Je ne voulais pas la croire. Voulez-vous prendre un verre, Mr. Forrest?

— Merci, je veux bien.

— J'essaie d'ouvrir la bouteille. Je n'y arrive pas. Je suis saoul.

— Une belle idée.

— Oui, n'est-ce pas? Tenez, servez-vous vous-même.

Bill se servit.

— Comment va miss Marlow, Mr. Appleby.

— Ann? Très bien, très bien. Elle est en train de danser la farandole avec un esprit.

— Grand bien lui fasse. Est-ce qu'elle est restée debout toute la nuit?

— Non, c'est moi. Je guettais un assassin..

Ludwig ouvrit soudain de grands yeux à l'apparition d'un Washburn hors d'haleine qui se précipitait vers eux.

— Regardez! il court.

Washburn, très pâle, s'arrêta près du sofa.

— Messieurs, le sergent Hurlstone téléphone à l'instant de la maison du Dr Johnson. Il demande qu'on se mette immédiatement à la recherche de Miss Ann Marlow. Elle n'a pas répondu au téléphone dans sa chambre. Je vous prie de croire que c'est très grave. Le Dr Johnson n'est pas chez lui et le sergent Hurlstone a peur que le Dr veuille lui faire un mauvais parti. Le Sergent Hurlstone va arriver. — Wahsburn prit le temps de respirer et lança — le Dr Johnson est l'assassin cent pour cent.

Bill regarda les yeux ébahis de Ludwig. Leur expression ne lui plut pas.

— Appleby, dit-il brusquement. Vous savez où elle est. Qu'est-ce que vous voulez dire avec votre farandole et votre esprit?

— Avec quoi, Mr. Forrest?

— Où est Ann?

Ludwig repoussa violemment Bill.

— Vous avez dit Johnson, Washburn?

— Oui.

— Johnson est l'assassin?

— Oui.

— Pauvre Ann.

C'était trop. Ludwig perdit connaissance.

XXXII

Six heures quarante du matin. Le Dr Johnson était tapi, tendu et courbaturé dans les ténèbres.

Les grands tuyaux de seize pieds de l'orgue le cachaient dans leur ombre poussiéreuse. La petite porte qui le séparait de la salle de musique était soigneusement close.

Ann Marlow, il s'en rendait compte, l'avait suivi dans la salle de musique mais son attention s'était immédiatement portée sur le piano ce qui lui avait donné le temps de se dissimuler. Puis, il avait entendu un bruit assourdi de voix peu distinctes, mais la voix de l'homme était celle de Ludwig.

Puis, le silence.

Ils étaient partis, probablement, mais le Dr Johnson trouva plus sûr d'attendre un peu. Ses jambes le faisaient souffrir à cause de leur position incommode et il craignait d'être surpris dans cette posture ridicule. C'était extraordinaire comme le sens de la dignité avait grandi chez lui avec l'âge.

Extraordinaire aussi que, depuis vingt ans, année par année, il ait cherché cette maudite lettre et n'ait jamais pu la trouver.

Comme Ann ressemblait à Alice tout à l'heure quand elle était entrée. Bien plus que le jour précédent. Peut-être, la robe blanche à la mode d'il y a vingt ans en était cause.

Vraiment, elle lui avait rappelé exactement Alice quand Alice l'avait mis en face du contenu de la lettre. Alice n'était pas en blanc, c'est vrai, mais la coupe de la robe était la même.

Il avait bien compris, l'intelligence ne lui manquait pas, pourquoi sa mère avait écrit cette lettre à Alice.

Son père et sa mère avaient toujours été de stricts puritains et il avait toujours su que l'attaque d'apoplexie qui avait emporté son père lui était venue de la découverte de cette affaire avec Janette Maynew et de cette opération illégale qui avait entraîné sa mort.

Là-dessus, était survenue immédiatement cette fièvre cérébrale de sa mère, à la suite de la mort de son mari et elle avait écrit à Alice dans le seul moment de lucidité qu'elle avait eu avant de mourir.

Sa mère devait écrire cette lettre.

Elle avait dû considérer que c'était un devoir moral qu'elle ne pouvait pas écarter, bien qu'il entraînât la ruine de son fils. La famille d'Alice, les Charrings, s'était toujours confiée à eux, Alice allait avoir un enfant et avait confiance en lui. Sa mère avait raisonné ainsi.

Il se rappelait certaines des phrases qu'Alice lui avait citées, par exemple : « indigne de prendre place dans cette honorable et splendide profession à laquelle son père et son grand-père avaient consacré leurs existences ».

C'était pendant qu'elle citait cette phrase qu'Alice se tenait debout le dos contre la grille entourant le grand orgue, tandis que ses mains tenaient quelque chose derrière elle. Il avait cru sur le moment que c'était un mouchoir, mais ce pouvait bien être la lettre, c'est pourquoi il avait toujours cru que ses recherches devaient porter sur la salle de musique. Ensuite, lorsqu'elle s'était avancée vers le piano, elle n'avait plus rien dans les mains.

Il avait toujours pensé que ce mouvement d'Alice vers le piano avait déclanché l'issue fatale. C'était son congé, donné de haut. Même, à cette heure, il frémissait en se rappelant comment il l'avait suppliée de renoncer à son intention de le dénoncer.

« C'était son devoir, disait-elle. » Une dénonciation qui certainement le mettrait au ban de sa profession et l'exposait à des poursuites pour meurtre à la suite de l'opération illégale qui avait entraîné la mort de Janette.

Il n'avouerait jamais qu'il s'était roulé littéralement à ses pieds en la suppliant!

Alors, il avait osé mettre en avant son amour, car il l'avait bien aimée un peu, autant qu'il était capable d'aimer une autre que lui-même, oui, il avait osé cette triste chose.

Et ses mots : — Partez, je vous prie. Ne m'obligez pas à joindre le dégoût à la pitié.

Elle les lui avait lancés, ces mots, par dessus l'épaule, sans même se retourner. En réalité, elle n'avait pas pu supporter le

spectacle d'une telle abjection, mais il avait pris son geste pour le congé dédaigneux donné à un domestique, la vérité était qu'elle n'avait pas eu le cœur de le regarder. Alors le sang lui était monté à la tête et il l'avait tuée.

Et, en sortant, tant son amour-propre avait été prompt à se trouver une excuse, il avait évoqué cette phrase de Wilde, comme un palliatif pour atténuer l'horreur de son acte : « Car tous les hommes tuent l'objet de leur amour. »

Comment expliquer de telles choses, de tels impondérables devant des juges? A supposer qu'il soit jugé, ce qu'il se sentait certain d'éviter. Il ne lui fallait pas s'inquiéter. Il se sentait tout à fait tranquille dans ce bienheureux nirvana qu'il s'était créé, et qui l'enveloppait de plus en plus à mesure que les années s'ajoutaient aux années, dans la sécurité.

Il n'avait pas trouvé la lettre, donc personne ne la trouverait.

Alice (il le pensait parfois) pouvait bien l'avoir détruite avant de l'appeler dans la salle de musique. Dieu merci, elle l'avait convoqué par téléphone, ainsi personne que lui et elle, n'était au courant.

Certainement, la lettre n'était pas dans le tiroir de son bureau, où elle enfermait sa correspondance personnelle. Il y était allé et l'avait fouillé, tout de suite, après le meurtre.

Il était vrai que Frank Lawrence l'avait aperçu un instant, comme il sortait de la chambre d'Alice, mais, dans le trouble du moment, Frank n'y avait pas attaché d'importance. Le Dr Johnson avait alors couru à sa chambre (il était logé dans la maison, à ce moment) et s'était empressé de se débarrasser de sa blouse de chirurgien qui était tachée de sang. Il l'avait enfilée, au moment de répondre à l'appel téléphonique d'Alice par manière de plaisanterie, parce qu'il croyait qu'il s'agissait de soigner les pattes du petit chien, Chin.

Vite, il avait enfilé un veston noir et, par la suite, avait détruit la blouse accusatrice. Mais le souvenir de la rencontre fortuite de Lawrence continuait à le tracasser. Un simple imbécile, ce Lawrence, mais cette idée n'avait cessé de travailler le Dr Johnson, et, après un certain temps, il lui avait envoyé le pâté de foie gras à la ptomaïne qui l'avait débarrassé de lui.

Un homme habile pouvait tirer, de là, bien des conclusions, un homme comme le sergent Hurlstone, une fois sur la voie.

Certainement, si, par une extraordinaire malchance, il arrivait à trouver cette lettre, alors le sergent Hurlstone n'aurait pas de peine à tout reconstituer.

Le silence restait introublé.

Il se leva et entr'ouvrit la petite porte. Pas un bruit. Il l'ouvrit tout à fait et entra dans la salle de musique.

Puis il referma la petite porte soigneusement.

XXXIII

Six heures dix-huit. — Le Dr Johnson ne put comprendre ce qu'Ann faisait là.

Elle était assise par terre, le dos appuyé contre le piano. Elle tenait une de ses chevilles dans sa main, comme si elle la frictionnait. Il pensa qu'elle s'était évanouie et venait de revenir à elle. Ses yeux grands ouverts le regardaient avec frayeur. Oui, sûrement, elle avait peur. Il lui adressa un sourire rassurant.

Mais le sourire mourut bientôt sur ses lèvres, car que lui dire? Assurément pas qu'il était venu pour examiner les gros tuyaux de l'orgue. C'était terriblement embarrassant, maintenant qu'il y pensait. Il ne souhaitait pas la tuer; chose singulière, en dépit de tous ses autres crimes, il se révoltait à cette idée. Peut-être, parce que c'était lui qui lui avait sauvé la vie et l'avait fait entrer dans ce monde après la mort d'Alice.

Oui, ce devait être cela. Mais il fallait bien faire quelque chose pour expliquer son apparition. Peut-être, oui, peut-être ne savait-elle rien au sujet de la structure des grandes orgues. La petite porte pouvait ne signifier pour elle rien de plus qu'une porte de communication avec une autre pièce.

— Qu'est-t-il arrivé, Miss Marlow?

— Mais je vais très bien, Docteur.

— Laissez-moi vous aider.

Sa voix s'arrêta.

— Non, s'il vous plaît.

Ann se releva prestement et se dressa devant lui, le dos contre le piano.

— Je prends la liberté de venir quelquefois ici, de bonne heure, le matin. J'ai un modeste talent pour le piano. Je m'amuse à l'essayer.

— Oui, Docteur.

— Vous tremblez?

— Non, vraiment, je me sens très bien.

Ann ignorait tout de la structure des grandes orgues; ainsi, le prétexte du Dr Johnson pouvait paraître plausible. Et Ludwig, après tout, était tout à fait ivre. Mais quelque chose ne sonnait pas juste. Il y avait un je ne sais quoi dans l'attitude du Dr Johnson — quelque chose d'indéfinissable qui donnait une impression de bizarrerie et de menace sourde. Cela perçait furtivement sous

son aspect engageant. Mais imaginer qu'un docteur — les docteurs — des hommes en blanc — en blanc!

— Docteur, portez-vous toujours ces... ces blouses comment appelez-vous cela? On les voit sur les chirurgiens au cinéma.

Le sourire du Dr Johnson s'effaça.

— Très rarement, Miss Marlow.

— Mais vous en avez porté?

— Pourquoi?

Folle demande. Il savait bien ce qu'elle voulait dire. Il s'était rendu compte qu'Ann s'était retenue de pousser un cri. Certainement, elle avait vu plus clair que tous les autres au sujet de la déclaration presque oubliée de Ludwig sur le dos blanc aperçu à travers la fenêtre, ce vêtement qui n'était ni une chemise, ni une robe, ni un manteau. Jerry Abbott aussi; c'est pourquoi il avait dû manigancer l'accident de chasse pour s'en débarrasser; car, un matin, Abbott, l'ayant trouvé dans son laboratoire, avait dit, en plaisantant, que c'était là le dos blanc de Ludwig. Il n'avait jamais plus revêtu de blouse depuis lors.

Ludwig, avec son témoignage, était resté indemne jusqu'à présent. Le Dr Johnson avait ses raisons de le ménager. Non seulement Ludwig était un bon suspect sur lequel l'imagination d'Estelle trouvait à s'exercer, mais il avait un intérêt pécuniaire à ne pas révéler le mot de l'énigme au cas où la solution s'offrirait à son esprit. En tous cas, il le tenait sous sa surveillance. Une attaque d'apoplexie, le cas échéant, ferait l'affaire.

Oui, Ann était trop dangereuse. Il fallait la tuer maintenant qu'elle avait tout deviné. Quelle stupidité de sa part d'avoir pensé à cela! Et comme c'était désagréable pour lui.

Mais, peut-être, au fond, était-ce pour le mieux. Elle devait avoir hérité une bonne partie de la ténacité de Justin Marlow. De toutes façons, elle aurait poursuivi la piste aussi obstinément que lui.

Il avait espéré que, Justin disparu, toute l'affaire tomberait dans l'oubli. La substance radioactive qu'il lui avait administrée, des années auparavant, lui avait semblé une parade si efficace et si sûre.

Estelle, certainement, n'aurait jamais pris la peine de poursuivre les recherches. Ni personne jusqu'au moment où Justin avait brusquement fait surgir Ann comme d'un chapeau. C'était pour cela que le pyrogallol avait été envoyé à la rescousse du radium trop lent. Mais l'apparition d'Ann et le fait qu'on lui avait donné la chambre d'Alice, ouverte pour la première fois depuis sa mort, avait tout changé.

Comme les choses peuvent devenir embrouillées quand on a commencé à sortir du droit chemin. Vous ne savez où vous allez :

le point est atteint ou vous ne savez plus exactement ce que vous pensez vous-même. Pourquoi cette panique qui s'était emparée de lui en apprenant qu'on avait ouvert la chambre d'Alice? Était-ce encore l'idée de la lettre? Il n'avait jamais pu avoir accès dans cette chambre depuis le moment où il avait jeté un coup d'œil rapide sur le tiroir, aussitôt après le meurtre. Ou bien était-ce à la suite de cette malchance qui avait fait découvrir la trace des rayons X sur la photographie des ocelots?

Et pourtant là, (ici, son esprit troublé recouvra sa lucidité) il avait été merveilleusement avisé en prenant le taureau par les cornes, car les agrandissements n'auraient laissé aucun doute et n'importe quel médecin aurait reconnu de quoi il s'agissait. Oui, il fallait la tuer et ce serait fini.

— Pourquoi vous êtes-vous levée si matin, Miss Marlow?

— Un ami vient d'arriver en avion, Docteur.

Mais n'était-ce pas dangereux? Non, si Estelle était soupçonnée à la suite de l'échec de sa tentative d'empoisonnement au pyrogallol. Et l'on pourrait bien mettre, aussi, la mort de Justin sur le compte d'Estelle.

Et comme c'était simple! La panoplie d'armes anciennes était toujours à portée de sa main, comme au moment où il avait tué Alice. Non pas l'arme du meurtre. Il eut un sourire ironique, Justin l'avait fait disparaître. Mais il y en avait d'autres. Son regard tomba sur un mince stylet espagnol. Juste le genre d'arme qu'une femme comme Estelle aurait choisi.

— Alors, vous descendiez pour aller à la rencontre de votre ami?

— Oui, Docteur.

Il eut l'air de faire quelques pas au hasard et atteignit la panoplie. Il aurait voulu qu'Ann fît quelque chose, quelque chose qui le força à agir. Si elle avait crié, d'une main, il lui aurait serré la gorge pour l'arrêter, tandis que l'autre aurait saisi le stylet. Ou si elle s'était précipitée pour fuir. Mais rien que cette détestable immobilité, le regard fixé sur lui, tremblante de terreur. C'était la peur qui l'hypnotisait, pensa-t-il. Pour un instant, il l'examina cliniquement. Oui, c'était cela.

« Ma mère, pensait Ann, était là aussi, à cette même place. Seulement, dans ce lointain après-midi, elle lui tournait le dos et ne savait pas qu'il allait la tuer. Elle ne l'avait pas vu décrocher l'arme comme Ann le voyait faire en ce moment. » « Mère, mère, mère chérie, que dois-je faire? »

Il tenait le stylet à la main, l'ayant pris d'un geste négligent comme pour l'examiner. Il sentit le froid glacial de l'acier, comme il l'avait senti l'autre fois. Très bien. Allons-y.

Il s'attendait à ce qu'elle appelât au secours ou qu'elle s'élançât

vers la porte. Il était même préparé à la voir sortir de sa stupeur et engager la lutte avec lui. Il était préparé à tout, excepté à ce qu'elle fît. Elle tomba sur le plancher en disant : — Je me suis foulé la cheville. Je souffre. Aidez-moi, Docteur.

Elle répéta encore : — Docteur.

Il s'arrêta tremblant et, pendant un instant, toute sa vie passée, sa vie d'avant le crime, se dressa brusquement devant lui pour le torturer. Puis, il sourit de pitié. Quelle folie! Penser, en ce moment, au serment d'Hippocrate comme si, depuis des années, il ne l'avait pas traité de vieille balançoire. Mais la voir tomber à ses pieds, l'avait dérouté, comme le déroutait, en ce moment, un bruit de pas grandissant derrière la porte. Il leva le stylet pour frapper.

Et c'est dans cette attitude qu'ils le trouvèrent.

XXXIV

La conversation à table roulait de nouveau sur les sujets généraux, et Estelle avait remis Mr. Post sur le tapis. Elle était flanquée du sergent Hurlstone et de Bill. Estelle aurait bien voulu faire dire au sergent Hurlstone comment il était arrivé à cette étonnante solution de l'affaire. Elle frémissait rétrospectivement à l'idée de ce que le Dr Johnson aurait pu lui administrer, tel ce médecin fou qui avait mis tout Paris en émoi, dix ans avant, en donnant à ses clients le virus de la fièvre typhoïde sous le couvert d'inoffensives pilules.

Et elle aurait bien voulu, aussi, confesser Bill.

Ann se trouvait entre le sergent Hurlstone et Clarence Harlan. Son absence, au moment où Washburn lui avait téléphoné, était due à Estelle. Estelle s'était éveillée de bonne heure, tourmentée par sa situation de suspecte de premier plan et avait appelé Harlan pour lui demander conseil.

Le Dr Bedmann n'était pas là parce qu'il s'occupait du Dr Johnson, lequel complètement effondré, avait perdu tout contrôle de lui-même.

Ludwig n'y était pas non plus parce que Bill, d'un coup de poing, lui avait cassé le nez.

C'était le moins, à son avis, qu'il put faire. Quand il se serait levé de table, et aurait pris congé, alors, ma foi, si Ludwig jetait encore Ann contre un piano, il laissait à quelqu'un d'autre, le soin de le lui casser de nouveau.

« C'était triste, réfléchissait Bill en se servant largement de rognons grillés et de bacon, que tout cela finisse si mal pour tout

le monde. Mal pour Marlow qui avait mené une vie si malheureuse, pour arriver, en fin de compte, à être assassiné. Et pour Alice et Fred, les parents d'Ann et pour lui aussi, à cause de cette maudite fortune.

Bill décida qu'il ne se marierait jamais, maintenant qu'Ann, avec ses millions, était définitivement hors de cause. Peut-être la guerre se chargerait-elle de lui épargner une vieillesse solitaire.

Bill ne prêtait qu'une oreille distraite aux propos du sergent Hurlstone qui expliquait à Estelle :

— Beaucoup de meubles de l'époque d'Adam ont des tiroirs secrets. Les coffres-forts n'existaient pas et les gens désiraient avoir un endroit sûr où loger leurs papiers. Je savais qu'Alice Marlow s'asseyait toujours à ce bureau pour écrire ses poésies et il était fort probable qu'elle connaissait le tiroir secret. C'était un petit secret romanesque qu'elle gardait pour elle et qu'elle n'avait même pas communiqué à son mari et, certainement, c'était là qu'elle avait dû mettre la lettre de la mère du Dr Johnson.

— Mais comment avez-vous pensé d'abord au bureau?

— A cause du motif. Pendant vingt ans, tout le monde a plus ou moins considéré comme certain que c'était un crime de passion, que la jalousie en était la cause, ou l'amour. Toutes les recherches de Mr. Marlow ont été dirigées dans ce sens et elles n'ont abouti à rien. Donc, il y avait, probablement, d'autres motifs : chantage, menaces, craintes, toutes choses qui, habituellement, supposent un papier ou quelque document...

Bill, sans hésiter, accepta un supplément de rognons de la main de Washburn. Il laissa le sergent Hurlstone continuer ses explications n'y prêtant que la moitié d'une oreille jusqu'au moment où il entendit Ann demander :

— Mais quel rôle a joué, là-dedans, le petit chien Chin, dont vous vous êtes tant préoccupé?

— Le chien était là, couché et tremblant, pendant que sa maîtresse était poignardée. Il fallait donc ou que l'assassin fut une personne que le chien connût et en qui il eut une absolue confiance, ou bien quelqu'un qui pût faire peur à un chien. Or, Danning, votre femme de chambre, a témoigné que Chin s'était fait mal à la patte et que le Dr Johnson l'avait soigné et lui avait fait un pansement.

Probablement, il avait dû s'y prendre bien doucement et avait gagné sa confiance.

— Évidemment, Chiin se fiait à lui.

— Peut-être, mais, de toutes façons, le Dr Johnson répondait exactement au signalement : une personne en qui le chien avait confiance ou dont il avait peur. Tous les éléments de l'affaire, convergeaient vers un homme ayant des connaissances appro-

fondies en médecine. Pensez à la ptomaïne, à la substance radioactive, aux effets du pyrogallol, qui était précisément la substance la plus dangereuse pour un malade dans l'état de Mr. Marlow, tout cela indiquait évidemment que le criminel était un médecin et, dans notre métier, quand on table sur l'évidence, on finit par la trouver.

Normalement, Bill aurait dû être vivement intéressé. Mais pas en ce moment : sa faim calmée, son mal de tête s'était transformé en peine de cœur. Comme elle était belle, comme elle l'avait toujours été. Quelle tristesse!

Washburn, à ce moment, annonça l'arrivée des représentants de la presse.

— L'aérodrome, expliqua-t-il, était noir d'avions qui dégorgeaient des reporters, des photographes et des opérateurs de cinéma.

Clarence Harlan prit aussitôt le commandement.

Il dit à Ann : — Laissez-les moi. Dans ma longue, longue carrière, j'ai avalé plus de reporters que votre jeune ami vient d'avaler de rognons.

— Je ne suis pas son jeune ami, dit Bill froidement.

— C'est ce que vous croyez, Mr. Forrest. Washburn, ayez l'obligeance de les grouper dans le hall. Apportez des litres de votre meilleur whisky. Préparez quantité de café, avec des sandwiches, des toasts et des œufs. Vous n'aurez pas besoin de les forcer. Ann, ne vous inquiétez pas. Pendant que Washburn s'occupera d'eux, ils préfèreront m'interviewer plutôt que vous.

— Mais je veux qu'ils m'interviewent.

— Comment?

— J'ai l'intention de leur donner une interview, tout de suite.

— Ma chère enfant vous ne vous rendez pas compte de ce que vous entreprenez.

— Je m'en rends parfaitement compte et je n'ai pas perdu la tête. Je suppose qu'ils représentent la plupart des journaux de la région.

— De la région! Vous êtes modeste.

— Parfait. Washburn, ayez l'obligeance de me prévenir, à la minute, de leur arrivée.

XXXV

Les photographes étaient en action. Les manivelles des opérateurs de cinéma tournaient sans relâche.

Le plus fort était fait. Ann avait exposé franchement et sincèrement ses sentiments au sujet de son changement de Ledrick en

Marlow. Elle avait décrit son émotion à la mort de Marlow et exprimé son chagrin. Elle vit que les appréhensions d'Harlan avaient disparu et qu'il la regardait avec une admiration sans réserves. Bill restait sombre, quoique visiblement étonné.

— Ceci pourra vous paraître un peu en dehors des usages, Messieurs, continua-t-elle, mais vous et vos lecteurs doivent comprendre la situation où je me trouve. Quelque temps avant la mort tragique de Mr. Marlow, avant qu'aucun de nous deux eut la moindre idée de ma parenté véritable, j'avais accepté une proposition de mariage de la part du matelot William Forrest.

Les objectifs se braquèrent. Les éclairs de magnésium brillèrent. Bill ouvrit la bouche toute grande et resta ainsi jusqu'à ce qu'il lui vint à l'idée de la refermer. La photographie ravit Fanny le lendemain. Elle en découpa autant qu'elle en put trouver et en garnit les bords d'un aquarium pour attirer les poissons.

— Mr. Forrest vient de s'engager dans la Marine. Normalement, la mort de mon grand-père aurait dû retarder le mariage, mais Mr. Forrest va partir. C'est pourquoi je vous annonce, maintenant, mes fiançailles.

Elle jaugea le flot de rage qui montait aux joues de Bill.

— Mr. Forrest, continua-t-elle précipitamment, veut faire sa carrière dans la Marine. C'est mon espoir et le sien que, dans les années à venir, il puisse se hausser au niveau de son arrière grand-père, le Général Lawrence Montague Forrest, dont...

— Comment? D'où avez-vous tiré ça?

— Ne vous en préoccupez pas. Le général Lawrence Montague Forrest qui se distingua durant la guerre civile. Je suis sûre d'être comprise quand j'ajouterai que la femme du général Forrest était Virginia Abigaïl Braddock, appartenant à la richissime famille des Wasinghtons Braddocks. Si Mr. Forrest était resté dans la vie civile, la différence de fortune eut été une situation gênante, mais avec une carrière militaire devant lui, pareille question ne se pose pas, spécialement si l'on tient compte du précédent dans sa famille.

Ann crut entendre Harlan murmurer : — « Je voudrais la prendre dans mon étude! » Elle remarqua que Bill avait perdu son air de supériorité et semblait effaré.

Elle entendit un reporter demander si on avait arrêté la date du mariage.

— Oui, dit Ann. Mr. Forrest doit partir au service la semaine prochaine. Nous nous marierons vendredi prochain. C'est bien vendredi que vous aviez fixé, Bill?

— Et je ne pense pas que nous ayions besoin, de jour-là, de Ludwig ni d'un certain piano.

FIN

L'INSPECTEUR CHAFIK CLASSE L'AFFAIRE

par Ch. CHILD

Le désert, océan de sable et de poussière grise, enveloppait les faubourgs de la ville de Bagdad. Les monotones ondulations de terre stérile étaient coupées, çà et là par quelques masures faites, en partie, de boue séchée au soleil et, en partie, de bidons de gazoline aplatis, reliques des années de guerre et de la garnison britannique. Quelques chèvres, attachées aux portes mâchaient nonchalamment des écorces de melon au rebut, tandis que des enfants au gros ventre, plus sales que les haillons qui les couvraient à peine, jouaient dans la courte zone d'ombre projetée par le remblai du chemin de fer.

Le soleil ressemblait à la gueule d'un four ouverte dans le ciel de l'Irak et l'inspecteur Chafik, descendant de son auto et contemplant la scène, dit à l'homme grand et maigre qui le suivait :

— Il est heureux que nous soyions arrivés tout de suite. Un cadavre est toujours chose détestable, mais, avec cette température, il peut devenir une abomination.

Le sergent Abdullah dit d'un ton de reproche :

— Le corps de l'homme est l'œuvre de Dieu.

— C'est vrai, répliqua son supérieur, mais, quand le souffle de l'âme l'a quitté, ses restes n'intéressent plus que nous autres, de la police.

Chafik sourit en parlant, et ce sourire répandait une douceur imprévue sur sa figure sombre et mince, tandis que s'illuminaient ses yeux bruns qui paraissaient aussi anciens que l'antique terre de sa naissance. Il était de petite taille, avec des extrémités

racées et un corps mince et souple. Il portait un complet de toile blanche, bien coupé, à la mode d'Occident et marchait avec précaution au milieu des détritus qui encombraient le chemin, évitant avec soin de salir ses souliers. Il se rendait bien compte qu'il était épié par des gens qui le craignaient parce qu'il était Chafik, J. Chafik, du *Criminal Investigation Departement*, mais il ne ressentait aucun orgueil à la pensée qu'il inspirait de la crainte.

— Si tous les pauvres étaient des criminels, pensait-il, il me faudrait inscrire la moitié de Bagdad sur mes listes...

Il s'arrêta à l'entrée d'une cour devant laquelle deux policemen en uniforme kaki montaient la garde.

Comme il entrait, son ombre se dessina nettement devant lui, sur un sol soigneusement balayé. Il examina les plaques de fiente de buffles rangées contre les murs de la hutte pour servir de combustible lorsqu'elles seraient desséchées.

— Celui que nous sommes venus voir avait la chance d'avoir une femme industrieuse. La pauvreté n'avait pas abattu son esprit.

A quoi, le sergent Abdullah répliqua :

— N'a-t-elle pas été toujours pauvre?

— Vous pouvez le voir par vous-même, dit vivement Chafik sur un ton de reproche. Qui est né dans la saleté, meurt dans la saleté. Ici, tout respire la propreté. D'ailleurs, vous avez pu connaître nos renseignements au quartier général. Et, aussi rapidement que si ses fiches étaient étalées devant lui, il récita l'histoire du défunt : « Galani Yusit, né à Bagdad. A suivi les cours « d'instruction secondaire. Employé dans les bureaux. A servi « comme interprète dans l'armée anglaise jusqu'en 1945, moment « où la maladie l'a obligé à démissionner. Frère de Hassan Galani, « un fonctionnaire du ministère des Finances ». — Chafik haussa les épaules et ajouta : Tout ceci est inscrit sur une carte blanche et aussi sa vie est également sans tache. Qui a pu vouloir tuer un pareil homme?

En franchissant le seuil, il leva la main, touchant d'abord son front, puis son cœur du bout de ses doigts recourbés, salâm de respect pour le mort. Bien qu'il eut jeté un coup d'œil vers le corps étendu sur un lit, au fond de la pièce, il ne se dirigea pas tout de suite de ce côté, mais il examina le plancher, les murs et la grossière toiture de feuilles de palmiers à travers laquelle passait le soleil. Il remarqua quelques meubles peu assortis avec cette masure et promena son doigt contre le dossier de l'unique chaise.

— Propre, murmura-t-il, méticuleusement propre...

Tirant un rideau de toile qui voilait un coin de l'unique chambre, il découvrit un tas de paille qui exhalait une odeur fraîche et aromatique. Une couverture usée mais bien pliée, attira son attention : « Propre, répéta-t-il ».

— Et soignée, dit le sergent Abdullah.

— Comme si on attendait des visiteurs. La paille qui sert de lit aux enfants a été retournée récemment. L'inspecteur Chafik fit un geste de dépit et ajouta :

— Nos fiches ne sont pas en ordre. Il n'est pas fait mention des enfants sur la carte de cet homme, mais ils sont deux à porter son nom.

— Monsieur? dit Abdullah étonné.

— Il y a un bol à côté du mort, expliqua Chafik. Vous pouvez en voir trois autres sur la planche. Il y avait donc quatre personnes vivant ici, car un pauvre homme ne s'embarrasse pas de choses inutiles. Le lit de paille n'est pas assez grand pour des adultes. Nous avons donc des enfants, et des enfants jeunes. Tous les faits concourrent ensemble, comme les fils d'un tapis. Voyons maintenant l'essentiel.

Il alla au grabat et, pour la première fois, regarda attentivement le corps. Galani avait été un homme grand et fort, mais la maladie l'avait tellement épuisé qu'il donnait l'impression d'une momie fragile et cassante. Il était étendu sur une couverture propre et rapiécée. Ses épaules soutenues par des oreillers. Il était seulement revêtu d'une chemise de coton égyptien, fine comme de la baptiste. L'impression décente que donnait le corps ainsi arrangé, était brutalement rompue par l'aspect d'une terrible blessure au centre du front, produite par un objet lourd et massif qui avait brisé le crâne. Un peu de sang avait filtré de la blessure, mais le gros de l'hémorragie s'était produit à l'intérieur et la mort avait dû être presque instantanée.

Sur le plancher, se trouvait une serviette roulée trois fois comme un bandage. Elle était tachée de sang et Chafik, après avoir porté son regard de la serviette au corps de l'homme gisant devant lui, dit à l'alerte sergent :

— Amenez-moi le policeman qui a été appelé le premier.

***

Quand il fut seul, Chafik compléta une rapide inspection de la hutte et se pencha pour examiner une lourde pierre qui était évidée pour former un mortier sommaire. Le pilon, également en pierre, avait un manche en bois enveloppé d'étoffe; à côté, un petit sac de grain, presque vide et, quand le policeman qui avait trouvé le corps arriva, l'inspecteur dit : « C'est pour moudre le grain en vue de faire le knobis. »

Il leva les yeux avec surprise en entendant le policeman répondre respectueusement :

— Oui, Monsieur, c'est bien ainsi.

— Bon, voilà que je pense tout haut, dit Chafik en souriant, c'est vraiment une mauvaise habitude. Est-ce que vous pouvez me faire votre rapport?

— Monsieur, je fais partie de la patrouille suburbaine montée. Comme je passais devant le remblai du chemin de fer, j'ai entendu du tumulte et suis allé voir ce dont il s'agissait. Il y avait foule autour de cette hutte et j'ai dû user d'autorité pour qu'on me laisse passer. A l'intérieur, il y avait l'homme mort, comme vous le voyez maintenant. Il avait été découvert par une femme qui s'occupe de lui quand sa femme est absente.

— Où va-t-elle?

— Monsieur, elle lave du linge pour des familles de Bagdad.

— A peine de quoi vivre, dit Chafik. Le savon se vend au poids de l'or et les clients se font rares depuis que les Anglais sont partis. Le mari, certainement, ne pouvait pas travailler?

— Il y a deux ans que je suis dans cette patrouille, répondit le policeman, il a toujours été trop malade pour quitter cette hutte.

La tableau d'une pauvreté tragique devenait de plus en plus clair mais, en même temps, il devenait de moins en moins facile de comprendre pourquoi Yusit Galani était mort de mort violente.

L'inspecteur regarda, encore une fois, la serviette repliée qu'il avait trouvée par terre, et la soulevant, il demanda :

— Où était-elle quand vous avez vu le corps?

— Je n'ai rien touché, Monsieur, mais la femme, qui l'a trouvé, dit qu'il y avait un voile sur son visage qu'elle a enlevé.

Chafik dit d'une voix lasse :

— Si la serviette avait été mouillée pour lui rafraîchir le front, cela se comprendrait. Mais elle n'a pas été mouillée. Voilà qui est extraordinaire. Il replaça délicatement le linge sur la tête fracassée de Yusit Galani et ajouta : « elle lui couvrait les yeux ». — Se tournant vers le sergent Abdullah, il dit sur le ton de l'explication :

— Évidemment, le pilon employé pour moudre le grain est l'arme du meurtre. Il a été remis, dans le mortier, après le crime et il n'est pas taché de sang à cause de la serviette. Nous ne trouverons pas d'empreinte digitale en raison du linge qui enveloppe le manche. Je me demande s'il s'agit d'un criminel exceptionnellement habile ou tout à fait stupide.

— De toutes façons, vous trouverez la solution.

— S'il plaît à Dieu, je ne puis rien par moi-même.

L'inspecteur Chafik jeta un dernier coup d'œil sur la chambre, et, gagnant la porte, il dit :

— Je vous laisse pour recevoir le docteur, Abdullah. Ces dia-

gnostics médicaux sont souvent peu intelligibles pour les profanes. Mais insistez sur la nature de la maladie de Galani et demandez des renseignements sur les drogues que vous trouverez au pied du lit. Il est possible qu'il ait pris quelque chose pour dormir et qu'il ait été tué dans son sommeil. L'autopsie nous éclairera sur ces divers points.

Il partit, disant à haute voix :

— Un cadavre bien présenté, une belle chemise, quelle propreté!

Le sergent Abdullah le regardait partir, avec un sourire amusé, parce qu'il se rendait compte que l'inspecteur Chafik pensait tout haut.

Devant la hutte, à l'ombre du mur, un groupe de femmes étaient accroupies. Leurs voiles noirs ramenés sur leurs visages. Elles gémissaient sans interruption, frottant le bout de leurs doigts couverts de henné contre leurs lèvres pour produire un cri aigu et prolongé. Chafik s'arrêta et dit :

— La femme de Yusif Galani est-elle là?

L'une d'elles, qui se tenait silencieuse à l'écart, avec un petit bébé entre les bras, répondit : « Je suis sa femme ».

L'inspecteur dit aux autres :

— Il vaudrait mieux penser à vivre. Retournez à vos marmites. Les femmes se dispersèrent, leurs voiles noirs flottant derrière elles, dans le vent brûlant, comme des ailes de corbeau.

Le petit homme alluma une cigarette. De la femme de Galani, il ne pouvait voir que les yeux et le haut du front, tout le reste de sa personne étant drapé modestement dans les plis de sa robe. Il remarqua la propreté de l'enfant et fut frappé de l'air de dignité de sa mère. « Celle-là, pensa-t-il, a du courage, mais sa souffrance est trop grande pour être soulagée par des pleurs. » Il procédait avec précaution, car il voulait éviter de la froisser, mais il y avait des questions qui devaient être posées et il fut heureux qu'elle entamât la conversation en disant :

— Mon mari est mort.

— Il est avec Dieu.

Elle répondit d'une voix enrouée par les larmes :

— C'était un bon mari. Pourquoi Dieu frappe-t-il un si bon homme de maladie et le laisse-t-il sans aide? Y a-t-il un Dieu?

Chafik dit, choqué :

— Il y a un Dieu sinon vous ou moi ne serions pas ici. Comment vous appelez-vous?

— Zénobie.

— Je ne vois qu'un enfant. Il devrait y en avoir deux.

— L'autre est allé chercher de l'eau, dit la veuve Zénobie. Elle releva la tête et, avec un éclair d'orgueil dans les yeux, elle ajouta :

— Le voilà qui arrive. C'est un aussi bon garçon que son père était un bon mari.

Elle se tut, à l'arrivée d'un jeune garçon porteur d'une gourde d'eau qu'il lui tendit. Il était grand, mince, vêtu d'une robe de coton nouée à la taille par une corde. Il était coiffé d'un turban très usagé, mais fort propre et il jeta sur Chafik un regard impatient et interrogateur, comme un garçon qui, en dépit pe son âge, avait déjà ses idées à lui.

— Ahmed a dix ans, dit la femme. C'est un homme.

Chafik dit :

— Aussi je vais lui parler comme à un homme. Et, se tournant vers le fils de Yusif Galani, il demanda : Qui a tué ton père?

Ahmed répondit :

— Je ne sais pas, mais si je le trouve, j'aurai sa vie. Sa mère saisit sa main, grondant :

— De telles paroles ne doivent pas être dans ta bouche. Elle se tourna vers Chafik, en disant pour l'excuser : Il ne sait rien, parce qu'il est allé de bonne heure au bazar porter des paquets pour gagner de l'argent.

— J'ai fait vingt *fils* dit l'enfant, avec orgueil.

— Bien! Chafik sourit soudain. Se tournant vers la femme, il demanda : Qui a tué votre mari?

— Je ne sais pas. Une main encore délicate quoique marquée par le travail émergea de ses voiles et fit un geste vague dans l'air pour retomber ensuite nonchalamment sur le sol. Je ne sais pas. J'étais allée en ville, porter du linge chez un client, prenant l'autre enfant avec moi. J'ai eu quelques difficultés et suis rentrée tard.

— Et le nom du client?

La femme donna le nom d'un Anglais résident à Bagdad et quand l'inspecteur demanda :

— Et quelle était la difficulté rencontrée? elle répondit avec hésitation : « Il manquait une pièce. » En hâte, elle ajouta : Et, ensuite, je suis allée à la rivière et j'ai baigné l'enfant. Mon mari souhaitait être seul.

— Et la raison?

— Il disait attendre un visiteur.

L'inspecteur Chafik cacha sa surprise. Son regard, vague jusque là, devint soudainement attentif.

— Un visiteur? Un homme? demanda-t-il, quel homme? Mais il prévoyait la réponse.

— Une femme ne doit pas questionner son mari, dit la femme et elle répéta obstinément : Il attendait un homme.

— Avait-il des amis? dit l'inspecteur. Et son frère?

La réplique partit comme un éclair.

— Hassam Galani le laissait mourir. Il n'aurait pas donné un *fil* pour l'aider.

— Que Dieu extermine mon oncle, dit l'enfant Ahmed, d'une voix sourde. Quand je suis allé le trouver et mendier du secours pour papa, il m'a battu. Il est cruel. Il... Ahmed se tut, grattant nerveusement le sable du bout de ses orteils nus. Puis il demanda : Est-ce que le visiteur a tué mon père?

Chafik éluda la réponse par une question :

— Ton père t'a-t-il parlé du visiteur? et, quand l'enfant eut secoué la tête négativement, l'inspecteur appela un des agents en uniforme devant la porte et lui dit de s'informer si l'on avait vu entrer un étranger. Il se rendait compte qu'il n'y avait guère de chance parce que la hutte était à l'extrémité du faubourg et cachée par la courbe du talus du chemin de fer.

— Va avec le policeman, commanda-t-il à Ahmed, peut-être pourras-tu lui être utile. Quand l'enfant fut parti, il dit à la femme de Yusif Galani : Il est vraiment très bien.

— Il n'y a jamais eu de meilleur fils. Si son oncle voulait l'aider de sorte qu'il puisse étudier...

— La loi l'obligera à vous aider. Vous êtes maintenant une veuve sans ressources avec des enfants. Hassam Galani doit vous assister, comme votre plus proche parent, c'est la loi.

La femme répondit lentement :

— J'ai entendu parler de cette loi. Mon mari en parlait et disait qu'il souhaitait mourir pour qu'on puisse faire cette réclamation à son frère. Elle refit le même geste désespéré de la main et termina en disant : Maintenant, la mort est venue sur lui. La mort est venue sur lui.

L'inspecteur jeta sa cigarette et regarda les enfants du voisinage se battre pour ramasser le bout enflammé. Il toussa fort pour s'éclaircir la gorge et dit d'une voix rude pour cacher son émotion :

— Ainsi, il aurait voulu mourir! C'est une pitié qu'il vous ai quitté d'une façon si mystérieuse. Il tira un mince portefeuille de sa poche, y trouva trois dinars qu'il déposa à côté de la femme.

— Dieu soit avec vous, veuve Zénobie. Je parlerai de ses devoirs à Hassan Galani. Chafik se retourna brusquement et se dirigea vers son auto.

Il fut arrêté par le policeman qu'il avait chargé de s'informer au sujet du visiteur de l'homme assassiné. Comme il s'y attendait, on n'avait trouvé aucun témoin et il dit :

— Les Anglais ont un proverbe sur une épingle dans une botte de foin. Trouver un homme dans le désert est tout aussi difficile.

Chafik jeta un coup d'œil sur les misérables taudis, blottis sous les rayons de l'implacable soleil, et il allait fermer la portière de son

auto, quand Ahmed qui était resté debout derrière le policeman s'avança :

— Effendi, commença-t-il, et il s'arrêta, ses minces mains brunes crispées et ses doigts entrelacés s'agitant nerveusement.

— Qu'y a-t-il, Ahmed, fils de Yusif? lui dit Chafik.

— Est-ce le visiteur qui a tué mon père? demanda Ahmed.

— L'homme inconnu, dit doucement Chafik est un fil noir dans une trame inachevée. Jusqu'à ce que l'étoffe soit au complet, je ne puis pas répondre.

— Il y avait un homme près de la hutte quand je suis sorti ce matin...

L'inspecteur saisit le jeune garçon par ses minces épaules :

— Comment! Pourquoi ne me l'as-tu pas dit?

— Je ne voulais pas parler devant ma mère.

— Bien cela! Il est normal que, comme un homme, tu n'aies pas voulu traiter ces questions devant les femmes. Qui as-tu vu?

L'enfant dit hors d'haleine : « Mon oncle... » et, se dégageant de l'étreinte de Chafik, il se sauva dans l'étendue déserte et brûlante derrière les huttes, laissant l'inspecteur immobile devant son auto.

Chafik retourna à son quartier général à Al-Rashi street et l'agent qui le conduisait dut lui toucher le bras pour le tirer de ses pensées. Le petit homme dit :

— Le mal que font les hommes se multiplie comme la mauvaise herbe, et il monta les étroits escaliers, laissant son conducteur éberlué. Au haut de l'escalier, se trouvait une porte avec l'inscription « H. J. Ellsworth » et l'inspecteur passa devant sur la pointe des pieds parce qu'il n'avait aucun désir de rendre compte à son supérieur, l'Anglais vigoureux et coloré, placé par le Gouvernement iraquien à la tête du *Criminal Investigation département.*

Quand il fut en sûreté dans son bureau, Chafik téléphona chez Hassan Galiani. Une voix féminine répondit : « Mon mari est au Ministère » et Chafik répliqua : « Vous en êtes sûre, Madame ». Il fit la grimace devant l'appareil quand la voix reprit sur un ton aigu et vexé : « Au moins, il a téléphoné pour dire qu'il y était, mais une femme ne doit pas poser de questions quand un homme va hors de chez lui. Ne sommes-nous pas des esclaves? »

— Madame, je suis une vieille connaissance de M. Galani dit Chafik en raccrochant rapidement, se disant que c'était vraiment pitié de voir l'émancipation croissante des femmes en Irak aboutir seulement à mettre leurs langues en liberté à la façon des femmes d'Occident.

— Il y a là un danger, déclara-t-il, tout en composant le numéro du Ministère des Finances.

Hassan Galani n'était pas à son bureau et l'inspecteur laissa un message pour lui, l'invitant à passer au quartier général de la

police. Après quoi, il ouvrit un nouveau paquet de cigarettes *Ghazi*, s'assit à son bureau, regardant en l'air sans voir, et, comme d'habitude, pensant tout haut en mots décousus :

— Le tissu paraît tenir, je n'aime pas le dessin. Et, percevant l'écho de sa voix, il sourit un peu de lui-même et fut heureux de voir entrer le sergent Abdullah.

Rangeant les détails en ordre, comme des soldats à la parade, le sergent fit son rapport sur l'examen médical :

— L'homme se mourait d'un cancer. Il aurait peut-être pu survivre six mois. Les remèdes trouvés auprès du lit étaient des calmants. Il avait pris un soporifique avant d'être tué, et il y en avait des traces dans le lait fermenté au fond du bol. Il était bien exact qu'il avait été tué avec le pilon du mortier. Deux coups avaient été portés, mais le premier avait suffi. Il n'avait rien senti.

— Ni rien vu, dit Chafik. Cette serviette sur le visage est un détail extraordinaire.

Il s'enfonça silencieusement dans ses pensées, pour se réveiller brusquement quand un planton entra et dit :

— Hassan Galani est ici, Monsieur.

L'inspecteur se leva pour recevoir les visiteurs, disant à Abdullah :

— C'est un entretien privé, mais regardez l'homme quand vous sortirez : autour du cou il y a l'ombre d'un nœud coulant.

***

Hassan Galani était un homme entre deux âges dont l'air de dignité était assorti à l'ampleur de son ventre majestueux. Sa position au Ministère des Finances était importante, et il le prit de haut pour dire en entrant :

— Qu'est-ce que cela signifie? Un message pour *moi* de venir vous trouver, *vous?* Je suis désagréablement surpris, Inspecteur Chafik.

Le petit homme répondit, en penchant sa tête luisante et avec un sourire engageant :

— Je vous demande pardon, mais la chose était d'importance et j'avais peur que vous ayiez quitté Bagdad parce que vous n'étiez pas chez vous cette nuit. Il ne manqua pas de remarquer le soudain afflux de rougeur sur les joues jaunes et bouffies de son visiteur ni son expression d'anxiété. Vous n'étiez pas à Bagdad?

Hassan Galani enleva son *sidarah* la coiffure noire et pointue des mahométans iraquiens, et, essuyant son front presque chauve, il dit :

— J'ai passé la nuit dans mon jardin, oui mon jardin sur le Tigre. La nuit était si chaude. J'ai là un petit pavillon et vais

souvent y dormir. Tout d'un coup, il retrouva sa dignité et s'écria avec colère : Mais c'est un outrage, Inspecteur. Pourquoi me demandez-vous où j'ai passé la nuit?

Chafik, étendant les mains devant lui, les paumes en avant dit :

— Je vous ai parlé de bagatelles pour trouver le courage de vous annoncer de mauvaises nouvelles : votre frère est mort.

— Le seul frère que j'avais me déshonorait par sa pauvreté. En ce qui me concerne, je le tenais pour mort depuis longtemps.

— Pauvreté n'est pas crime, M. Hassan Galani.

— Un homme dans ma position doit songer à sa réputation mais je n'ai pas envie de discuter, avec vous, des affaires de famille. Hassan Galani se dressa lourdement avec l'intention de partir, mais il se tourna pour demander.

— Comment Yusif est-il mort?

— Il a été assassiné, répondit Chafik d'un ton indifférent et il ajouta de sa voix la plus suave : Un témoin a déclaré que vous étiez près de sa hutte, de bonne heure ce matin, quand votre frère est mort.

— Quel abominable mensonge! s'écria l'homme. J'étais... il s'arrêta avec un geste d'horreur.

— Vous étiez à votre pavillon sur la rivière, compléta Chafik. Ne vous troublez pas au sujet de ce témoin fantaisiste. Il sera évidemment nécessaire d'interroger les serviteurs de votre maison de campagne, une petite formalité que je me charge de mener avec discrétion. Il observa son visiteur qui cherchait à tâtons une chaise. Voyez-vous, continua-t-il, si vous ne pouviez pas prouver votre alibi — excusez ce mot, M. Galani, — l'affaire se présenterait mal. Ce témoin vous déteste. Il jurerait, devant Dieu, que vous étiez là et il semblerait que vous aviez un motif pour tuer votre frère, parce que, comme vous venez de me le dire, sa pauvreté vous déshonorait.

Hassan Galani dit avec un piteux effort pour garder sa dignité :

— Je vous défends de questionner les domestiques du pavillon.

— Peut-être, dit l'inspecteur Chafik, n'étiez-vous pas là? Tout d'un coup, bondissant comme un tigre, il cria : « Où étiez-vous?

— Je...

— Il ne faut qu'une série de coïncidences pour mener un homme à la potence. Où étiez-vous la nuit dernière? Où étiez-vous ce matin? Pourquoi êtes-vous rentré si tard à vore bureau? Pourquoi n'étiez-vous pas chez vous?

— Je — et le visage trempé de sueur, l'homme murmura : J'étais avec une femme.

— Oui, dit Chafik. Vous étiez avec une femme. Je pensai bien que le parfum qui émane encore de vous ne venait pas des fleurs de votre jardin au bord de l'eau. Oh! M. Galani! M. Galani! Le souci

de votre dignité vous a fait friser l'échafaud! Il ouvrit un tiroir dans les meubles derrière lui et en extrayit une carte. Mes fiches de renseignements sont très complètes. Il y a beaucoup de choses sur celles-ci qui pourraient intéresser le Ministère des Finances, Il est certain que vous avez des goûts dispendieux, chose dangereuse chez un homme qui aide à manier les finances de l'État. Il y a beaucoup de noms de femmes sur cette liste. Lequel dois-je ajouter?

***

Hassan Galani laissa échapper dans un murmure : « Khurrem. » Ce nom fut arraché avec autant de peine qu'une dent au milieu d'un abcès.

— « Khurrem », répéta pensivement l'inspecteur.

Il écrivit une note puis il dit brièvement à l'homme qui restait confondu de l'autre côté du bureau : Vous pouvez vous en aller maintenant. Mais rappelez-vous que la veuve de votre frère et ses enfants sont sans ressources et, d'après la loi de l'Irak, vous devez pourvoir à leurs besoins. Soyez généreux, M. Hassan Galani, particulièrement avec votre neveu. Et n'oubliez pas mes fiches.

L'homme sortit en chancelant et le sergent Abdullah surgit de la pièce à côté où il avait écouté la conversation. Il dit d'un ton désappointé :

— Vous avez fait disparaître l'ombre du nœud coulant du cou d'Hassan Galani, Monsieur.

— Je l'ai fait disparaître, oui, mais l'ombre de nos fiches, plane toujours sur lui.

— L'une et l'autre sont inconfortables, Monsieur. Abdullah hésita, troublé par l'expression absente qu'il voyait dans le regard de son supérieur. Il ajouta, dans l'espoir d'arracher Chafik à ses pensées : qui est ce témoin qui mentait?

— Le neveu. L'enfant Ahmed. Son oncle lui avait inspiré de la haine et cette haine s'est combinée avec son intérêt. Quand il a entendu sa mère dire que Yusuf Galani attendait un visiteur, il a cru sa chance venue. L'inspecteur Chafik prit, sur son bureau, le dossier contenant les rapports sur l'affaire.

— Il est prouvé médicalement que cet homme avait pris un soporifique. L'aurait-il fait s'il avait attendu un visiteur?

— Par Dieu! non.

— Abdullah, ce n'est pas bien à vous d'invoquer le nom de Dieu à l'appui d'une opinion, mais la femme Zénobie a menti comme son fils a menti. Évidemment, si elle a donné à son mari une drogue pour le faire dormir, c'est qu'il n'attendait pas un visiteur. Considérez un peu les faits. Ils sont faciles à déchiffrer et le dessin est complet maintenant que la fausse piste représentée par Hassan

est éliminée. Et, comme Abdullah continuait à le regarder sans comprendre, l'inspecteur continua :

— Qu'avez-vous vu dans la hutte? Quelle a été votre impression dominante?

— Une impression de propreté et d'ordre. Propreté et ordre exceptionnels, comme si les préparatifs avaient été faits pour recevoir un visiteur.

— Ou des visiteurs curieux, comme nous autres. La veuve Zénobie a beaucoup d'orgueil. Nous pouvons faire fondre son orgueil. Il atteignit le téléphone et forma le numéro du ressortissant anglais pour le compte duquel la veuve Zénobie avait fait des lavages.

Le sergent Abdullah l'entendit dire, dans son anglais précis :

— Mr. Williamson? Ici, l'inspecteur Chafik de la C. I. D. J'ai appris que vous faisiez faire votre lessive par une pauvre femme et que vous aviez eu à vous plaindre de la perte d'une pièce. — Abdullah l'entendit rire dans le téléphone. — Mais oui, nous nous occupons même des objets perdus. La lessive! des choses surprenantes émergent parfois de l'eau. Merci, Mr. Williamson. Merci.

Et remettant l'écouteur en place, il dit :

— Abdullah! c'était une chemise, une chemise de beau coton égyptien.

— Le corps, commença le sergent Abdullah...

— Le corps portait une chemise de ce genre, dit Chafik. Il tambourina sur le bureau, un moment, puis, il continua : pourquoi une femme très honnête a-t-elle volé pour draper son mari dans une aussi belle chemise? Ne voyons-nous pas là, pris sur le fait, l'orgueil? le goût de la décence? N'est-ce pas la coutume d'enterrer les morts dans le plus beau linge?

Le sergent ne répondit rien mais il porta les mains à ses oreilles dans un geste de protestation. L'inspecteur Chafik continua, et sa voix n'était plus qu'un murmure :

— Et, maintenant, nous arrivons à la serviette étendue sur la figure d'un homme qui avait été endormi par une drogue versée dans son lait du matin et cachant ses yeux, pour qu'il ne voit pas.

Le sergent Abdullah dit :

— Dieu tout miséricordieux! comment regarder la figure de quelqu'un qu'on a aimé et avoir le courage de frapper le coup fatal? Je...

***

L'inspecteur Chafik bondit sur ses pieds, il foudroya Abdullah du regard et lui dit presque durement :

— Taisez-vous! Puis, il ajouta, au bout d'un moment et sur un tout autre ton : Je plains la veuve Zénobie, elle a maintenant un nouveau compagnon qui lui sera toujours fidèle, c'est le remords.

Je l'ai jugée. Mais elle peut maintenant réclamer légalement un secours pour elle et ses enfants. Une juste loi oblige Hassan, comme le plus proche de ses parents, à s'en charger. C'est l'autre aspect de la question, sergent Abdullah. Vous n'ignorez pas que, si l'agonie de Yusuf Galani s'était prolongée ses enfants, eux, n'auraient peut-être pas pu subsister. Chez les pauvres, on refuse la nourriture aux enfants quand l'homme est malade.

Il alla à la fenêtre et laissa errer son regard sur le mouvement de la rue Al-Rashid où taxis et attelages se croisaient et se mêlaient dans un enchevêtrement inextricable. Quand il se retourna, un faible sourire éclairait son visage.

— Ne pensez-vous pas, dit-il que quelque nomade est entré dans la cabane et a frappé le malheureux parce qu'il avait bougé et que peut-être il allait crier au secours?

Le sergent Abdullah, au garde à vous enveloppant son chef d'un regard de vénération, répondit :

— Cela serait une solution.

— Oui cela serait une solution et un tel homme, sans mobile, sera difficile à trouver.

Il ferma le dossier et se dirigea vers la porte, lançant par dessus son épaule :

— Evidemment, nous enterrons ainsi l'affaire. C'est ce que je vais proposer à notre excellent Chef-Inspecteur Ellsworth. J'en suis bien sûr, il me dira que je suis parfaitement stupide.

N'AVOUEZ JAMAIS LA FAUTE... MÊME A VOTRE DÉFENSEUR

Le Dr Castaing était encore un homme jeune quand il monta sur l'échafaud : il avait vingt-six ans et fut guillotiné en décembre 1823, peut-être à cause d'une velléité d'honnêteté morale.

Il était, en effet, défendu par le célèbre Berryer fils. Et comme ce dernier affirmait qu'il n'aurait jamais défendu Castaing s'il n'avait été certain de son innocence, l'accusé s'était penché vers l'avocat pour lui dire quelques mots à voix basse. Aussitôt Berryer se trouble, lui, de parole si aisée, il trouve à peine ses mots, achève rapidement sa plaidoirie et se trouve mal.

Qu'avait donc confié Castaing à son défenseur? N'était-il pas vraisemblable, sinon évident, que seul l'aveu du coupable dont il proclamait de si bonne foi l'innocence, avait pu bouleverser à ce point Berryer? Il suffisait qu'un des jurés se fut fait ce raisonnement pour que l'aveu eut été fatal au jeune homme, car, en fait, le jury ne le déclara coupable qu'à sept voix contre cinq.

Mais enfin coupable de quoi? Eh bien coupable d'empoisonnement sur la personne d'un ami dont il était le légataire universel, Auguste Ballet; par contre, le jury ne lui imputait pas la mort suspecte d'Hippolyte Ballet, le frère aîné d'Auguste. Le lecteur va voir que ce jury semblait bien indulgent.

D'une excellente famille, vivant dans l'aisance, Castaing, après d'assez bonnes études avait obtenu le titre de docteur en médecine en 1821. Mais un diplôme ne donne pas aussitôt biens et richesses, et c'est ce qui lui eût été nécessaire car il faisait vivre depuis deux ans une veuve sans argent, mais pouvue de cinq enfants. Comme sa famille à lui se refusait à l'aider, il s'était si fortement endetté que le jour était proche où Clichy devait lui ouvrir ses portes. Et, après tout, cela eût mieux valu pour lui que de tomber sur les

riches et dépensiers frères Ballet auxquels plurent infiniment le caractère facile et enjoué et la propension au plaisir du jeune médecin.

Le frère aîné, Hippolyte est tuberculeux, pas au point pourtant, semble-t-il, de mourir en quelques jours, malgré les soins de Castaing. Hippolyte enterré, le médecin apprend à Auguste que son frère a failli le déshériter au profit de leur sœur, Mme de Martignon, et que c'est sur ses instances, à lui Castaing, que le malade a détruit le fâcheux testament. Hélas, ajoute-t-il, le notaire Levet en a une copie, dont il demande 100.000 francs. Auguste, qui a besoin de beaucoup d'argent se laisse tenter. En fait, l'histoire est une comédie de Castaing que cet argent providentiel sauve de la catastrophe financière, ces 100.000 francs d'alors faisant bien une dizaine de millions d'aujourd'hui.

Mais le jeune homme était trop gourmand et ne perdait pas de vue qu'Auguste Ballet était maintenant riche de 25.000 francs de rente, et il faut reconnaître qu'il ne pouvait guère n'y pas penser puisque son imprudent ami l'avait fait son légataire universel.

Imprudent, et même deux et trois fois imprudent, car là-dessus, d'une part, l'écervelé commence à mener la vie à grandes guides, à un train bien inquiétant pour son héritier présomptif et, d'autre part, ce qui était plus grave encore, il semble se lasser de Castaing, ce qui apparaît tout particulièrement dans un refus de prêt d'argent.

Pour l'homme déjà criminel, et qui s'était assuré si aisément l'impunité, il n'y avait pas à hésiter, il profite d'un regain d'amitié et emmène Auguste Ballet passer quelques jours à Saint-Cloud, à l'auberge de la Tête-Noire.

Là, il se sert de vin chaud pour empoisonner son compagnon. La nuit est cruelle au malheureux. Une potion calmante administrée par Castaing ne fait que redoubler les douleurs d'Auguste Ballet. Affolés, les aubergistes font venir le praticien le plus proche, le Dr Pigache, qui, devant la gravité du cas appelle son maître, Pelletau fils, et fait venir un prêtre.

Auguste Ballet meurt.

Devant cette mort suspecte, l'autopsie est pratiquée par Pelletau et Pigache. Malgré l'absence de résultats, Castaing est arrêté le soir même : en effet, une servante l'a aperçu, la nuit où son ami souffrait si cruellement, se rendant à Paris (ce qu'il avait caché). Et l'on découvre que c'est pour acheter à un premier pharmacien douze grains d'émétique et à un autre pharmacien, de ses amis, un demi-gramme d'acétate de morphine. Il y avait de quoi empoisonner un régiment.

Castaing eut beau ergoter, il lui fallut bien avouer ses achats, tout en soulignant que si ses desseins avaient été ténébreux, il se fût tout simplement servi dans son armoire personnelle. En effet.

Mais peut-être, dans son âme tortueuse, avait-il agi ainsi en prévoyant cet éventuel raisonnement.

D'autre part, une seconde analyse des entrailles ne permit pas aux sommités médicales, auxquelles elle fut soumise, de reconnaître sans détours l'effet de l'émétique ou de l'acétate de morphine. Certes ces poisons n'eussent pas donné un autre aspect aux viscères de la victime, mais bien des maladies eussent fait de même.

Donc, point de preuve formelle, bien qu'on découvrit que Castaing avait aussi acheté de l'acétate de morphine avant la mort du premier frère, bien qu'on eût découvert la destruction des testaments et le chantage, et enfin bien qu'on apprit qu'avant son second crime, le médecin avait remis le testament à lui favorable à un de ses cousins, clerc de notaire, nommé Malassis, en lui demandant de prétendre qu'il le tenait d'Auguste Ballet.

Cette absence de preuve formelle ne fut pas loin de lui sauver la tête comme nous l'avons vu, et peut-être lui eut-il suffi de laisser à Berryer tous ses moyens en ne lui ôtant pas sa conviction, et en s'en tenant, pour sa part, au grand principe des criminels. « N'avouez jamais! ».

R. DE ST-JUNIN.

Le gérant : Bernard PRIVAT.

Imprimé en France
TYPOGRAPHIE FIRMIN-DIDOT ET Cie. — MESNIL (EURE). — 7991
Dépôt légal : n° 95. 4e trimestre 1950.

prend le pas sur le problème policier, ne se supporte que si le récit est mené au pas de charge, et il faut féliciter l'auteur de son dynamisme. Ne cherchez dans « Les Soucoupes volantes » ni psychologie, ni mystère épais, ni atmosphère de terreur. Non, l'auteur n'en a cure : l'action avant tout. Et son héros nous entraîne, à sa suite, dans la zone invraisemblable mais passionnante de ses aventures policières.

S. R.

**CARTES SUR TABLE, par Agatha Christie, *Coll. Le Masque*, Librairie des Champs-Elysées, 100 fr.

Voici un des meilleurs romans d'Agatha Christie, et sa réimpression est justifiée. On y retrouvera, bien entendu, Hercule Poirot, le célèbre petit détective belge à qui nul mystère ne résiste. Ici il est aux prises avec un mystère limité à quatre personnages et, chose piquante, le crime a été commis à quelques pas de lui. Ces quatre personnages ont déjà tué et sont capables de commettre, sans hésitation, un nouveau crime. A résoudre ce problème, Hercule Poirot va employer la méthode psychologique. Cette méthode sera différente, il va de soi, suivant les motifs qui ont fait agir les scélérats qui sont de types différents, ce qui complique singulièrement la tâche de notre détective.

Cette délimination du champ des recherches, puisqu'il n'y a que quatre suspects, déroutera le lecteur, ainsi que le remarque l'auteur, car, généralement, on repère la personne la moins suspecte d'avoir commis le crime et, neuf fois sur dix, on remporte le prix.

S. R.

*** LES LINCEULS NOIRS, de Conyth Little, *Coll. La Mauvaise Chance*, Le Portulan, 150 fr.

« On ne devrait jamais désobéir à son père », devait penser plus d'une fois Diana Priscott, après avoir passé outre à la volonté de cet excellent homme. Mais pouvait-elle prévoir qu'en quittant son millionnaire de père pour faire du théâtre à New-York, elle allait trouver l'effroi, l'angoisse et la mort violente?

Et ne croyez pas que Diana s'est fourvoyée dans les fameux bas-fonds de New-York. C'est dans la paisible pension de famille de M. Markham que le crime lui donne rendez-vous. Ou plutôt trois crimes. Et peut-être Diana aurait été victime du quatrième, si, heureusement...

Dans cette pension de famille, on rencontre des personnages pittoresques : le père de Diana, terrible bavard; Dennis, le fiancé de l'héroïne; Mlle Giddens, une folle en liberté, etc... Tout ce monde est bouleversé par la lecture d'un livre sur l'hérédité. Qui lit ce livre est tué. Quel mystère révèle-t-il?

Ce livre, lent d'allure, gagnerait à être raccourci d'un bon quart. Ceci dit, l'atmosphère de terreur, traversée par les incidents comiques de l'irascible père de Diana et les fantaisies de la folle, Mlle Giddens est bien rendue. Ce roman où l'humour se mêle à l'épouvante rappelle, d'un certain côté, le style d' « Arsenic et vieilles dentelles ».

J. S.

Abonnez-vous au **YARD!**

Un an : **650** fr. — Six mois : **325** fr. Virement postal :
ÉDITIONS DES LOISIRS. PARIS 22-31-15.

Du nouveau dans le **ROMAN POLICIER**

Une formule inédite en France :

" LE YARD "

Magazine policier mensuel

La Publication policière
la mieux adaptée aux exigences de la vie moderne

par sa conception
vivante et inédite

" LE YARD " publie tous les mois : **Un Roman policier complet** traduit de l'anglais — Une **Nouvelle** — des **Récits** — Une **Chronique des Livres**, du **Cinéma,** du **Théâtre** — Les **Actualités,** etc...

par son format
commode

Semblable à celui des **publications américaines,** aisément maniables et faciles à mettre dans la poche.

par son prix
imbattable

Puisqu'elle offre un **long roman** signé de l'un des meilleurs auteurs du genre, Carter Dickson, D. Fielding, Fletcher, etc... et une **partie chronique** pour la somme vraiment **imbattable** de

60 francs